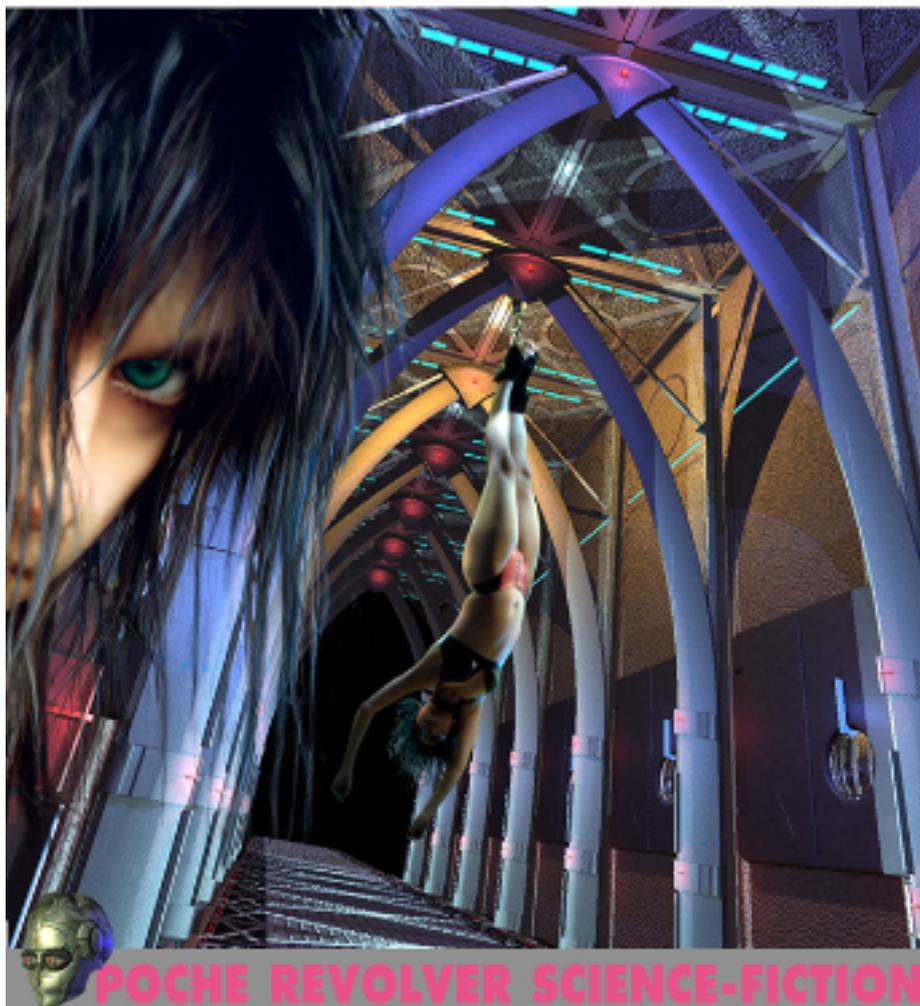


Y a n n M I N H

THANATOS

LES RECIFS



POCHE REVOLVER SCIENCE-FICTION

THANATOS, LES RÉCIFS.

Yann Minh. 1997

<http://www.yannminh.org>

Première parution aux éditions Florent-Massot en Octobre 1997. (ISBN 2-908382-72-5).

Direction de collection : Raymond Audemard.

Version Corrigée pour diffusion en ligne. le 04/02/2003.

Accord parental souhaitable, et personnes sensibles, ou mineurs s'abstenir.

"Thanatos, Les Récifs" relate des scènes sexuelles et de violence qui peuvent être perturbantes pour les enfants, les mineurs et les personnes sensibles.

Je recommande donc de réserver sa lecture à un public adulte habitué à ce genre de lecture.

.....
Informations en ligne :

Vous trouverez sur mon site internet à cette adresse "<http://www.yannminh.org/french/IndRomans.html>" des liens, des explications sur mes sources techniques, scientifiques ou mythologiques.

.....

Musiques écoutées pendant l'écriture des Récifs:

-Flamma Flamma, The Fire Requiem de Nicholas Lens.

-Loreena Mc Kenitt, The mask & the mirror 4509 95296 2

-Bande originale du film: Ghost in the shell composée et réalisée par Kenji Kawai. BCR 729.

À la mémoire de Catherine, Didier et Fred.

« Qui sommes-nous encore, au fond
de ce décor de souffrance ?
Qui sommes-nous devant nos silences
et l'indifférence qui oublie tout ?
Que verront les yeux du destin,
quand nos cœurs contraints s'en iront ?
Est-ce que les cris d'amour,
les appels au secours
gagneront de meilleurs jours ? »

Cyane 1962-2162

Dyl conduit et je regarde la nuit d'asphalte s'engouffrer sous les roues...

Les rais de lumière blafards glissent sur sa peau blanche. Les faisceaux découpent sa chair au rythme des bandes jaunes aspirées par le moteur. Le vent repousse par intermittence une mèche rebelle sur ses grands yeux. Elle semble rêver, le regard fixé sur un horizon au-delà des étoiles.

Dyl conduit avec sa précision habituelle, les yeux rivés sur le puits d'ombre entre les phares.

Le vent effleure sa peau, s'immisce entre ses cuisses entrouvertes, attirant la caresse d'une main entre ses jambes.

La voiture s'enfonce au ralenti dans le bleu de la nuit.

TRISTAN

J'ai froid.

Un point rouge clignote dans le lointain.

D'énormes rochers dérivent doucement entre les parois du défilé, dans la faible luminescence bleue d'une brume aquatique.

Mon regard est fixé sur cette fragile petite lumière rouge.

Récifs. Le mot résonne dans ma tête, il n'y a plus que ce mot, qui revient éternellement et qui occupe toute ma pensée. Récifs.

Je ne sais plus qui je suis, ni pourquoi je suis accroché à cette falaise, transi de froid, à moitié nu, guettant cette ridicule petite lumière intermittente. Mes bras et mes jambes sont ankylosés. Je n'ai pas la force de chercher une position moins douloureuse. Mes poignets sont liés à de lourds anneaux rouillés de part et d'autre de ma tête. Mes mains sont comme deux araignées bleues au bout de mes bras, inertes, je ne les sens plus, elles ne réagissent plus. Mes pieds sont attachés par des cordelettes fibreuses à des anneaux métalliques encastrés dans la pierre.

Ma vue se brouille. Des larmes coulent le long de mes joues, soulageant ma souffrance. Je ne veux plus bouger. Je veux rester ici et attendre que la mort vienne doucement pendant mon sommeil.

Une érection nerveuse gonfle ma verge.

Trouant la brume, des éclats de lumière orangés accrochent les aspérités luisantes. Un souffle d'air tiède venu des profondeurs caresse ma peau. Des vagues régulières de chaleur agitent l'air autour de moi. Un feu brûle au fond de l'abîme entre mes jambes.

Une meute de dragons descend en spirale depuis les cimes, pour disparaître dans l'ombre bleue du défilé.

Mon désir a disparu. Une large griffure le long de ma hanche m'élançait douloureusement. Je tremble de froid. Mon sexe semble se rétracter pour entrer dans mon corps.

La lumière rouge a bougé.

Un sifflement strident suivit du bruit mat de plusieurs impacts.

Quatre longues tiges métalliques sont venues se ficher dans mes bras et mes cuisses, me clouant contre le schiste froid. L'explosion de douleur me coupe le souffle. Un cri rauque commence à naître au fond de ma gorge. Je hurle. Ma voix est étouffée, éteinte par cette brume épaisse et humide qui ruisselle sur les pierres, sur ma peau, engluant mes cheveux dans le sang qui suinte de mes plaies. Une nouvelle lame de douleur me tétanise. Je hurle. Les larmes voilent mon regard.

Une bourrasque écarte les volutes de brume, je distingue mieux cette petite lumière rouge clignotante. Elle n'est pas aussi loin que je croyais. Elle est suspendue dans l'air seulement à une dizaine de mètres. C'est une caméra sphérique qui me fixe de ses petites lentilles noires.

La boule d'acier polie et luisante s'approche en un lent mouvement tournant. Un instant elle semble doubler de volume lorsque les bras mécaniques munis de scalpels se déplient de sa surface.

Je perçois cela dans une demi-conscience, l'esprit entièrement accaparé par les fulgurances de la souffrance. Mon cœur me fait mal et je n'arrive pas à retrouver mon

souffle.

L'hémisphère supérieur de la caméra portant les objectifs, s'est séparé, et flotte un petit peu en arrière.

Le reste du robot a maintenant l'allure d'un crabe scorpion avec ses deux pinces-scalpels écartées autour d'un long dard métallique. L'insecte d'acier descend lentement vers mes hanches. Une brûlure froide lorsque les lames s'enfoncent, puis l'explosion de douleur me submerge tandis que les lames incisent et découpent, profanant mon corps dans une barbarie sexuelle qui m'aurait peut-être contenté si je n'en avais pas été la victime.

La dernière sensation est le pal du dard me pénétrant, ultime supplice dans un chaos de souffrance.

Je m'enfonce dans une spirale de néant.

Je flotte dans un bien-être absolu, une sorte d'orgasme immaculé ralenti, qui s'étire lentement, interminablement, dans une blancheur éblouissante. Je me demande si c'est la mort.

Mes yeux larmoyants sont figés sur un rectangle lumineux dont la signification m'échappe. Débarrassé de l'emprise du cybertrip, mon cerveau identifie la forme géométrique. C'est le néon blanc du plafonnier. Je suis allongé sur la banquette supérieure du camion.

Après avoir généré leurs doses d'émotions dans mes synapses, les rob-cells¹, déconnectés de mes neurones, se répandent dans mon sang pour y être digérés par les

¹ rob-cells : Les robots cellulaires sont des colonies de nanorobots de la taille de cellules humaines, organisés en intelligence collective. Conçus à l'origine, pour soigner les cancers, les essaims de rob-cells traquent les métastases pour les phagocyter. Depuis l'apparition des maladies transgéniques, la plupart des milliardaires vivent en symbiose avec différentes variétés de rob-cells chargées de nettoyer leur organisme en permanence.

Les Laboratoires de recherche du Faisceau avaient réussi récemment à programmer des essaims de robots cellulaires capables de stimuler les aires auditives, olfactives et visuelles du cortex. Depuis, les drogues à bases d'essaims de microrobots auto-organisés font fureurs. Chaque mois un nouveau modèle programmé pour générer des hallucinations spécifiques arrive sur le marché. C'est une drogue parfaite, beaucoup d'effet et pas d'accoutumance, mais très rare.

macrophages. Certains essaims se sont frayé un chemin plus rapide, et s'échappent par mes yeux et mes narines. Leur goût métallique âcre emplit ma bouche.

La pulsation lourde des basses qui résonnent depuis l'immense bâtiment industriel abandonné achève de me ramener à la réalité. Je sors en titubant, rate le marchepied et tombe pieds joints dans une flaque de boue qui noie mes chaussures.

Le froid de l'eau me réveille tout à fait.

J'entre par la porte de service en laissant les vigiles scanner mon implant de backstage. La salle enfumée est moite de chaleur, pourtant les immenses pales des extracteurs de fumée tournent à plein régime.

Noyés dans les rais stroboscopiques des scans, les DJ sont en plein synchronisme Hyperdelic-Trash. Le rythme s'avance doucement vers les deux cent cinquante Bpm, amenant progressivement les raveurs vers leur transe extatique. Les harmonies arythmiques font vibrer ma colonne vertébrale, les auras colorées, générées sur mes nerfs optiques par les ultrafréquences, se délitent en volutes psychédéliques.

Les tunnels acoustiques propulsent des salves d'infra-basses, qui s'écrasent par vagues sur la masse ondulante des danseurs agglutinés. L'ingénieur du son caresse les seins d'une fille assise sur ses genoux, pendant que sa copine tripote les capteurs de la turbo-sono poussée à sa limite. Le DJ solo est tellement défoncé qu'il ne se rend même pas compte qu'il est débranché des amplis, depuis que l'avant-scène sur tréteaux s'est effondrée sous les coups de boutoir du public en transe. Les premiers rangs, hurlants et défoncés à l'endorphine² de synthèse, se jettent les uns sur les autres en une parodie de danse macabre.

Une centaine de cyberpunks pratiquement nus, le corps

² Endorphine : Neurotransmetteur naturel du corps, généré par la douleur ou les caresses, stimule les sensations de plaisir et a des propriétés anesthésiques. La morphine simule l'action de l'endorphine.

lardé de piercings métamorphiques, se convulsent en s'accouplant dans une orgie techno-païenne. Les MEMS³ en polysilicone, incrustés dans leur chair, échangent des petits arcs électriques à chaque contact. Leur peau est couverte de tatouages mouvants en nanoimplants sous-cutanés, affichant des séquences érotiques violentes, changeant en rythme avec les pulsations. Devant moi, les tatouages d'une fille sont connectés sur les archives de WTVX et je distingue, glissant sur ses seins et son ventre, des scènes de cadavres mutilés, mélangés à des mots pris aux hasard dans les comptes rendus de la police.

Tout cela me paraît désormais dérisoire et artificiel en regard du cybertrip que je viens de faire dans le camion. Le voyage m'a complètement déphasé et je n'arrive plus à me remettre en synchro avec les raveurs hystériques. Je retourne vers le calme de la nuit.

Appuyé contre les générateurs des holoprojecteurs, un punk-goat vomit sa bière. De son nez suintent les doses de robots cellulaires hallucinogènes, qui dégoulinent sur sa bouche en longs filaments dorés.

Dehors, le néon blanc en forme d'étoile, traversé de la vieille enseigne Eurotélécoms 2000, se reflète par intermittence dans la laque des miniscoots alignés.

Contrastant avec cette hystérie frénétique, la campagne est calme et silencieuse, seulement troublée par la pulsation sourde et lointaine du hangar.

Sur le parking, les portes arrière d'un van s'entrouvrent sur un skin, pantalon baissé, qui urine un long jet fumant et doré de nanorobots sur le capot de la Nissan garée devant lui. Des cris de femme et des éclats de voix brutaux émergent d'une confusion de corps emmêlés sur le plancher du véhicule. Les oscillations des suspensions provoquent des arabesques dans le jet d'urine qui ne semble plus finir.

J'observe la scène, assis sur le marchepied du semi-remorque du groupe, havre de paix vers lequel je me suis

³ MEMS : Micro-Electro-Mechanical Systems.

réfugié.

Le massacre revécu sur la falaise a laissé dans mon esprit une empreinte douce-amère, comme un cauchemar qui refuserait de disparaître avec le réveil. J'essaie de comprendre l'étrange expérience que je viens de vivre.

Ce cybertrip n'avait rien à voir avec ce que je connaissais. D'habitude, les jeux virtuels enregistrés dans les mémoires des essais auto-organisés de nanorobots, se contentent de générer des sensations visuelles et sonores. C'était la première fois que je m'injectais une dose capable de générer de véritables émotions. J'ai vraiment ressenti les souffrances et l'agonie de l'homme enchaîné contre la falaise. Une partie de ses pensées imprègnent encore mon esprit.

Je regarde mes avant-bras, cherchant d'improbables blessures. Mais non, ma peau est intacte. Pourtant, je garde distinctement le souvenir de la souffrance générée par les flèches de métal s'enfonçant dans mon corps. La mort est encore gravée dans ma mémoire.

La mort rôde autour de cet objet. Ce n'est pas du tout un jeu de simulation que je me suis injecté. La séquence de l'homme massacré contre la falaise n'était pas une hallucination de synthèse, c'était la réalité.

Pour faire cet enregistrement, on avait massacré quelqu'un dans un décor de légende et enregistré les sensations de sa mort.

Mais ce qui me gêne le plus, c'est que j'ai trouvé ces doses de réalité virtuelle d'un genre nouveau, dissimulées dans le laboratoire de mon père.

RED

« Je t'offre ma mort, je veux qu'elle soit belle. Ne m'oublie pas... je t'aime. »

C'est son voisin de palier qui avait calmé Red. Il ne s'était même pas rendu compte qu'il hurlait devant le scintillement de la neige sur les débris de l'écran mural de son appartement dévasté. Les derniers mots de Linda, enregistrés dans le serveur, occultaient toute sa conscience. Avec le maigre vocabulaire des habitants de la zone périphérique, elle lui avouait son bonheur de l'avoir rencontré, et lui annonçait son choix de mourir, car la vie ne lui apporterait pas de joie plus grande que ces moments passés avec lui.

Red ne supportait pas la certitude terrifiante de sa fin prochaine. Il ne voulait pas la laisser accomplir ce choix ultime qu'elle avait fait. Linda, le seul amour qu'il ait jamais eu dans sa vie, venait de s'offrir à Thanatos, pour mourir dans une apothéose de souffrance et de sensualité. Elle avait finalement réussi à atteindre les limites de l'érotisme, mais sans lui.

Red courut au parking prendre sa Nissan blindée. Il débraya l'autopilote du faisceau de guidage, activa ses feux prioritaires et se rendit à la morgue de Thanatos.

L'infirmier de garde l'accueillit, les yeux encore rougis par les émanations chimiques de la grande cuve, où flottaient les cadavres destinés aux expérimentations transgéniques. Le jeune homme s'empressa de répondre à ses exigences, avec cette déférence craintive propre aux « petites mains » qui connaissent son rôle de tueur au sein de l'organisation. Cette humilité veule lui donnait, comme à

chaque fois, des envies de meurtres.

Ce qui l'avait séduit chez Linda, c'était qu'à aucun moment il n'avait perçu chez elle cette fausse servilité. Tout en s'abandonnant avec délectation aux jeux pervers de la soumission sexuelle, elle ne s'abaissait jamais à se soumettre à une quelconque autorité. Chargé de capturer des proies pour alimenter en chair fraîche les orgies sanglantes de Thanatos, Red avait failli faire de Linda une de ses victimes. L'esprit rebelle et frondeur de la jeune femme l'avait séduit, et il en était tombé amoureux. Il l'avait sauvée à son insu d'une mort atroce, au risque de se discréditer par rapport à sa fratrie. Tout ça pour qu'elle se jette elle-même dans les griffes du monstre exterminateur !

En traversant le frigo géant de la morgue, il scruta les visages des cadavres congelés, suspendus dans leurs sacs de plastique, redoutant d'y reconnaître Linda.

L'infirmier ouvrit la cuve cryogénique dans laquelle on entreposait les derniers suppliciés de la semaine.

Seul le corps dénudé d'une jeune fille y reposait. Malgré les contusions violacées et les implants morphiques de cyborgs qui couvraient son visage, Red se rendit compte que ça n'était pas Linda. Ils ne l'avaient donc pas encore immolée.

De toute façon, Linda était perdue. Elle était entrée à Thanatos depuis cinq jours et Red n'avait plus aucun moyen de la sauver.

LINDA

Linda ouvrit les yeux sur les entrelacs élégants des arc-boutants métalliques qui surplombaient la salle de torture. Ses épaules irradiaient d'élanements douloureux. Des sangles épaisses entravaient ses bras et ses jambes, la maintenant écartelée sur le matelas plastifié, qui crissait à chacun de ses mouvements. Sa mâchoire distendue par le bâillon était engourdie. Des filets de salive séchée marquaient ses joues. Elle aurait aimé pouvoir humecter ses lèvres dilatées autour de la boule de caoutchouc enfoncée dans sa bouche. Les flagellations avaient tracé de larges hématomes sur ses cuisses, son ventre et ses seins. Curieusement, elle ne ressentait aucune douleur. Un dernier vestige de pudeur l'empêchait de se libérer de son envie pressante d'uriner. Elle s'étira, essayant de diminuer la tension des liens sur ses membres. Des objets lourds pénétraient à la fois son sexe et son anus.

Les souvenirs de la veille commencèrent à émerger, et tout d'un coup elle eut peur. En se cambrant, elle réussit à jeter un coup d'œil derrière elle.

Le jeune homme, maculé de sang et de sperme séché, était toujours accroché par les chevilles au treuil électrique. De lourdes paires de crocs traversaient ses pectoraux. Entre ses jambes écartées, sa verge démesurée, gonflée artificiellement, était étirée vers le plafond par un filin qui traversait à la fois ses testicules et son pénis. Sa langue, obscène, gonflée et noire, dardait hors de sa bouche,

maintenue par une longue aiguille enfoncée à travers ses joues. Un nœud coulant repoussait sa tête sur le côté. Ses yeux exorbités et injectés de sang fixaient Linda avec l'immobilité de la mort. Une mosaïque multicolore de démons biomécaniques grimaçants, scintillait le long de ses cuisses et de sa verge. Malgré la rigidité cadavérique de leur hôte, les nanoimplants de ses tatouages, injectés sous son épiderme, s'évertuaient à animer leurs images cybertribales. Sous l'action des hormones de morphing, ses muscles et son sexe s'étaient épanouis monstrueusement, le transformant en ce parfait objet sexuel, propre à assouvir les fantasmes des Esthètes.

Linda venait de subir un traitement similaire. Elle sentait la peau de ses seins s'étirer doucement, comme poussée de l'intérieur par l'action des essaims de nanorobots.

Un garçon aux cheveux teints en bleu était entré pendant qu'elle observait le cadavre. Il était plus jeune qu'elle, avec un visage d'ange inexpressif, vêtu seulement d'un débardeur noir et d'un slip lacé, moulant les formes lourdes de son sexe en érection. Son corps glabre, aux muscles saillants, luisait de transpiration. Il s'accroupit au niveau des hanches de Linda, et extirpa les cylindres métalliques qui dilataient ses orifices. Il pressa son bas-ventre. Linda ne put se contenir et libéra un long jet brûlant, qui éclaboussa le jeune homme indifférent. D'une main experte, il fouilla son entrejambe, en étirant, malaxant, retournant les replis. Elle s'ouvrit aux manipulations adroites, contractant ses jambes prisonnières en mouvements spasmodiques qui décuplaient son plaisir. Empoignant les lèvres charnues, il appuya le bec d'un petit pistolet chromé, et injecta dans la chair plusieurs doses d'hormones de morphing sous pression. Le liquide répandit sa chaleur dans les nerfs de Linda.

Il la regarda dans les yeux, avec un léger sourire ironique et s'agenouilla, les cuisses de part et d'autre de son ventre et défit le bâillon. Sans lui laisser le temps de les humecter il

saisit ses lèvres, les pressant fermement entre ses doigts fins. Plaquant le bec de l'injecteur percutané contre leur chair gonflée, il inocula les doses de solution hormonale, sans détourner son regard des yeux de Linda. L'opération accomplie, il défit le lacet retenant son slip et poussa le visage de Linda vers sa verge. Une odeur musquée capiteuse émanait de son pubis épilé. Les spirales biomécanoïdes multicolores, tatouées le long du membre gonflé accéléraient leurs rotations. La semence épaisse et suave explosa dans sa gorge, l'imprégnant de l'arrière-goût métallique du Stardust. S'abandonnant aux derniers spasmes de jouissance, il se cambra, les yeux fermés et les lèvres entrouvertes. Linda admira son visage angélique incliné dans la lumière bleue des lampes de sécurité. D'un geste doux, machinal, il lui remit le bâillon de caoutchouc, ajustant délicatement la tension des sangles autour de sa tête.

Il y avait un plaisir certain à s'abandonner ainsi corps et âme à ses bourreaux. Elle ne savait pas d'où venait cette complaisance morbide, à chercher sa jouissance dans la mort et la souffrance. Un vague souvenir issu de sa petite enfance sordide dans le ghetto lui disait que son père n'y était pas étranger, mais elle préféra le refouler.

De toute manière, qu'attendait-elle de plus de la vie ? Elle n'avait pas voulu d'enfants, de peur qu'ils ne subissent le même sort qu'elle dans ce monde d'exclusion. Elle survivait dans la zone de la périphérie, utilisant sa beauté pour côtoyer la jet set des Babylones. Les Babylones : c'était un vieux mot d'argot qui désignait les nantis du centre de la capitale. Adolescente, elle avait essayé de rejoindre les stars des réseaux multimédia qui avaient bercé son enfance. Mais elle avait fini par comprendre qu'une règle tacite de la production

interdisait le réseau aux exclus de la périphérie. Sa seule liberté était de consommer du rêve, pas d'en créer. Le dernier moyen qu'il lui restait d'échapper à la misère des

périphéries, était de se marier avec un Babylone de l'intramuros, pour obtenir la carte rouge de citoyen.

Combien de fois avait-elle cru les enfoirés qui jouaient sur cet espoir pour draguer les gamines naïves des ghettos. Mais, en acceptant de jouer cette comédie dérisoire, elle avait découvert cette chose dans laquelle elle se sentait entière, absolue : l'extase du plaisir.

Les Babylones avaient payé pour pouvoir la toucher, la baiser, maltraiter ses seins, son sexe, ses fesses. Elle adorait cette sensation enivrante d'être l'objet de leurs désirs. Ses orgies avec les nantis lui donnaient beaucoup plus d'émotions, de plénitude, et de souvenirs que ses velléités mort-nées de création multimédia.

Elle s'était abandonnée, corps et âme, à ces orgies sensuelles, seuls instants de clarté face au dénuement misérable de son quotidien, jusqu'à ce qu'elle rencontre cette brute cynique de Red. Malgré sa rudesse, elle ne s'était jamais sentie autant en harmonie qu'avec ce colosse mystérieux. Tout les éloignait, et pourtant, dès leur première rencontre, elle avait su qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Elle venait de vivre avec lui cette chose rarissime qu'elle avait toujours espérée sans y croire : l'amour. Elle avait été prête à mourir dans ses bras tellement elle l'aimait. « Je t'aime, tue-moi. » Mais Red refusa de poursuivre l'escalade de leurs jeux érotiques, dont l'issue ne pouvait qu'être fatale. Elle savait qu'elle ne supporterait pas la souffrance qui suivrait leur inévitable séparation. Elle avait choisi de mourir à l'apogée de son bonheur.

Une pluie chaude ruissela du plafond, lavant son corps et la soute des souillures laissées par les orgies sanglantes de la veille. Son jeune bourreau détacha le cadavre suspendu derrière elle et jeta son corps dans une trappe ouverte entre les grilles du sol. Il avait enlevé son débardeur. Les reflets scintillants des néons bleus sur sa peau, accentuaient les

reliefs de sa musculature, lui donnant l'apparence d'une statue d'éphèbe de la Grèce antique. Sur sa poitrine, des nanoimplants animaient un tatouage de femme empalée se tordant de souffrance. Le jeune garçon au visage d'ange, entièrement nu, s'appuya contre le mécanisme du palan et regarda l'eau ruisseler sur le corps de Linda. Il la détaillait impudiquement, d'un regard clinique, observant les mutations provoquées par les hormones de morphing qui continuaient de dilater sa poitrine et sa vulve, raffermissant sa chair, gonflant ses lèvres.

Il parla d'une voix douce avec le léger accent nordique des bourreaux de Thanatos.

– Ton supplice aura lieu demain. Je te conduirai dans ton appartement et je t'exécuterai avec un autre pensionnaire. Toutes tes sensations seront enregistrées sur une esthésiosonde.

Il claqua des doigts. De son pouce surgit un fin scalpel greffé dans l'épaisseur de l'ongle. Il appuya la lame contre sa propre poitrine et incisa légèrement le tatouage animé, faisant couler une larme de son sang entre les cuisses de la victime dessinée. Il se pencha.

– Tu es belle. Ton martyre fera la joie des Esthètes. Je vais te torturer longtemps.

Il appuya son ongle entre les seins de Linda, et descendit lentement le long du plexus, ouvrant un long sillon sanglant dans la peau de la jeune femme. Il allongea son corps souple contre elle et s'enfonça doucement. Elle s'ouvrit à cette pénétration lente, savourant le glissement humide du dard plongeant dans ses entrailles.

Leurs sangs se mélangèrent, et le tatouage quitta la poitrine de son bourreau pour s'inscrire sur celle de Linda.

DYL

Les pitons basaltiques dérivent dans un ciel brumeux, troué par la face blafarde d'une lune démesurée. Une faible clarté orange scintille aux fenêtres des palais d'onyx surplombant l'abîme. Ailes déployées, les dragons d'émeraude dérivent au gré des alizés, sous les ponts suspendus tendus entre les parois de basalte noir. Emportées par les volutes de brise tiède, de longues spirales étoilées de lucioles s'effilochent entre les défilés rocaillieux.

Une force maléfique, implacable, surgit des profondeurs.

Le paysage de légende explose en débris acérés tournoyant lentement dans une orbite centrifuge. L'explosion ralentie dévoile le tueur en marche. Le canon court et épais crache des flammes brutales.

Des corps nus, déchirés par les balles, virevoltent dans une danse désarticulée, avant de s'effondrer sur les grilles métalliques des passerelles. Il pleut du sang entre les étages. Les corps se fanent, les os trouent la peau, les vers rampent dans le parchemin des seins et des cuisses.

Le sourire squelettique de la mort crève les visages identiques, la même jeune femme assassinée, les mêmes immenses pupilles gris-bleu figées sur l'éternité, les mêmes lèvres qui s'entrouvrent dans un sourire extatique, le même sourire, le même regard que celui du tueur, victime et bourreau.

... Dyl se réveilla en sueur, c'était un cauchemar... encore un cauchemar qui venait détruire le rêve.

Les yeux encore fermés, d'une main fébrile, elle chercha la tablette numérique à la tête du lit, renversant dans sa

précipitation le cendrier et la pile de CDV.

Assise en tailleur, maniant le crayon optique d'un geste habile, elle esquissa sur la plaque lumineuse, l'entr'aperçu fugitif. Un nouveau paysage vint s'ajouter aux centaines de croquis qu'elle archivait, depuis que les rêves étaient apparus. Cela ressemblait au carnet de voyage d'un explorateur perdu dans un monde fantastique. Un bestiaire démoniaque issu de rêves surréalistes.

L'habitude de retranscrire ces bribes de songes qui perduraient un instant lors de l'éveil, lui avait donné une maîtrise certaine de l'exploration des rêves. Au réveil ne subsistaient plus que quelques réminiscences fugaces, d'images et d'émotions étranges, incohérentes. Une myriade d'images mentales ésotériques, qui se dissolvaient imperceptiblement, lorsque s'écoulaient de nouveau les flux ordonnés de sa conscience.

Pour Dyl, ces rêves de mondes étranges n'étaient pas des rêves normaux. Ils avaient cette précision particulière aux souvenirs. Et ces souvenirs pourraient peut-être lui apprendre enfin qui elle était. Dyl n'avait aucun souvenir de son enfance. Sa mémoire ne commençait que six ans plus tôt, lorsqu'à treize ans, elle s'était réveillée dans un hôpital de la capitale.

Délaissant la tablette numérique, Dyl roula hors du lit et se releva d'un bond face aux grandes baies vitrées de son appartement, détaillant rapidement sa silhouette féline à la musculature discrète, en surimpression sur le scintillement de la ville. Malgré ses dix-neuf ans, elle avait encore un corps d'adolescente batailleuse. Elle était mince, avec un port droit de danseuse et des petits seins hauts perchés.

Elle se trouva belle, elle aima ce reflet que lui renvoyait la cité, et immédiatement une bouffée érotique l'entraîna dans les souterrains de sa conscience. Elle se sentait désincarnée et aurait voulu voir ce corps qui était le sien dans les bras d'hommes et de femmes.

Rapidement, elle enfila un slip, un body ajouré et son jean noir moulant. Le glissement des étoffes sur sa peau accentua son désir de sensualité. Elle avait envie de chair et de violence. Elle enfourcha son miniscoot, et le débrancha du chargeur, pendant que Ninja, le portique robotisé, longeait la façade de la tour de sa reptation arachnoïde, et extirpait l'appartement de son alvéole pour le déposer au niveau de la rue.

BLUE

Les reflets des lampadaires glissaient sur les vitres teintées du véhicule blindé. Red laissa l'autopilote de la Nissan le conduire jusqu'à la porte sud. Il s'arrêta derrière un VLS⁴ de transport en commun, encombré de la foule hagarde d'employés qui retournaient vers leurs taudis de la périphérie. Après avoir vérifié le VLS, les vigiles contrôlèrent son implant d'identification et l'autorisèrent à pénétrer dans les cités de la zone suburbaine.

Une faible bruine faisait miroiter les façades grillagées des grands ensembles. L'autopilote devait slalomer sur l'asphalte luisant de pluie, pour éviter les tentes de fortune des sans-abris installées le long des voies.

Après sa visite à la morgue, Red s'était connecté sur son serveur de mission et avait vérifié l'emploi du temps des autres rabatteurs de Thanatos.

Une jeune femme qui pouvait être Linda devait être exécutée le soir même par Blue, un de ses équipiers. Red et Blue avaient été recrutés et formés très jeunes par Thanatos pour éliminer les personnalités politiques, ou policières pouvant mettre en danger l'organisation.

Une de leurs activités annexes, leur détente en somme, était de mettre en scène pour les réseaux multimédia du cyberspace des meurtres spectaculaires, en utilisant les volontaires du centre d'euthanasie.

⁴ VLS : Vehicle Like a Snake. Robot composé de plusieurs segments autonomes organisés en intelligence collective et permettant de fabriquer des véhicules se déplaçant comme des serpents.

D'après l'ordre de mission, Linda devait figurer dans l'une de ces mises en scène macabres.

Blue était en faction dans un immeuble de la zone, installé juste en face de celui de sa future victime. Red gara la Nissan au pied du HLM rénové. Il mit la voiture en autodéfense et monta les escaliers du bâtiment vétuste.

L'appartement était vide.

Red examina l'équipement d'espionnage installé par Blue. Depuis trois jours, son équipe collectait le plus d'informations possible sur leur future proie. Cela ajouterait de la valeur aux enregistrements de son supplice.

Il activa le laser qui analysait les vibrations engendrées par les voix sur les vitres de l'appartement en vis-à-vis. La voix de Blue mélangée aux hurlements étouffés de la jeune femme torturée sortit du scanner audio.

– La salope ! Regarde comme elle aime ça !

L'équipe était en pleine séance d'enregistrement.

Blue massacrait la fille crucifiée sur son lit.

Red se servit un verre de gin dans la réserve de son acolyte, s'installa dans un fauteuil devant l'écran et attendit la fin de la séance.

En d'autre temps, il aurait rejoint l'équipe pour participer aux réjouissances, mais la mort prochaine de Linda avait tué sa libido. Il ne pouvait s'empêcher de voir Linda à la place de la jeune femme que Blue était en train d'immoler. Pour la première fois, depuis très longtemps, une sensation nauséuse lui nouait l'estomac.

Jusqu'à ce qu'il rencontre Linda, Red s'était parfaitement acquitté de son rôle de tueur implacable. L'ultra violence quotidienne générée par les remous économiques qui agitaient le monde depuis plusieurs décennies, l'avait endurci. Dans son enfance, il avait vu sa famille massacrée sous ses yeux par des guerriers sanguinaires. Il avait survécu tant bien que mal, au milieu des orgies barbares d'un monde en décomposition. L'organisation qui dirigeait Thanatos

l'avait sauvé de cet enfer, en regard duquel les exécutions qu'il commettait pour eux, n'étaient que des peccadilles. Il avait livré aux supplices de Thanatos son contingent de chair fraîche sans aucun remords, mais cette fois-ci, la distanciation professionnelle qu'il avait toujours maintenue à l'égard de ses victimes ne réussissait plus à le protéger.

Il avait rencontré Linda par l'intermédiaire des BBS SM du Net.

Linda faisait partie des rares connectées qui réussissaient à franchir les barrages qui séparaient l'intra-muros des périphéries misérables en s'offrant dans les orgies des Babylones.

Il existait depuis longtemps un cercle restreint d'amateurs discrets, qui, dans l'ombre des grandes cités, pratiquaient les jeux interdits du sadomasochisme. Comparables aux adeptes d'une secte discrète, ces aficionados du plaisir avaient coutume de se retrouver à jours fixes, dans des lieux connus d'eux seuls : les donjons. Ce terme générique, issu de l'architecture médiévale, évoquait pour Red l'ombre fascinante d'un Moyen Âge peuplé d'inquisiteurs pervers et de princes dévoués aux forces du mal. Ces incarnations d'un sadisme réel dissimulé derrière la défense des dogmes et de la raison d'État avaient hanté l'adolescence et les premiers fantasmes de beaucoup des nantis de ce début de troisième millénaire.

Vers la fin du siècle précédent, quelques rares amateurs fortunés se construisirent à Paris, New York, Los Angeles, Berlin... des répliques futuristes des salles de tortures médiévales.

Ainsi, dans l'ombre des métropoles, des hommes et des femmes se retrouvaient dans le secret des « donjons », pour partager de leur plein gré les extases du plaisir et de la douleur. C'est dans un de ces temples secrets que Linda l'avait convié le jour de leur rencontre. Tout le séparait

d'elle. Pourtant, une étrange harmonie, que Red ne pouvait expliquer, les lia immédiatement. Il en fut aussitôt amoureux, découvrant une émotion qu'il pensait n'être qu'un mythe littéraire.

Les habitants de la périphérie ne possédant pas de laisser-passer permanent, devaient être accompagnés par un Babylone pour pouvoir entrer. Il avait dû se rendre à la porte Sud pour chercher Linda. Linda était très belle. Elle débordait de charme et de sensualité, mais aussi d'une joie de vivre artificielle, qui dissimulait mal son désespoir. Fille d'immigrés de la périphérie, même en se mariant, elle n'avait aucune chance d'obtenir une réelle citoyenneté.

Linda conduisit Red dans une vieille demeure bourgeoise sur les quais de la capitale. Leur hôte était suffisamment riche pour faire partie des Esthètes. Il collectionnait les esthésiogrammes interdits diffusés par Thanatos, dont certains avaient été réalisés par Red lui-même. Les soirées de cybertrip se terminaient systématiquement en orgies violentes, où Linda s'offrait complaisamment aux perversions des invités. Leurs petits jeux sadomasos bien gentils lui paraissaient totalement dérisoires, mais son attirance pour Linda le rendait plus tolérant. Il lui dissimula sa véritable activité de tueur et son appartenance à Thanatos.

La légende de Thanatos fascinait les Babylones et leur hôte en particulier. Ils mythifiaient complètement l'organisation, ne retenant que la fantasmagorie sexuelle. Linda était envoûtée à l'idée des extases mortelles dont elle avait goûté les sensations grâce aux esthésiogrammes.

Red essaya de mettre un frein aux ardeurs sadomasochistes de la jeune fille, espérant la détourner de la spirale suicidaire dans laquelle l'emportait le désespoir profond qui la rongait. Red envisageait de lui révéler sa véritable identité et de s'enfuir avec elle loin de ce monde. Il voulait

la sauver des griffes de la mort. Mais elle ne lui en laissa pas le temps. Elle avait interprété ses réticences à poursuivre leurs jeux érotiques, comme la fin de leur histoire d'amour.

Pendant son absence, alors qu'il était en mission, elle avait obtenu le contact pour joindre l'organisation, et s'était offerte aux supplices des employeurs de Red.

Sur l'écran du scanner, Blue terminait de récupérer le sang de sa victime contenant les essaims de robots cellulaires, qui avaient servi à enregistrer ses émotions.

Quelques minutes plus tard, il rejoignit l'appartement avec son équipe, surpris d'y trouver Red. Ce dernier ne laissa pas le temps à Blue de poser des questions.

– Est-ce que t'as des missions spéciales pour ces jours-ci ? Il faut que je retrouve une nana qui est entrée au centre, il y a cinq jours.

Blue ne répondit pas tout de suite. Il se dirigea vers l'évier, et commença à vider les bidons de sang dans les filtres magnétiques chargés de récupérer les rob-cells. Il regarda Red avec un air suspicieux.

– Tu veux récupérer Linda. Merde, je t'avais dit de pas t'accrocher.

– C'est comme ça.

– C'est trop tard ! Je l'ai vue hier. Elle était déjà bourrée d'hormones de morphing et de rob-cells. Je lui ai injecté les dernières doses. Laisse tomber, elle est foutue. J'ai reçu l'ordre de mission pour l'exécuter.

– C'est pour quand ?

Blue feignait de se concentrer sur les opérations de filtrage. Red avait du mal à contenir son envie d'écraser le visage angélique de son complice contre l'évier. Red jeta un coup d'œil vers ses acolytes. Les hommes étaient en train de ranger les scanners dans leurs caisses, affectant de ne rien entendre. Blue reprit de sa voix douce.

– Cette nuit. Je dois la liquider dans son appartement avec un junk qu'on a récupéré dans un squat. Genre le grand jeu

pour les médias.

– File-moi la mission.

– Arrête ! Tu vas faire une connerie ! De toute façon, elle est déjà foutue. Elle est bourrée de morphing, même si elle ne meurt pas ce soir, elle ne sera plus qu'un tas de cancers dans trois jours. En plus, les flics risquent de remonter jusqu'à toi. Je voudrais éviter d'avoir à descendre tout un commissariat et toi avec.

– Merci de ta prévenance. Je veux juste que ce soit moi qui la bute.

Le jeune tueur séraphique vouait à Red une admiration sans borne. Red lui avait enseigné le recul indispensable à l'égard des victimes. Lors des exécutions, son efficacité méthodique l'avait toujours impressionné. Mais depuis Linda, tout avait changé, et Blue était surpris de voir Red prendre des risques pour cette fille.

Il haussa les épaules et lui tendit la carte magnétique de son van.

– L'ordre de mission est dans le portable. Ils vont faire la livraison dans mon van au terminal C.

– OK. Je te revaudrai ça.

– Tu te démerdes. Si on me pose des questions, je balance tout, vu ? Tu deviens romantique, c'est pas bon.

Red sortit, laissant Blue et ses acolytes terminer leur récolte de rob-cells, et se rendit au terminal de livraison charger Linda et l'autre victime.

Ce serait lui son bourreau, celui qui mettrait en scène son martyr. C'était la dernière chose qu'il pouvait encore faire pour elle. Mais il le faisait aussi pour lui. Red ne voulait pas devoir s'imaginer toute sa vie l'agonie de Linda entre les mains de Blue.

Le port était en pleine activité. L'autopilote de la Nissan avait du mal à se frayer un chemin, entre les trajectoires chaotiques des transdockers automatisés. Il finit par atteindre l'entrepôt ultra-moderne qui servait de

couverture aux transferts de prisonniers de Thanatos.

Red gara la Nissan et monta dans le van de Blue garé contre les rampes d'accès. Il attendit, en contemplant la chorégraphie frénétique des gigantesques portiques robotisés déchargeant le fret des soutes. Le ballet incessant de leurs phares puissants balayant le port, l'aidait à détourner son esprit de la haine qui le rongait.

Il savait que par jalousie, Blue s'était arrangé pour accélérer l'exécution de Linda. Mais il ne lui en voulait pas. Blue n'était que le jouet du destin. Red se jura qu'un jour il tuerait le monstre occulte, inaccessible, qui avait créé cet enfer, qui conduisait son meilleur ami à le trahir, et l'obligeait à massacrer son seul amour.

Red tuerait son patron, son sauveur, le maître de Thanatos.

SACRIFICE

Entre ses seins, la femme empalée du tatouage de Blue se tordait de souffrance simulée.

Linda attendait son exécution, assise à califourchon sur un cheval d'arçon muni de deux excroissances qui la dilataient progressivement.

Les frémissements des membres mécaniques qui emplissaient son ventre, la maintenaient dans un état d'excitation constant qu'elle accentuait en faisant de temps en temps bouger lascivement ses hanches. On venait de pulvériser dans sa trachée artère plusieurs colonies de rob-cells. Les salves de neurotransmetteurs injectés au croisement des axones de son système limbique, la plongeait dans une extase permanente. Tous ses nerfs brûlaient de lascivité exacerbée.

L'écran suspendu en face d'elle, reflétait l'image de sa métamorphose. Elle ne voyait plus que de la sensualité dans les formes pulpeuses que lui renvoyaient les scanners. Elle fit tourner ses poignets dans les bracelets de cuir fixés au collier enserrant son cou. Ses avant-bras frottèrent les brûlures de cigarettes contre sa poitrine, et étirèrent les cordelettes fixées aux anneaux traversant ses tétons. Après l'avoir baisée, Blue l'avait torturée longuement, en incrustant des bijoux métalliques un peu partout dans sa chair, jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse de douleur. Elle contracta ses biceps, appréciant la lourdeur compacte de ses mamelles comprimées. Le morphing biogénétique donnait à ses seins une ampleur et une fermeté voluptueuse. Elle adorait sentir leur plénitude rouler sur sa poitrine. Elle passa

sa langue sur ses lèvres charnues, qui avaient également doublé de taille. Le reflet du parfait objet sexuel qu'elle était devenue l'excitait. Elle serra ses jambes maintenues écartées par les courroies fixées au plancher. La contraction des muscles de ses cuisses et de son fessier provoqua la vague de jouissance attendue. Elle allait mourir dans une apothéose de plaisir et de souffrance. Elle attendait avidement cette épreuve ultime. Depuis sa transformation en poupée gonflable, elle avait été le jouet de perversions qu'elle n'avait jamais osé imaginer. Pourtant, sa soif de plaisir restait encore inassouvie.

Les bourreaux vinrent la chercher pour la conduire vers l'ancre de son agonie. Après avoir soigneusement installé dans ses cheveux une résille sombre, ils l'attachèrent recroquevillée aux sangles d'une grosse malle capitonnée.

Dehors, dans la lumière orange des réverbères du port, Red attendait aux commandes du van.

GILLIAN

Dyl avait l'impression profonde d'appartenir à un autre monde, un monde ancien comme celui de ses rêves, auquel on l'avait arrachée pour la jeter dans la tourmente de la technopole.

Après l'accident d'hélicoptère fatal à ses parents, elle s'était retrouvée totalement seule au monde. C'est l'hôpital qui s'était occupé des formalités administratives et de l'incinération. Des institutions bureaucratiques anonymes étaient censées prendre soin des laissés-pour-compte. L'assistante des services sociaux l'avait aidé un minimum les premières semaines. La fonctionnaire acariâtre se comportait avec dureté à son égard, la considérant sans doute comme une privilégiée parmi les centaines de défavorisés qui encombraient ses fichiers. Sa distanciation professionnelle lui rappelait l'anesthésiste du service des urgences, qui l'avait regardée avec une expression hautaine et dédaigneuse, sans dissimuler sa moue réprobatrice, lorsque Dyl avait exigé qu'on ne débranche pas du robot médical son père dans le coma.

Les pompes et les tubes de la machinerie automatisée maintenaient encore une illusion de vie dans son corps déserté. Longtemps, elle avait tenu la main encore chaude de cet inconnu, espérant qu'une parcelle de vie réintégrerait à son contact son corps abandonné, et qu'enfin à son réveil, il pourrait lui redonner sa mémoire perdue. Sa mère était morte sur le coup, et ce lendemain de l'accident, à genoux au pied du lit où reposait celui qu'on disait être son père, elle avait guetté de longues heures les oscillations ténues de

l'électroencéphalographe, espérant découvrir, dans les légères anomalies du faisceau vert, les indices de son retour à la vie.

Le cœur avait fini par s'arrêter au bout d'une semaine.

Elle ne voulut pas savoir si c'était les médecins qui avaient interrompu le mécanisme. La haine avait déjà commencé à poindre au fond de son âme. C'était une haine froide et calculée contre ce destin qui lui avait fait perdre jusqu'au souvenir de son paradis d'enfant.

Dès sa sortie de l'hôpital, la Fondation Pour l'Enfance l'avait prise en charge. Gillian Retz, l'homme le plus riche de la planète, finançait des œuvres caritatives un peu partout dans le monde. L'orphelinat faisait partie des fondations appartenant au Faisceau, l'empire économique de Gillian Retz.

Les enfants de la fondation bénéficiaient d'une éducation pointue et d'une formation aux hautes technologies. C'est là que le Faisceau trouvait son personnel, un personnel d'autant plus voué à la société, qu'il avait été sauvé par l'organisation de la déchéance ou du chômage dans lequel croupissait les neuf dixièmes de la planète.

L'intercom incrusté dans sa boucle d'oreille grésilla. La voix de Sonia, la présentatrice vedette du On-Line hertzien, retentit clairement dans son conduit auditif, perturbant l'intimité feutrée du studio.

« Dyl, tu te tiens prête, on a un Giga en ligne. »

Elle ouvrit les accès de son serveur, attendant l'arrivée des données. Un Giga ! Ça voulait dire, dans l'argot du studio, qu'un meurtre spectaculaire avait eu lieu, qui nécessitait une ouverture du réseau pour une diffusion à gros débit.

À sa sortie de l'orphelinat, Dyl avait été engagée par WTVX, la chaîne de réseaux contrôlée par le Faisceau. Depuis son départ de la fondation, elle passait ses jours et ses nuits dans les régies, à monter des actualités ou des documentaires, s'abrutissant de travail et d'images, comme

pour saturer sa mémoire de nouvelles impressions, pour ne plus souffrir de son enfance oubliée.

L'atmosphère feutrée et luxueuse des studios lui convenait parfaitement. Elle aimait l'intimité rassurante de ces alcôves électroniques, éclairées par le seul scintillement des disques durs et des pupitres informatiques.

Assise devant l'hémicycle translucide de sa table de montage, elle avait l'impression d'être au centre d'une gigantesque toile d'araignée qui la liait au monde. La vie terrifiante des habitants de la terre lui parvenait à travers le réseau, digérée, inoffensive, prête à consommer sans danger.

La puissance de traitement des unités centrales était telle, qu'elle avait pratiquement accès en simultané à la totalité des bases de données du monde. Parfois, elle s'amusait à surfer entre les milliards de serveurs qui formaient le cyberspace. Le large plateau de verre s'animait alors d'une multitude de petites images hétéroclites, révélant chacune une tranche de vie quelque part.

Mais ce qui la fascinait le plus, c'était la moisson journalière de meurtres engrangés dans ses disques durs par les agents intelligents. Chaque matin, lorsqu'elle lançait ses spiders et ses knowbots dans le réseau, à la recherche de faits divers sanglants, elle avait la sensation déplaisante d'être la mort jetant sa faux pour sa récolte macabre. Comme si elle était l'unique instigatrice de ces massacres quotidiens qui abreuyaient ses écrans.

Partout, on s'étripait dans le monde et WTVX s'était spécialisée dans le fait divers sanglant. Un abonnement relativement cher permettait aux surfeurs de se connecter sur les archives de la station, et de consulter les rushes des infos. Les infos sur les killers attiraient la plus grande part des connectés.

Plusieurs groupes de Cyberkillers sévissant à travers le monde étaient devenus des stars. La relation de leurs crimes explosait les indices de connexion. Les groupes rivalisaient

d'atrocité afin d'obtenir la primeur du réseau. Chaque fois qu'un groupe de killers défrayait la chronique, le réseau était saturé de demandes d'accès aux rushes. Et c'était Dyl qui avait en charge le montage pour les archives.

L'impact émotionnel de ces images sans commentaires était d'une brutalité extraordinaire. Le public raffolait des travellings chaotiques derrière les policiers, qui débouchaient sur des cadavres dépecés dans des chambres sordides. Dyl veillait soigneusement à conserver les flous et les filés des opérateurs. D'ailleurs, les cadreurs savaient en général très bien jouer avec tous ces défauts du tournage sur le vif, pour conférer à leurs rushes cette maladresse. Certains n'hésitaient pas à désactiver les stabilisateurs d'image, pour donner aux prises de vues le pseudo-réalisme des actualités des années quatre-vingt-dix.

Le public avait envie de sang et WTVX le leur fournissait. Ce qui la surprenait le plus, c'était que la violence restait censurée sur toutes les anciennes chaînes satellites, mais pas sur le réseau. Le réseau bénéficiait de la lutte des libertaires du vingtième siècle, pour qu'aucun contrôle ne soit possible sur ce qui y était diffusé.

Les grandes cités étaient sillonnées par des cars multimédias indépendants, branchés sur les réseaux de la police. La moindre connexion, pouvant laisser entendre qu'il s'agissait d'un meurtre de cyberkiller, provoquait la ruée des cars régies sur les traces des voitures de police. Il était fréquent de voir les Netleechs⁵, comme on les appelait, arriver avant les inspecteurs sur les lieux du crime.

La petite voix agressive de Sonia, la présentatrice du On-Line hertzien, retentit de nouveau près de son oreille.

« Un envoi de Rednews par NetLab, du sanglant. On passe un extrait de cinq secondes pour le JT dans dix minutes. Tu

⁵ Netleech : Réseau/Sangsue. Autre dénomination argotique pour les stringer ou vidéo vautours spécialisés dans l'info sanglante.

archives un bout à bout en dispo immédiate le plus vite possible. On donne l'accès dans douze minutes à l'ouverture, ça va être la ruée, alors tu ouvres un débit maximum de cinquante milles gigabits/seconde. »

– OK, bout à bout indexé dans dix minutes, et cinq secondes pour le JT de 19 h 15, heure mondiale. Quelle rubrique et quel titre pour le on-line, et où sont les rushes ?

« J'ai déjà décompressés les rushes, code Honeymoon dans le dossier du JT d'aujourd'hui. Le titre c'est Honeymoon, rubrique killer comme dab. »

Dyl se connecta via l'intranet sur les mémoires de masse, et au bout de quelques secondes les rushes apparurent sur l'imageur de sa table de montage. Trois plans séquences qui formaient environ sept minutes de documents. Le plus simple était de commencer par les mettre bout à bout chronologiquement en accéléré.

Le banc de montage était une large dalle numérique translucide entourant le siège de Dyl. Les séquences vidéo flottaient en simili 3D à fleur d'écran, sous la forme d'icônes animés. Dyl les assembla avec le bout des doigts, en les faisant glisser, comme on juxtapose les pièces d'un puzzle sur une table. Il fallait éliminer tout ce qui nuisait à l'efficacité du document. Interviews hors sujets, ou trajets en voiture interminables.

Dyl activa l'icône de la première séquence, déclenchant sa lecture. Un rectangle s'illumina sous la tasse de café et ses cigarettes. Elle déplaça l'écran virtuel dans une zone dégagée de la table.

La caméra s'avance dans la pénombre d'un appartement avec un léger effet de roulis.

L'impression de prises de vues sous-marines, donnée par la fluidité des déplacements, était caractéristique des « Mouches à merde ». C'était ainsi qu'on appelait le petit dirigeable sphérique, équipé d'une micro caméra stéréoscopique, utilisé par les opérateurs de News. C'était le seul système de

captation autorisé par les flics lorsque les micros robots n'avaient pas encore fini leurs analyses.

La caméra flotte dans une cuisine éclairée, s'approche de deux corps nus, ligotés dos à dos. La pièce grouille de micro-hexapodes, flairant et mesurant chaque parcelle du site à la recherche d'indices. Les murs sont aspergés de sang. Le jeune homme a été empalé avec ce qui ressemble à une tringle à rideau transparente.

L'opérateur zoom sur le conglomérat de chair et de sang entre ses cuisses. Il a été émasculé. La caméra contourne les victimes et se rapproche de la fille.

Ses lèvres sont cousues ensemble et son assassin a agrafé les grandes lèvres de son sexe. Ses seins énormes sont traversés et rapprochés l'un contre l'autre avec du fil de fer épais, dissimulant à moitié un tatouage de femme empalée dont le nanoimplant bouge encore. Les deux jeunes gens ont été étouffés avec un même sac en plastique transparent.

La caméra s'attarde en descendant le long du corps de la fille. Un essaim de microrobots est en train de l'escalader.

Les hexapodes policiers, organisés en intelligence collective, faisaient penser à une nuée de gros cafards dévorant les cadavres. Dyl remarqua que la poignée du frigo était pleine de sang. On trouvera certainement le sexe du jeune homme dans le congélateur. D'un geste rapide, elle activa l'icône de la deuxième séquence. C'était un gros plan de Leslie, l'inspectrice la plus médiatique et la plus sexy de la criminelle. De sa célèbre voix grave, Leslie donnait les premiers éléments d'enquête.

« La victime s'appelle Linda Berlin. Nous n'avons pas encore identifié son compagnon. Après avoir été torturés, ils ont été vidés de leur sang. Les assassins ont filmé le massacre et laissé une copie dans le lecteur DV de l'appartement. »

Dyl interrompit la séquence et déclencha le troisième élément en espérant que ce soit le film des tueurs.

Gros plan d'une vieille console multimédia dont les touches sont couvertes de sang. La caméra s'attarde sur une photo dans un cadre de supermarché posé sur le capot de la console. C'est un portrait noir et blanc de Linda en slip, assise à genoux sur le bord d'un lit défait.

Linda était belle, avec le soupçon de vulgarité propre aux populations des technopoles de la périphérie. Dyl fut surprise d'entrevoir une rangée de vieux livres dans la bibliothèque de la jeune fille. Cela faisait longtemps que les habitants de la zone avaient perdu l'habitude de lire.

La caméra descend vers le pupitre de commande de la console. La main de l'inspectrice entre dans le champ et active les fonctions du lecteur avec le dos d'un stylo optique, pour ne pas effacer d'improbables empreintes. La baie vitrée de l'appartement s'opacifie légèrement pour se transformer en écran. La séquence vidéo apparaît, en transparence sur les rectangles de lumière des appartements voisins. L'image est confuse, dédoublée.

Le tueur utilisait un masque de prise de vue stéréoscopique. Pour pouvoir voir ce type de film, il fallait posséder un implant rétinien ou porter des lunettes polarisantes. Dyl activa le filtre stéréoscopique dans le menu de la table de montage. Le dédoublement disparut.

L'opérateur enfonce une matraque électrique surchauffée dans le sexe de Linda ligotée contre le jeune homme. Le son n'a pas l'air d'avoir été activé, car tout ce qu'on entend ce sont les bruits de pas des policiers entrant dans l'appartement, et le cliquetis des hexapodes sur le dallage. Pendant un bref instant, une convulsion plus brutale de la victime permet de voir son visage.

Dyl ralentit le défilement des images, passant de deux cents hertz à cinquante hertz.

Les cheveux de Linda Berlin sont collés par la transpiration en mèches luisantes. Ses yeux fixent le vide, sa

bouche est grande ouverte déformée en un rictus de souffrance ou pour pousser un cri qu'on n'entend pas.

Soudain retentit la voix de Leslie hachée par le ralenti numérique.

« OK chérie, maintenant tu dégages ta mouche à merde, t'as ce qu'il te faut pour ton beurre. »

Fin de la séquence.

Parfait, mélodramatique à souhait, le public adorait que la police interdise les prises de vues, cela donnait plus de valeur aux rushes. Dyl terminait de mettre les séquences en bout à bout lorsque la voix de Sonia résonna dans son oreille.

« Qu'est-ce que tu fous, merde, le JT démarre et t'as rien indexé. »

– OK, OK ça vient.

Dyl ne supportait pas Sonia, elle la trouvait totalement incompétente, uniquement préoccupée par son arrivisme. Cette garce usait systématiquement de son pouvoir hiérarchique pour l'humilier. Gillian Retz, le patron du Faisceau, la maintenait pourtant à ce poste ; cela montrait les limites de l'homme. Peut-être Sonia était-elle sa maîtresse, mais elle n'arrivait pas à l'imaginer avec elle. D'un autre côté, les hommes d'affaires aiment bien le genre blondasse de Sonia. Il fallait peut-être qu'elle baise avec Sonia pour déverrouiller la situation. Son agressivité injustifiée devait cacher une homosexualité refoulée.

Dyl injecta le montage dans la base de donnée du JT On-Line et ouvrit l'accès quelques secondes à peine avant le passage antenne. Effectivement, les extraits étaient à peine diffusés en hertzien que des millions d'adhérents commençaient à se connecter sur la VOD⁶ via le réseau.

S'accordant un moment de répit, Dyl se repassa la séquence où le tueur empalait la jeune fille avec la

⁶ Vidéo On Demand : Système de consultation interactif en réseau permettant aux spectateurs de consulter un document à la demande sur un serveur de base de données.

matraque électrique. On entrevoyait dans les cheveux de Linda de petits fils électriques noirs. Son expression était entre la souffrance et l'extase.

Depuis quelques années, plusieurs groupes de killers se livraient à un challenge médiatique, à qui défierait le plus les chroniques du net. WTVX avait d'ailleurs battu un record de connexion en diffusant, une semaine plus tôt, des interviews en réseau d'hommes et de femmes qui demandaient à rencontrer leur groupe favori de killers, soit pour participer, soit pour en être victimes. Deux d'entre elles donnaient leur adresse.

Linda avait peut-être aimé mourir ainsi.

Dyl fut à la fois horrifiée et excitée d'avoir pensé cela. En fait, Linda avait dû être droguée par ses bourreaux. Les fils noirs étaient peut-être un nouveau truc pour se défoncer.

Dyl se découvrait une fascination morbide pour ce type d'images. Sa conscience se rebellait devant l'évidence. Elle était comme le public, elle était excitée par ces scènes d'ultra-violence, à tel point qu'elle piratait les plus excessives pour les enregistrer sur un DV personnel. La simple idée de posséder cette collection de meurtres et de supplices lui procurait une excitation malsaine. Elle s'était caressée plusieurs fois en regardant les corps massacrés. Elle avait honte de sa complaisance à l'égard de la cruauté.

Elle se retourna pour prendre son DV dans sa veste afin d'ajouter cette nouvelle scène à sa collection et se retrouva nez à nez avec l'homme le plus puissant de la planète. Gillian Retz.

Gillian, vêtu d'un long imperméable noir, avait la quarantaine, grand, les yeux incisifs, le front dégarni et les cheveux longs réunis par un catogan qui renforçait son air conquérant.

– Impressionnant, n'est-ce-pas ?

Dyl ne savait pas comment se comporter vis-à-vis de Gillian. Elle aimait sentir le regard des hommes sur elle,

mais Gillian avait un charisme très particulier. Malgré la distance un peu froide qu'il affichait en public, une force mystérieuse la poussait vers cet homme. Pour une raison obscure, Gillian était lié à ses rêves. Même s'il n'y apparaissait pas, Dyl lui trouvait comme une « odeur » commune. Une aura de puissance et de mystère qui l'entourait et que Dyl voulait comprendre.

– Je vous invite à dîner ce soir.

– Il faut que je termine ce montage.

Gillian se dirigea vers l'intercom du pupitre de montage. Dyl s'étonna de constater que le milliardaire n'utilisait pas d'implant de réseau pour communiquer, comme le faisaient la plupart des nantis de la planète.

– Sonia ?

– Monsieur Retz ?

– Envoyez Valérie remplacer Dyl, je l'emmène dîner.

– Valérie est déjà partie monsieur !

– Débrouillez-vous Sonia.

Gillian coupa l'intercom, et resta un instant pensif. Il se leva et jeta un coup d'œil vers Dyl.

– Venez, il faut que je vous parle, vous copierez vos rushes plus tard.

Il sortit rapidement sans l'attendre.

Gillian savait qu'elle se copiait des rushes en secret. Dyl eut l'impression désagréable d'être une fillette prise en faute. Elle prit son vieux blouson de cuir noir et le rejoignit en courant. La Nissan présidentielle de Gillian les attendait devant la grande entrée. Juste avant d'y monter, elle put voir la silhouette de Sonia qui la regardait par la fenêtre de son bureau.

Gillian poursuivit :

– Toutes les manipulations des tables de montage sont mémorisées, je sais exactement quels sont les rushes que vous avez copiés. Remarquez, tout le monde est fasciné par ces images, sinon ça ne ferait pas la fortune de WTVX. La

mort fascine, tant qu'elle reste dans le cyberspace.

Le regard de Dyl fut attiré par un éclat de lumière. Une Sony noire les suivait à courte distance.

– Mes gardes du corps. Ne posez pas de questions. C'est la seule réponse que je vous donnerai avant qu'on ne soit installés devant une bonne table. WTVX est bien plus qu'une chaîne de réseaux, vous apprendrez à la connaître.

Gillian monta à côté du chauffeur. Elle se retrouva seule assise à l'arrière. Une vitre opacifiée la séparait de l'avant de la voiture, lui masquant les deux hommes. Une pensée perverse s'insinua dans son esprit. C'était lui qui commanditait les killers pour asseoir le succès de WTVX. Il venait de la kidnapper pour l'assassiner. Une monteuse de WTVX massacrée, cela ferait sûrement de la connexion.

Elle testa la fermeture de la portière, les verrous n'étaient pas mis. Elle pouvait sortir de la voiture quand elle voulait.

C'était idiot, la fortune de Gillian était telle qu'il n'avait pas besoin d'en arriver à de tels expédients pour faire fonctionner ses entreprises. Le monde lui appartenait.

Ils arrivèrent sur l'aérogare des studios où attendaient plusieurs hélicoptères. La Nissan pénétra dans la soute ouverte du plus grand, qui décolla aussitôt. Des hublots placés face aux fenêtres de la Nissan permettaient de voir la ville. Ils survolèrent le port et se posèrent sur la plate-forme d'un gigantesque cargo ancré au large.

Gillian s'était fait construire un yacht de la taille d'un supertanker dans lequel il se réfugiait de longues semaines. L'immense cargo était célèbre dans le monde entier, mais paradoxalement, aucun journaliste n'avait pu y mettre les pieds pour y faire le reportage dont rêvait le grand public. La boucle d'oreille de Dyl se mit à grésiller désagréablement et elle dut la désactiver. Une puissante interférence perturbait le nanomécanisme. Voilà qui expliquait pourquoi Gillian n'utilisait pas d'implants.

La Nissan sortit de la soute en marche arrière et s'avança

au centre d'un dessin rectangulaire qui semblait représenter un parquet en damier.

Un autre hélicoptère approchait.

La plate-forme s'enfonça rapidement, emportant la voiture à l'intérieur du cargo. Ils émergèrent au centre d'un hall décoré d'une statuaire art déco, éclairé par d'immenses lustres en cristal. Un majordome en livrée vint leur ouvrir la porte. Gillian prit la main de Dyl et la conduisit le long d'un escalier monumental.

Dyl regarda un moment le spectacle surréaliste de la voiture posée au milieu du hall d'entrée. Le parquet de la plate-forme s'était parfaitement ajusté, transformant la voiture en un bel objet de métal anachronique scintillant sous les lustres.

Le majordome les précéda vers un long salon uniquement éclairé de candélabres. Une grande table était mise.

– Il y a certaines circonstances où j'accorde beaucoup d'importance à la qualité du rituel. Aujourd'hui est un grand jour, car c'est celui de votre initiation.

Pendant que le Majordome le débarrassait de son imperméable, un sourire radieux illuminait le visage de Gillian.

Il était transfiguré, c'était comme s'il avait décidé d'abandonner un rôle qui lui pesait pour redevenir lui-même. Comme si une montagne venait de quitter ses épaules.

– Enlevez votre armure, nous allons savourer cette soirée exceptionnelle.

Elle se défit de son blouson de cuir. Gillian lui indiqua un siège que le Majordome lui avança tout en prenant son blouson.

– Le menu est imposé.

Le majordome apporta deux assiettes garnies de petites rondelles de ce qui ressemblait à de la mousse de foie de volaille. Gillian lui versa un verre d'alcool.

– Goûtez, c’est de l’Hypocras, une vieille recette datant du Moyen Âge.

Les bougies faisaient danser des ombres orangées sur le beau visage de Gillian qui la fixait intensément.

– Vous vous demandez pourquoi Gillian Retz, Président du Faisceau vous accorde autant d’importance ? Vous vous dites que je veux simplement vous séduire et que je vous joue le grand jeu. Cependant, vous espérez autre chose, que ça ne peut pas être simplement ça, ce serait trop décevant. Je me trompe ?

Dyl était partagée. La confiance de Gillian en lui-même l’irritait. Elle avait envie de le contrarier rien que pour ébranler sa suffisance, mais elle pressentait effectivement un mystère bien plus grand qu’une petite tentative de séduction.

Le piano à queue Yamaha se mit à jouer en sourdine, les touches robotisées s’enfonçant réellement, comme un piano mécanique de western. Elle mit du temps à reconnaître l’air. Le piano jouait une interprétation d’une vieille chanson des Beatles. *While my guitar gently weeps.*

Gillian parla doucement, en écoutant la musique.

– J’adore la magie de ce temps, qui rend les ménestrels plus puissants que les rois.

Derrière les fenêtres obscurcies, la ville étendait sa galaxie lumineuse à l’horizon. Des hélicoptères se croisaient dans le lointain.

Dyl prit une inspiration. Inutile de se cacher ses propres sentiments, Gillian lui plaisait, elle voulait comprendre cet homme, elle avait envie de jouer à son jeu.

– Je pense que vous voulez me séduire, mais aussi qu’il y a autre chose que vous allez me révéler ce soir. C’est réussi, Gillian, vous m’avez séduite. Maintenant quel est le secret ?

– Ah ! Dyl... tu ne sais même pas qui tu es vraiment et tu veux déjà tout savoir sur moi.

Gillian s’appuya sur le dossier de son fauteuil, les paupières mi-baissées. Il se mit à parler tout bas, comme à

lui-même.

– Tu t’offres à moi les yeux fermés... mais je ne suis pas sûr de vouloir de toi comme cela... et pour que je te dise le secret, il faudra que je t’aime, plus que tout. Seulement, je ne suis pas sûr que tu en sois vraiment digne... Dans l’amour courtois, le chevalier devait surmonter des épreuves pour conquérir sa dulcinée...

Gillian la fixa intensément avec la patience de l’éternité.

– Es-tu prête à surmonter les épreuves pour me mériter ?

Au bout de la table, immobile dans la lumière des bougies, Gillian semblait s’être fondu avec l’immense peinture suspendue au mur. La toile représentait la construction de la tour de Babel. Une coïncidence entre l’architecture du salon et la perspective de la toile donnait presque l’impression que Gillian faisait partie du tableau. Elle joua un peu avec cette illusion, jusqu’à ce que ses pupilles retombent dans le gouffre du regard de l’homme. Gillian exigeait une reddition complète. Elle pressentait déjà que son initiation serait une belle nuit d’amour débridée, qui risquait fort d’être sans lendemain. Mais les hommes aiment se donner l’illusion de l’exceptionnel.

– Je suis prête.

Sa voix venait de résonner étrangement dans la pièce, donnant presque l’impression que ce n’était pas elle qui venait de parler.

Le majordome débarrassait les plats.

– Déshabille-toi.

Gillian ne souriait pas, son visage était sans expression, seuls ses yeux conservaient cette intensité particulière qui faisait une grande part de son charme. Au premier plan du tableau, des esclaves enchaînés traînaient les blocs de pierres qui allaient servir à l’élévation du monstrueux édifice. Elle n’arrivait plus à se rappeler comment le dieu de la Bible s’était arrangé pour détruire la tour de Babel.

Néantisant la présence du majordome, elle se leva et se

dévêtit complètement en regardant Gillian droit dans les yeux.

Elle se tenait nue, au milieu de l'immense salon, dans la clarté des candélabres, les bras le long du corps, légèrement déhanchée, les pieds joints. La lumière ténue des bougies accentuait les volumes de ses formes, conférant un aspect funèbre à son reflet dans les vitres. Un léger courant d'air la fit frissonner. Elle risqua un regard furtif vers les ténèbres dans lesquelles se perdaient les murs couverts de tableaux. Une aura maléfique imprégnait la grande salle. Ne serait la certitude d'être à bord d'un cargo ultra-moderne, elle aurait pu se croire dans un château hanté de la vieille Écosse. L'image lui donna envie de rire, finalement elle trouvait tout ce décorum complètement ringard. Gillian allait l'amener dans une chambre à coucher, avec un lit à baldaquin racheté au château de Versailles.

– Attachez-la.

Le majordome s'était silencieusement glissé derrière Dyl. Il lui lia brutalement les mains dans le dos avec un bracelet en velcro.

Une poigne glacée étreignit son cœur. Sa respiration s'accéléra. Ses pires inquiétudes se concrétisaient, l'initiation prenait une tournure qu'elle s'était refusée d'envisager. Elle venait candidement de se livrer à un serial killer milliardaire.

– Entrez, Sonia.

Dyl serra les lèvres de colère. Elle entendit le martèlement caractéristique des talons aiguilles de Sonia sur la marqueterie. Tout le charme de Gillian s'était évanoui en fumée, Dyl voulait s'en aller. Elle fixa Gillian, mettant dans son regard tout le mépris qu'elle pouvait y mettre, elle ne trouvait pas les mots qui convenaient pour exprimer sa haine. Gillian soutint son regard.

– Ma plus grande jouissance est de pervertir l'innocence.

C'en était trop, Dyl essaya de défaire ses liens, mais le

velcro était résistant. Le majordome et Sonia la plaquèrent brutalement au sol, et Sonia lui fixa un bâillon en cuir, équipé d'une boule de caoutchouc qui repoussa sa langue au fond de sa gorge, ne lui laissant plus que la possibilité de gémir.

Le majordome ouvrit une petite valise contenant une sorte de résille de fils noirs. Il fixa les petits câbles dans les cheveux de Dyl. Les mêmes câbles qui enserraient les cheveux de Linda Berlin, lorsqu'elle s'était faite torturer à mort.

Après avoir fixé la résille, le majordome chargea dans un injecteur percutané la capsule blindée caractéristique des doses de robots moléculaires. Il approcha l'injecteur de la carotide de Dyl et appuya sur la détente. Dyl sentit l'impact brûlant de la pulvérisation contre sa peau. On venait de lui insuffler une colonie de robots dans le corps.

Une peur froide s'insinua dans son être. Le souvenir du massacre de Linda Berlin ne lui procurait plus d'excitation morbide. Dyl eut peur des souffrances à venir. Elle ne pouvait pas détacher sa pensée de la matraque électrique surchauffée, qui avait servi à empaler Linda.

Gillian avait récupéré dans son blouson le DV dans lequel elle collectionnait les scènes de massacre. Il le chargea dans un lecteur et les vitres affichèrent les dernières séquences piratées au réseau.

ZOOM, on se rapproche doucement de silhouettes qui s'agitent. Petit à petit, la scène se fait plus nette...

Trois jeunes hommes BCBG, les cheveux coupés ras, violent une jeune fille dans un chantier désert.

Ils l'étranglent. Un témoin venu se garer là est abattu, les assassins jettent le corps de la femme dans la voiture et y mettent le feu.

Elle sentit son ventre se contracter. Il n'y avait plus aucune

excitation sexuelle dans la vision de ces films. Dyl se surprit à essayer de retrouver un état de désir qui l'aiderait à mourir, mais toute sensualité avait déserté son corps.

Sonia mit un tisonnier à chauffer dans le feu, et lui expliqua en souriant qu'au matin elle s'en servirait pour l'achever. Elle lui décrivit comment elle allait s'en servir, pendant que le majordome syntonisait un portable relié en H.F. avec la résille glissée dans ses cheveux. Dyl sentit un petit vertige lorsqu'elle s'activa. Sonia lui expliqua que les robots moléculaires qu'on venait de lui injecter s'étaient greffés sur ses neurones, et transmettaient les modifications biologiques et électriques de ses synapses à la résille. Les sensations de ses souffrances allaient être enregistrées. Son calvaire pouvait commencer.

Sonia avait apporté une vaste panoplie d'ustensiles qu'elle expérimenta les uns après les autres. Elle s'en donna à cœur joie, violemment, sans sensualité. Au bout de quelques heures de supplice, Dyl perdit toute velléité de conserver un semblant de dignité face à ses bourreaux. Elle s'abandonna totalement à la souffrance, espérant l'aube qui se faisait sadiquement attendre. L'aube qui annoncerait la fin de ses tourments et le pire châtement.

À la fin de la nuit, la dernière séance de torture l'avait laissée attachée, assise sur une chaise, les mains liées derrière le dossier, les chevilles écartées fixées aux pieds en bois sculpté. Son doigt de pied amputé, ses ongles arrachés et son mamelon incisé au rasoir, vrillaient ses nerfs d'élanements douloureux. Les accessoires dont Sonia avait parsemé son corps poursuivaient seuls leur terrible action destructrice. Des mini-hexapodes escaladaient ses cuisses et sa poitrine, enfonçant leurs pattes pointues dans sa chair. Leurs capteurs décelaient les terminaisons nerveuses sous la peau, leurs becs effilés s'enfonçaient alors, déclenchant des salves de décharges électriques synchronisées avec des godemichets électroniques enfoncés dans ses orifices.

Malgré l'endorphine générée par son organisme pour combattre la souffrance, les mini-hexapodes arrivaient toujours à lui soutirer des spasmes de douleur. Entre les éclairs de souffrance, Dyl entrevit Sonia à genoux entre les cuisses de Gillian occupée à le faire jouir. Imperturbable, le majordome contrôlait la réception des enregistrements. Derrière eux, un soleil blanc émergeait dans les nuages au-dessus de l'horizon.

Lorsque Gillian eut atteint l'orgasme, Sonia se leva, et sortit du feu le tisonnier chauffé à blanc. Malgré les élancements de douleurs que provoquaient le long de ses nerfs les sévices précédents, Dyl était encore suffisamment consciente pour être terrifiée par ce qui allait arriver.

Sonia approcha le tisonnier de ses cuisses au moment où les vagues scintillèrent sous les premiers rayons de soleil qui perçaient la couche nuageuse.

RAVE

La nuit continue de respirer au rythme des pulsations hypnotiques de la rave. Par petits groupes, les cyberpunks prennent leurs voitures, la soirée commence à tirer à sa fin. Un petit écran à plasma encastré dans le tableau de bord du camion est resté connecté sur le réseau de WTVX. Quelques plans très brefs d'un jeune couple massacré dans une cuisine. Les débris d'une collision aérienne tombent sur une rue passante. Des plans d'émeutes dans un centre commercial. Un règlement de compte au siège d'une multinationale. Le président, sa famille et les directeurs ont été exécutés : long travelling dans un salon moderne sur les corps allongés comme des poupées cassées, devant un mur criblé de balles. La caméra s'attarde un instant sur les jambes écartées de la fille du président, révélant un slip taché de sang.

Je m'aperçois qu'ils ont rajouté des projecteurs pour dramatiser la scène. Un filtre bleu à ras du sol qui donne au sang une couleur noir opaque.

La voix off dénonce l'utilisation éhontée et scandaleuse de ces images par les réseaux concurrents sans éthique. Je me demande un instant si la commentatrice fait de l'humour ou si elle croit vraiment à ce qu'elle dit.

Bien que l'érotisme de la mort en image me plaise, la violence réelle me terrifie. J'ai du mal à supporter ces morts à l'écran dont nous abreuvant les actualités tous les jours. Paradoxalement, depuis les années quatre-vingt-dix, une censure draconienne interdit la diffusion de fictions ou de jeux mêlant violence et érotisme. Je me dis que finalement

c'est l'imaginaire qui est censuré. Une œuvre de l'esprit est considérée comme plus corruptrice qu'un fait divers. Déjà, dans les grottes de Lascaux, l'homme des cavernes avait peint ses fantasmes dans une alcôve secrète⁷, loin des peintures de bisons massacrés.

Captivé par l'émission, je ne me suis pas rendu compte que la pulsation de basse s'est arrêtée. Le rideau de fer du back stage s'ouvre dans un grincement métallique, libérant un nuage de fumée et découvrant progressivement la lumière intense de la scène.

Les silhouettes en contre-jour découpent des tranches de lumière dans la fumée. On dirait l'arrivée de la soucoupe volante dans Rencontre du troisième type. C'est la fin de trois jours de rave non-stop. La foule se répand lentement. Les voitures et les miniscoots quittent la boîte dans le hurlement des moteurs à hydrogène. Une bagarre éclate au milieu des faisceaux des phares et de la fumée soulevée par les rodéos dans le parking. Absorbés par leur affrontement, les combattants n'en savourent pas moins la beauté de leur mise scène rituelle.

Cinq heures du matin, c'est l'heure des morts. Le ballet mécanique des carcasses d'acier a commencé et se poursuivra pendant plusieurs kilomètres sur les autoroutes. Les chauffeurs ont déconnecté leurs véhicules des faisceaux de guidage et conduisent en manuel.

J'ai aidé à charger les amplis et les holoprojecteurs, puis nous sommes rentrés au port. Au bout d'une cinquantaine de kilomètres, nous avons traversé l'inévitable accident du samedi soir. Pour ceux-là, la course apocalyptique s'est conclue par un orgasme mécanique digne de Ballard. L'exposition est gratuite et ouverte au public, qui peut, en ralentissant quelques instants, admirer la beauté étrange de ces tableaux modernes, illustrations magistrales de notre obsolescence. Thème de l'exposition : Éros et Thanatos.

Une apothéose brutale de métal broyé, dans une galaxie de

⁷ Peinture de l'homme à tête d'oiseau en érection.

débris de verre, mêlés au bouillonnement du sang répandu. Au milieu de l'épave énucléée dardant ses faisceaux vers les premières lueurs de l'aube, gît, dans une remarquable métaphore phallique, une jeune femme empalée par l'arbre de transmission. Chair et métal encastrés dans une ultime étreinte. Un jeune homme, plié en deux sur son tableau de bord, enlace le capot dans une parodie amoureuse, le sexe enfoncé entre les éclats des écrans de contrôle.

En réglant la circulation, le vigile de la sécurité donne l'impression d'être un Monsieur Loyal, veillant à ce que tout le monde profite correctement du spectacle. Ici, la symbiose éphémère homme-machine est exceptionnelle, car certains corps encastrés conservent un semblant de vie, renforçant par leurs hurlements et leurs contorsions la merveilleuse imbrication du vivant et de l'inanimé.

Après l'accident, nous avons repris de la vitesse. Le camion roule en autoguidé vers l'aurore azur qui nimbe l'horizon. Tout le monde dort dans les différents niveaux de la cabine, bercée par le ronronnement de la pile à fusion. Alors que s'efface l'obscurité, la lumière blanche des phares sur l'asphalte rivalise encore avec le bleu du ciel. La campagne se révèle peu à peu, dans un camaïeu gris de Payne. Des lambeaux fantomatiques de brume s'étiolent au-dessus des champs et des rivières.

REDDITION

Les tentacules chitineuses s'enfonçaient dans son ventre, se frayant un chemin à l'intérieur de son corps anesthésié. Elle était paralysée, incapable d'échapper à la lente progression des pattes arachnides, perforant ses organes et remontant à l'intérieur de ses cuisses, de ses bras, de ses poumons. Les pseudopodes acérés dardaient leurs filaments érectiles vers son crâne. Elle sentit les fibrilles velues traverser sa gorge et pénétrer sa tête. Les yeux exorbités elle hurla silencieusement, lorsque les mandibules commencèrent à mâchonner sa cervelle. L'écho de son cri rebondissant entre les parois métalliques la sortit du cauchemar.

Il fallut du temps pour que Dyl comprenne ce qu'elle voyait. Son esprit embrumé finit par mettre de l'ordre dans le chaos abstrait de couleurs et de formes qui la surplombait. C'était des entrelacs de chaînes, suspendues à un lacis compliqué de treuils et de ponts roulants. Elle était dans une soute, allongée en croix, les chevilles et les poignets liés par des sangles enroulées dans les interstices de la passerelle. La même impression maléfique qui baignait le salon de Gillian rôdait dans la soute. C'était comme si une présence invisible tournait autour d'elle. Une certitude irrationnelle s'imposa à son esprit. Le navire était vivant et il se nourrissait de l'âme de ses passagers. Dyl se dit qu'elle délirait. Elle ne voulait pas croire aux fantômes. Elle s'efforça de briser le charme de terreur qui la paralysait.

En tirant sur ses liens, elle essaya de modifier sa position, afin de poser une autre partie de son dos sur les grilles de

métal qui gravaient son corps de leur quadrillage géométrique. Ses épaules et ses hanches étaient douloureuses d'être restées ainsi étirées pendant son sommeil. Régulièrement, une goutte d'eau froide, suintant le long d'une vieille chaîne rouillée, glissait sur sa cuisse et tombait dans l'étendue liquide qui croupissait au fond de la cale. Curieusement, il ne faisait pas froid. Au contraire, des bouffées d'air chaud effleuraient son visage. Un petit VLS de maintenance rampa à travers la soute et lui passa sur le corps de son ondulation serpentine. Le chatouillement des petites pattes grouillant sur son ventre provoqua une légère bouffée de sensualité.

Elle se demanda depuis combien de temps ils l'avaient ainsi abandonnée là. En se redressant, elle put voir sa poitrine et ses hanches. La brûlure que Sonia avait faite avec le tisonnier était pratiquement cicatrisée, il n'y avait plus les traces des coups sur son corps, ni des morsures des hexapodes. Elle avait dû rester longtemps inconsciente, car de la longue soirée avec Gillian et Sonia, il ne restait plus que la large cicatrice sur l'intérieur de ses cuisses, et quelques brûlures autour des seins et du sexe. Son téton droit était dissimulé sous un pansement, son mamelon gauche semblait intact et ne la faisait plus souffrir, tout comme son sexe, ses lèvres et sa bouche sur lesquels s'était acharnée Sonia. En regardant de nouveau vers ses jambes, elle constata qu'il lui manquait bien le petit doigt du pied gauche, mais elle ne ressentait aucune douleur. Des petits pansements auto-cicatrisants entouraient certains de ses doigts. Elle ne souffrait plus que d'une légère irritation au bout de ceux dont Sonia avait arraché les ongles.

La soute se mit à vivre. La jungle métallique au-dessus d'elle s'animait d'une respiration surnaturelle. Les chaînes oscillaient imperceptiblement. Des sons nouveaux envahissaient la pénombre : cliquetis des maillons qui s'entrechoquent, clapotis de l'eau qui s'agite. Une colonie

d'hexapodes d'entretien traversa un conduit d'aération faisant résonner un instant la soute de leur piétinement frénétique. Le vaisseau s'était mis en route. Impression confirmée par le battement sourd des moteurs qui lui parvenait à travers le métal. Dyl essaya de se libérer, mais les sangles étaient bien ajustées.

Un homme jeune, très beau, presque efféminé, les cheveux teints en bleu, entra accompagné d'une jeune femme brune, musclée, le regard sauvage, pantalon de toile taché d'huile et débardeur sur lequel un badge avec les armes de Thanatos portait inscrit le nom de Maria. Le jeune homme aux cheveux bleus libéra ses chevilles et lui souleva les jambes. Maria introduisit quelque chose dans son anus. L'objet se liquéfia en diffusant dans ses entrailles une chaleur agréable. Au bout de quelques secondes, Dyl se sentit euphorique : de l'endorphine de synthèse. Maria s'assit sur sa poitrine et prit ses cheveux en lui chuchotant :

– Tu vas souffrir, mais ça va te plaire. Blue ! Tiens-lui les jambes !

Maria se releva. Elle défit l'étroite ceinture qui ceignait ses hanches et la cingla entre les cuisses. Dyl se mordit les lèvres pour ne pas crier. À chaque mouvement de bras, les seins lourds de son bourreau dansaient sous son débardeur. Elle trouvait Maria désirable. Blue lâcha ses chevilles et lui enfila un sac poussiéreux sur la figure, elle se trouva plongée dans l'obscurité. Deux cuisses prirent position de part et d'autre de son torse, une main souleva le bas du sac. Blue enfourna sa verge qui vint buter au fond de sa gorge, déclenchant un réflexe de dégurgitation. Le jeune homme poussa un cri de douleur. En luttant contre le spasme de vomissement provoqué par l'intrusion du membre, Dyl l'avait mordu. Blue se retira brutalement, et la gifla à toute volée. Malgré la violence des coups et des spasmes de son estomac révolté, Dyl fut prise d'un fou rire inextinguible. Maria décida d'interrompre la séance. Elle la détacha, et

l'aida à enfiler un gros pull marin et un slip blanc. Dyl se sentait comme une petite fille ayant fait une sale blague. Ses yeux étaient embués de larmes d'hilarité. Son euphorie devait être contagieuse, car elle surprit un sourire furtif sur le visage de Maria. Mais très vite la jeune femme aux allures félines reprit une expression impersonnelle et la poussa devant elle dans les couloirs du navire.

L'endomorphine de synthèse additionnée à celle générée dans son organisme par l'excitation sexuelle et la souffrance maintenait Dyl dans un état second. Tout ce qu'elle voyait lui paraissait drôle. La démarche chaloupée de Maria, les inscriptions techniques sur les murs, les essaims désordonnés des hexapodes de maintenance.

Ils traversèrent une cale remplie de containers. Les battants de l'un d'entre eux étaient entrouverts, laissant voir six rangées de couchettes métalliques munies de sangles. Ces containers servaient à transporter des prisonniers.

En levant les yeux sur l'empilement démesuré de cubes métalliques, Dyl imagina des centaines de jeunes femmes comme elle, enchaînées sur les couchettes. C'était une image tellement invraisemblable qu'elle chassa cette idée. Blue la poussa en avant à la suite de Maria qui continuait d'avancer dans le labyrinthe formé par les colonnes de containers.

Les structures du vaisseau étaient bizarres. Les fins contreforts en acier qui bordaient les cloisons, imitaient le galbe des arcs-boutants des églises gothiques. Il était clair que les ingénieurs qui avaient conçu le navire s'étaient inspirés de l'architecture des cathédrales.

Un courant d'air froid la fit frissonner.

Elles atteignirent un espace dégagé ouvert sur la nuit. Le cargo était à quai. La paroi de la cale était abaissée contre la jetée, un gros car régie noir frappé de l'emblème de WTVX, attendait de sortir du navire. La Nissan noire de Gillian était garée devant le camion, les portes arrière relevées comme deux ailes de papillon. Dyl s'assit à côté du

maître de Thanatos. Le cuir chauffé des sièges était tiède contre ses cuisses. Elle se sentit sale.

– Tu vas conduire le car régie.

Malgré son euphorie artificielle, Dyl était lucide. Gillian faisait comme si rien ne s'était passé. Il l'avait martyrisée, violée, humiliée, elle porterait à jamais les cicatrices des tortures de Sonia, et il lui parlait comme s'ils venaient de quitter la table d'un repas mondain. Sa haine se transforma en hilarité. Elle se retint de rire à nouveau, ses yeux s'embuèrent. Elle en pleurait de rire. Elle essuya ses larmes en s'appuyant contre la vitre des portières qui venaient de se refermer.

– Il y a un enfoiré qui trahit le Faisceau. On va lui régler son compte.

Les mots qu'il employait la firent sourire. Cette vulgarité mafieuse correspondait mieux au personnage que la politesse réservée qu'il affichait en public. Elle se dit que si ses employés subissaient tous ce qu'elle avait subi, ils devaient être nombreux à vouloir le trahir.

– La sécurité a identifié un cracker qui pirate le réseau mère. Nous savons qui c'est, mais je veux que tu me confirmes sa localisation avec le car régie. Tu sais faire ça.

– Pou-pourquoi crois-tu que je vais le faire, e-espèce d'enfoiré ?

Dyl avait du mal à articuler, les mots semblaient venir d'un lointain passé. D'une Dyl très éloignée qu'elle obligeait douloureusement à revenir.

– Parce que c'est ta seconde épreuve.

– Je pourrais te ba-te ba-lancer aux floc-aux flics.

– Vas-y.

D'un geste, Gillian déclencha l'ouverture de la Nissan. La portière se souleva silencieusement, ouvrant sur le sas encadrant le ciel étoilé et les lumières du port. La paroi de la cale, soutenue par ses vérins, était appuyée sur le béton de l'embarcadère. Dyl sortit de la voiture, franchit la passerelle

et descendit sur le quai sans que Gillian ni personne ne la retienne. Une risée, venant du large, éloignait vers les terres les remugles de saumure de poisson et l'odeur musquée des silos à farine transgénique. Elle inspira une grande bouffée d'air iodé et de senteurs marines. Les rafales de vent contre ses cuisses la firent frissonner. Les mouettes tournaient en criant au-dessus des jetés entre les spreaders des portiques. Derrière les points rouges clignotants des feux de position, des petits cumulus orangés, poussés par le suroît, caressaient la lune, donnant l'impression vertigineuse que le port glissait sous le ciel étoilé.

Dans le vrombissement caractéristique des moteurs à gaz, une flottille de chalutiers quittait la rade. Les catamarans rouillés fendaient la houle de leurs étraves jumelles, accompagnés par une nuée d'oiseaux de mer. Elle pouvait distinguer les regards curieux des marins braqués sur elle, lorsque leurs esquifs, aux armatures légères, passaient devant la masse sombre du cargo et qu'ils la découvraient à moitié nue dans le faisceau des lampadaires.

L'euphorie commençait à s'atténuer.

Les parties blessées de son corps irradiaient ses nerfs de pointes douloureuses. Elle fut terrorisée à l'idée que le cauchemar recommence de nouveau. Elle caressa l'espoir que Gillian la laisse effectivement partir. Il aurait déjà pu la tuer et il ne l'avait pas fait. Le camion et la Nissan attendaient dans la lumière bleue des néons de la soute. Elle tenta en vain de distinguer Gillian entre les reflets géométriques des lampes sur le pare-brise. Il savait qu'elle allait revenir. Gillian n'était pas sans charme et elle sentait obscurément qu'elle avait un rôle à jouer auprès de lui. Elle dissimula sa défaite derrière une pensée rebelle : loin de Gillian elle ne pourrait jamais lutter contre lui, et peut-être pourrait-elle le sauver de lui-même. Elle jeta un dernier regard sur le port puis remonta dans le cargo. Elle passa devant la Nissan et grimpa dans la cabine du camion. Au

fond de son être, comme un mauvais souvenir qu'on essaye de chasser, une petite Dyl hurlait à la mort. Blue escalada le marchepied et lui tendit la télécommande du camion, avec un jeu de cartes magnétiques comme en utilisent les techniciens des réseaux pour ouvrir les baies de commutateurs.

STARDUST

Après avoir déchargé le camion du groupe, j'avais aidé Fred à connecter ses modems sur le réseau. On regardait un remaster hypnotrash d'un vieux morceau techno-gore du groupe V-FORM, piraté sur le serveur musical de WTVX.

Fred est l'incarnation même de l'otaku japonais. C'est un gros garçon qui, pour échapper à la misère de son quotidien, passe sa vie dans le cyberspace et l'érotisme nippon. Sa chambre jouxtant l'appartement de ses parents dans l'ancienne cité HLM réhabilitée, est encombrée de micro-ordinateurs et de mangas. Fred a beaucoup d'amis, essentiellement grâce au piratage informatique. Il adorait qu'on lui apporte une énigme à résoudre, un programme à déverrouiller, un nouveau site à cracker. Si Fred avait survécu à cette histoire, il aurait fini par travailler comme spécialiste des firewalls pour quelque grande société.

La dernière passion de Fred est de collectionner les DV érotiques et ses écrans sont en permanence occupés par des séquences 3d où des pin-up se dénudent éternellement. Fred adore les femmes, mais sa timidité, l'apparente complexité des filles et des rapports hétérosexuels, ou peut-être ses complexes liés à son physique de gros nounours, transforment la séduction en une tâche insurmontable.

Il terminait de préparer un rail de cette poussière dorée qu'on appelle Stardust. La fine poudre est un conglomérat de microrobots cellulaires programmés pour injecter dans les neurones des neurotransmetteurs de type endorphine. Fred m'avait expliqué, avec son élocution syncopée

caractéristique où les phrases ne font pas plus de cinq mots, que lorsqu'il sniffait du Stardust le temps se trouvait comme ralenti. Il m'avait affirmé être capable de percevoir la durée des silences dans des morceaux à deux cent quarante Bpm échantillonnés à cent MHz.

Captivé par ce pouvoir étrange que lui conférait le Stardust, j'avais inspiré plusieurs doses de la fine poussière dorée et depuis quelques minutes, j'essayais de me concentrer sur le rythme, espérant percevoir ce fameux ralentissement temporel.

Des sueurs froides se mettent à suinter sur mon front. Une nausée incoercible me submerge. Dans une urgence incontrôlable, je sens que mon corps tente de se vider par tous ses orifices. Mon cerveau essaie de se répandre par les oreilles, mes yeux s'enfoncent dans leurs orbites pour rejoindre les sinus et ressortir par les narines. Mon estomac, mon cœur et mes poumons se pressent à l'entrée de ma gorge. Mes intestins tentent de forcer la porte de mon anus. Mes testicules remontent le long de mon pénis et s'appêtent à gicler comme des pruneaux éjectés du méat.

Je me lève avec effectivement la sensation que le temps vient de se ralentir et que je n'arriverai jamais à atteindre les toilettes. L'air lui-même s'est épaissi et fait obstacle à ma progression. J'ai l'impression d'être en train d'avancer dans un couloir vertical pris dans un roulis lancinant.

À genoux devant la cuvette, mon corps se retourne comme un gant. Je vide d'abord mon estomac puis je reste assis sur le siège, attendant que mon organisme finisse de rejeter toutes ces étrangetés en voie de digestion qui l'encombrent. Un long moment plus tard, je crois renaître. Mon cerveau n'a pas suinté hors de mes oreilles, mes organes sont toujours en place.

Je me relève presque léger, trempé de sueurs froides qui collent mes vêtements à ma peau.

C'est très net.

Je suis allergique au Stardust.

SPIDERS

Dyl démarra le camion et suivit la Nissan.

Le car régie était bourré de terminaux et de scanners. Tout ce qui pouvait exister comme « agents intelligents », knowbots, spiders, IA de piratage ou autres programmes informatiques d'investigation du réseau, était stocké sur les disques durs.

Ils roulèrent une centaine de mètres et Gillian se gara près d'un entrepôt frigorifique désaffecté. La rue était déserte. Dyl remarqua qu'elle s'appelait la « rue-du-bout-du-monde ». Elle se dit que Gillian avait peut-être de l'humour. Le commutateur de réseau du quartier était à moitié encastré dans le mur de l'entrepôt. Si Gillian l'avait amenée ici, c'est que le pirate opérait depuis ce secteur. Le localiser ne serait pas dur, pour peu qu'il soit encore connecté sur l'intranet de Thanatos. Dyl ouvrit le capot du commutateur avec les cartes magnétiques fournies par Blue. L'opération la plus délicate était de monter une dérivation sur les fibres optiques sans interrompre le faisceau. Dyl fit fondre avec un petit chalumeau la gaine en plastique qui recouvrait la fibre. Une fois le fil de verre ultra fin dénudé, elle le glissa entre les pinces du soudeur. En pilotant le bouturage microscopique, elle greffa sur la fibre une dérivation optique. La connexion terminée, Dyl remonta dans le camion. Un Van et une Sony noire s'étaient garés derrière la Nissan. Blue faisait les cent pas en compagnie de son acolyte plus âgé. Les deux hommes vêtus d'uniformes sombres, étaient armés de pistolets fixés dans leurs baudriers de ceinture. Elle verrouilla les portes et s'installa aux

commandes des scanners. Elle n'était pas dupe, Gillian devait avoir un retour de l'unité centrale du camion et contrôlait tout ce qu'elle faisait.

L'intranet du cargo fonctionnait avec un protocole très particulier dont la couche physique ne ressemblait en rien à celle utilisée par l'ensemble du réseau. Tous les paquets de données numériques émanant de Thanatos étaient signés. Dès le début de la construction du cyber-espace, les autorités avaient installé des mouchards. Les services secrets, sous couvert de protection des États, avaient imposé aux opérateurs de réseau d'installer des connexions permettant d'espionner n'importe quelle liaison. Ces branchements, toujours actifs dans les vieilles installations de la zone, faisaient la joie de la plupart des détectives privés et des organisations maffieuses. N'importe quel organisme gouvernemental, possédant les clefs d'accès, pouvait espionner les connexions. Dyl lança ses spiders sur les firewalls des commutateurs de réseaux locaux, avec pour mission d'identifier tout transfert dont la couche physique ressemblerait de près ou de loin à celle de Thanatos.

Au bout de quelques minutes, les spiders avaient localisé le passage d'un train de données issues du cargo. Il s'était dirigé vers un site situé à proximité du port lui-même.

L'adresse correspondait à la maison d'un scientifique du nom d'Étienne Lauren.

Dyl n'avait plus qu'à confirmer à Gillian que le piratage venait bien de ce site. En se connectant sur Thanatos, le professeur Lauren avait fait venir Thanatos à lui.

Cependant, Dyl profitant de l'installation exceptionnelle du camion, fit deux petites vérifications, en dépit de la surveillance éventuelle de Gillian.

Elle dupliqua vingt gigas de codes d'accès confidentiels sur un micro DV qu'elle glissa dans sa poche. Puis, elle se connecta sur la base de données de la police. Elle voulait savoir qui était le professeur Lauren. Ce fut un jeu d'enfant

pour elle de tromper les firewalls du fichier central. Les mémoires de ses scanners contenaient la liste des codes d'accès de tous les services publics. D'après les fichiers, le professeur Lauren était un mathématicien, spécialiste de la réalité virtuelle appliquée à la géophysique. Il travaillait pour le Faisceau. Malgré sa renommée mondiale, les inspecteurs de police le considéraient comme un cryptoluddite. Depuis la mort de sa femme, il avait plusieurs fois accusé le Faisceau d'être responsable de sa disparition, et évoqué ses idées libertaires sur les BBS. Une enquête était en cours.

En furetant dans le fichier, elle fut attirée par l'image de son fils Tristan, photographié à son insu en train d'acheter des doses de Stardust. La photo du jeune homme provoqua en Dyl une attirance irrationnelle. Elle ressentait une souffrance inexplicable à l'idée que cet inconnu aux traits fins risquait d'être victime de la cruauté de Gillian.

Tristan côtoyait le milieu des jeunes pirates informatiques. Le fichier l'associait à un cracker inoffensif, du nom de Frédéric Cheng, consommateur de nanorobots hallucinogènes.

Elle jeta un coup d'œil inquiet vers les voitures garées dans l'ombre des entrepôts. Les deux hommes de main attendaient toujours, appuyés contre le van. Apparemment, ses investigations ne dérangent pas Gillian.

Elle voulait savoir comment le professeur Lauren avait piraté l'intranet du cargo. Le réseau de Thanatos était physiquement isolé. Il n'y avait aucune connexion qui le reliait au cyberspace qui couvrait la planète.

Dyl lança ses spiders le long des commutateurs pour retrouver les chemins empruntés par les paquets venant de Thanatos. Au bout de quelques secondes, leurs parcours s'affichèrent. Les données ne venaient pas du cargo ni du bout du monde, les paquets surgissaient du néant pour transiter par le commutateur de réseau situé à trois cents

mètres de la maison du professeur. La seule explication logique, était qu'une liaison satellite située à proximité, recevait les données directement depuis le cargo malgré son brouillage hertzien. Elle se connecta sur l'un des satellites d'observation terrestre en orbite au-dessus de ce secteur. Le temps était relativement dégagé, elle capta une image claire du quartier avoisinant la maison. Un groupe de HLM jouxtait les ruines d'un château médiéval. Le toit de la cité était recouvert de paraboles. N'importe laquelle d'entre elles pouvait recevoir les informations piratées. Elle focalisa le scanner du satellite vers la maison du professeur. C'était une grande bâtisse du XVIIIe siècle entourée d'un petit parc. Quelque chose ne fonctionnait pas dans ce raisonnement. Au milieu des arbres, trois grandes antennes paraboliques professionnelles étaient braquées vers le ciel. Avec ce type d'équipement, le professeur Lauren n'avait pas besoin d'utiliser les petites paraboles d'une cité HLM situées à 300 m de chez lui.

Elle n'eut pas le temps de poursuivre ses recherches : malgré le verrouillage, la porte arrière du camion s'ouvrit. Blue l'extirpa brutalement des consoles et la poussa dehors en lui tenant fermement les bras derrière le dos. Sonia était appuyée contre le capot de la Nissan, triturant une longue corde marine, un sourire ironique aux lèvres.

RAPHAËLLE

Le clip cyberethnique est arrêté, et Fred tape frénétiquement sur son clavier. Des alarmes s'affichent régulièrement sur ses écrans. Fred, en tout bon pirate, a ses propres programmes chargés de détecter la présence des spiders antipirates.

– Je ne sais pas ce qui se passe chez Pénélope. C'est plein de Robocops. J'espère que ce n'est pas après moi qu'ils en ont.

Pénélope, c'est comme ça que Fred appelait la toile mondiale du cyberspace. Il utilisait le terme de Robocops pour désigner les « agents intelligents », les spiders qui permettaient aux différentes milices du réseau de localiser les pirates informatiques.

– Putain. Ils ont mis le paquet. Ça grouille de partout. Pas pour moi. M'ont localisé et m'ont même pas déconnecté. C'est vexant. Y doivent chercher un autre poisson plus gros. Je vais véroler leurs moteurs pour savoir qui ils cherchent.

Laissant Fred localiser la future victime des Robocops, je pris mon vélo et remontai vers la maison de mon père.

Je vis avec mon père dans une grande maison bourgeoise, dissimulée derrière un petit parc, au sommet d'une des rares collines qui ceinturent le port.

C'est une grande bâtisse, ornée d'une incroyable statuaire baroque. La maison est truffée de couloirs secrets, dissimulés derrière les essences de bois rares et les moulures de dragons.

D'une imposante maçonnerie médiévale, les caves sont

plus anciennes que la maison. J'avais passé mon enfance à explorer les trois étages de dédales obscurs, s'enfonçant dans les profondeurs de la colline. La cave la plus basse est inaccessible, noyée par un lac souterrain, dont les eaux dormantes et noires m'ont toujours un peu effrayé. Le deuxième niveau recelait suffisamment de mystères, pour que je ne prenne pas le risque de m'aventurer dans l'inquiétante étendue liquide.

Je ne m'éclairais qu'à la lumière d'une bougie, car la modernité des lampes électriques me donnait l'impression de profaner ce tombeau d'un autre âge. Les anneaux de fer, scellés dans les murs et aux clefs de voûtes, m'évoquaient les sacrifices de l'inquisition et nourrissaient mon imagination adolescente. Souvent, lors de mes explorations de ces sépulcres abandonnés, je m'étais déshabillé dans l'ombre humide d'une des salles les plus secrètes.

C'était une sorte de crypte ovoïde, dont le sol à mi-hauteur était recouvert d'une large grille en fer forgé. D'après mon père, c'était l'ancêtre du frigo. Les habitants du château stockaient de la glace sous la grille en hiver. La fraîcheur des caves permettait de conserver cette glace toute l'année.

Allongé sur cette grille, au-dessus de l'ancien puits à glace, je préférais m'imaginer que c'était une oubliette. Au bout de quelques minutes à rêver dans le silence granitique, les scènes érotiques s'insinuaient en moi, comme suintant des gros blocs de pierre gravés de croix templières. Je m'imaginai enchaîné, soumis aux plaisirs pervers d'une jeune châtelaine. Jour après jour, de ce rituel sans cesse renouvelé, les scènes se faisaient de plus en plus cruelles et féroces. Comme si une violence ancienne inscrite dans la roche, s'éveillait à ma présence pour me posséder chaque fois davantage. J'étais de plus en plus tiraillé entre ma conscience, qui se refusait à admettre la cruauté de mon imagination, et ces rêves sadiques qui m'entraînaient dans des extases merveilleuses.

La fraîcheur des murs, l'odeur de moisi mêlée à la poussière du sol, les nœuds métalliques du fer rouillé contre ma peau excitaient ma libido naissante, et je me caressais longuement, faisant durer le plaisir, allongé nu à même la grille. Je m'imaginai tour à tour victime et bourreau. Je me voyais ligotant mes amies d'école et leur faisant subir humiliations et tortures sexuelles, me projetant dans leurs extases fantasmées, sans me douter que la réalité allait un jour dépasser mon imagination.

Quelques années avant la mort de ma mère, mes parents installèrent, au premier niveau des caves, un laboratoire informatique relié directement par satellite aux calculateurs du siège du Faisceau. Dans la lumière blanche des néons, les caves perdirent une grande part de leurs mystères. Bien que fasciné par cet équipement sophistiqué, je regrettais ma crypte médiévale pleine de secrets. Je dus me réfugier au grenier pour assouvir mes fantasmes.

Mes parents étaient chercheurs en prospection géophysique pour un des plus grands groupes économiques mondiaux, Le Faisceau. Mon père avait inventé l'algorithme qui permettait de prévoir le mouvement des vagues sur toutes les mers du globe. Programme particulièrement utile pour les stations de forage en mer.

Ma mère, Raphaëlle, était en voyage la plupart du temps. Elle dirigeait ce programme international qui établissait la stratigraphie complète du sous-sol, afin de localiser les dernières réserves d'hydrocarbures de la planète. Son travail me fascinait, en grande partie à cause du gigantesque semi-remorque noir qu'elle utilisait pour ses prospections. Son équipe et le camion étaient transportés par avion-cargo d'un bout à l'autre du monde.

Le semi-remorque, en plus de sa large parabole repliée sur le toit, tractait un gros turbo-trépan robotisé de forme pyramidale. L'engin monstrueux forait un puits, afin de faire exploser une petite charge nucléaire dans les

profondeurs, en synchronisation avec les autres équipes. Des capteurs ultrasensibles qu'elle appelait des géophones, installés un peu partout sur la planète, mesuraient les différences de vitesse de propagation des ébranlements. L'antenne satellite déployée sur le toit du camion, récupérait via le cyberspace les mesures des géophones, et l'ordinateur du camion modélisait une nouvelle diagraphie détaillée du secteur prospecté.

Une année, son équipe était venue faire des sondages à proximité de la capitale et j'avais pu voir fonctionner le merveilleux camion. J'étais très fier de ma mère et je voulais que tous mes camarades de l'école me voient monter dans ce monstre imposant. Un soir, je réussis à formuler ma demande et elle me promit de venir me chercher à la sortie des classes. Ce qu'elle fit à l'improviste la semaine suivante, faisant de moi le petit garçon le plus heureux de toute la planète.

L'énorme semi-remorque noir aux formes étranges et son turbo-trépan imposant, étaient garés devant le parvis de l'école. Raphaëlle était appuyée contre le garde-boue avec son jean, sa chemise blanche entrouverte, ses cheveux courts et son regard bleu profond qui m'observait en pétillant. Je me suis avancé vers cet ange descendu du ciel au milieu de tous les regards : le vigile qui faisait la circulation, sans doute irrité et interloqué par la présence inhabituelle de ce mastodonte dans son environnement, ma maîtresse d'école qui enfin me reconnaissait comme un petit garçon important, mes camarades de classe et surtout les grands, qui essayaient de m'impressionner avec leurs miniscoots customisés.

Elle m'embrassa et, sans me faire l'affront de m'aider à monter, elle fit le tour du camion et m'ouvrit la porte. J'escaladai le marchepied avec l'air d'avoir fait ça toute ma vie. Assis dans l'habitacle, je me retournai pour les voir me regarder installé là-haut dans le magnifique camion noir.

Très peu de gens étaient autorisés à consommer du pétrole pour rouler. D'où leur surprise lorsque Raphaëlle démarra l'énorme moteur diesel et mit en branle le monstre routier. Toute l'école devait en parler pendant les semaines suivantes, faisant de moi la star de l'année.

Nous avons roulé pendant des heures jusqu'au site de forage. J'ai fini par m'endormir dans la tiédeur de l'habitacle climatisé. Le soir, nous avons mangé avec l'équipe dans une grande tente gonflable.

Un des assistants me raconta comment ils avaient aidé une bande de bédouins assoiffés au milieu du désert :

« Les réserves d'eau de leur caravane étaient presque épuisées, lorsqu'ils sont tombés par hasard sur notre site de prospection. Le chef nous demanda s'il pouvait acheter de l'eau pour tenir jusqu'à la prochaine oasis. Raphaëlle venait justement de faire une stratigraphie qui mettait en évidence l'existence d'une nappe aquifère affleurant la surface, à une dizaine de kilomètres. Nous avons activé le robot et les y avons conduits. Le robot a foré un puits en quelques minutes, mettant à jour la source d'eau potable, et les bédouins ont pu remplir leurs gourdes et leurs bidons. Pendant le repas qu'ils nous ont offert pour nous remercier, ils avaient préparé de gros insectes grillés, qu'on a dû manger pour ne pas les vexer. »

Après cette histoire, je regardais ma mère comme un héros de bande dessinée qui sauve le tiers monde de la misère. Grâce à elle et son camion, les déserts devenaient des campagnes verdoyantes, les famines disparaissaient, les enfants ne mourraient plus de faim. Je me voyais sauvant avec elle les caravanes assoiffées en créant des oasis à chaque étape. Ma naïveté d'enfant m'empêchait de voir que le trust à qui appartenait le fameux camion était responsable du financement d'au moins la moitié des guerres qui déchiraient précisément ce tiers monde que je voulais sauver.

Et puis il y a eu la catastrophe. Le camion, l'équipe, les bédouins, les oasis, tout a disparu au milieu du désert un matin de printemps, ne laissant qu'un immense cratère de sable de deux cents kilomètres de diamètre. D'après la compagnie, le turbo-trépan avait crevé la voûte d'une gigantesque caverne de gaz résiduel, une sorte de bulle vieille comme la Terre emprisonnée dans la roche. Une aberration géologique tellement rarissime que c'était la première fois qu'on en rencontrait. La bulle a crevé au moment de l'explosion de la charge, la voûte s'est effondrée engloutissant tout ce qui se trouvait là dans une apocalypse de gaz en fusion. Il n'est rien resté de ma mère et du camion. Mon héroïne était morte, ma mère et son camion venaient de quitter ma vie.

Malgré ses longues absences, Raphaëlle était aussi l'héroïne de mon père. Il devint dépressif et inconsolable. Il s'enfermait des semaines entières dans la crypte, se faisant apporter à manger par les employées de maison. Il ne me parlait plus que par monosyllabes.

La « catastrophe » avait emporté ma mère, et mon père était devenu une sorte d'étranger taciturne qui hantait les couloirs de la grande maison. Depuis plusieurs mois, j'étais livré à moi-même. C'est ainsi que je fis la connaissance de Fred le cracker qui m'initia aux cybervoyages générés par les rob-cells.

RÉVÉLATIONS

Je suis gonflé d'énergies nouvelles, mais une angoisse inexplicable m'opprime, comme un signal d'urgence qui pulse des profondeurs de mon cerveau, et m'incite à fuir cet endroit. Les projecteurs du parc, détectant mon passage, se sont allumés. C'est comme un signe de bienvenue qui m'est adressé par la domotique. La fidélité inconditionnelle des robots me rassure. La maison est silencieuse. Je veux monter dans ma chambre prendre une douche et me changer, car je me sens sale. En rejetant le Stardust, mon corps venait de se nettoyer de l'intérieur, il fallait nettoyer la surface.

En entrant dans le salon, j'eus un choc en y découvrant mon père debout, immobile, dans la pénombre.

– Papa ! Merde, tu m'as fait peur...

Il s'avance dans les faisceaux des projecteurs qui percent entre les arbres du parc. Ses yeux sont fixes, lointains, et je sens la présence de la folie dans son regard.

– Tristan, assieds-toi il faut que je te parle. J'ai peur qu'il m'arrive quelque chose comme à ta mère. J'ai pris une assurance pour toi afin que tu puisses continuer tes études et j'ai fait mon testament en ta faveur...

Je sais ce qu'il va me dire. Depuis des mois déjà, un mot revient dans son discours, la Mort. Je n'ose pas le formuler consciemment, mais je sais qu'il a l'intention de se suicider et qu'il cherche mon assentiment.

Je me déplace un peu pour m'éloigner de lui, ce qui me ramène dans l'ombre du séjour. Les baies vitrées sont ouvertes et les reflets de la piscine dansent sur le plafond.

Je m'énerve brutalement.

– Arrête, écoute-moi, toi. Je sais ce que tu vas me dire, et je sais où tu veux en venir. Je ne suis pas idiot. Mais tu ne dois pas faire ça. Tu dois tenir le coup, pour le souvenir de maman et pour moi. Je te préviens, si tu meurs, je me défonce !

Son regard a changé. Il me regarde comme s'il venait de me voir pour la première fois.

– Tu te défonces, je t'interdis...

– Tu ne m'interdis rien du tout, je te préviens, il ne faut pas grand-chose pour que je craque. Si tu meurs toi aussi, je plonge. D'ailleurs, tu n'as pas de leçons à me donner.

Je sors les capsules de rob-cells de ma poche, et les brandis.

– Et ça ! C'est quoi ? Une défonce sexuelle ! C'est dans ton bureau que je les ai trouvées.

Je suis en train de crier. J'en ai les larmes aux yeux. J'ai l'impression que ma voix a porté au-delà du parc, jusqu'aux antiques HLM de Fred qui bordent la route en contrebas. Un silence pesant s'est abattu sur la pièce, rompu par la mise en marche du compresseur de la piscine. Le bruit sort mon père de ses pensées et il chuchote pour lui-même tout en me fixant.

– Comme tu as grandi !

Son regard se perd vers l'orbe orangée que font les projecteurs du port sur le ciel. Il se mord la lèvre.

– Viens, il faut que je te montre quelque chose. Quoi qu'il arrive, tu dois savoir.

Il descend l'escalier qui mène au laboratoire. La porte blindé électrique s'est ouverte lorsqu'il a mis le pied sur la première marche. Les néons de la crypte l'éclairent en contre-plongée, d'une lumière blanche très crue, qui projette son ombre sur l'escalier monumental du hall d'entrée. Il ressemble à Orson Welles dans La Soif du mal. Il se retourne à mi-chemin. Je ne vois plus que sa tête au ras du

sol, les traits dramatisés par les effets d'ombre. Ce n'est plus mon père, c'est une tête tranchée lumineuse posée sur la moquette qui me dit :

– Allez, viens. Qu'est-ce que tu attends ?

Je me reprends et l'accompagne dans le laboratoire souterrain. Le Stardust de Fred me fait encore de l'effet. La nausée me reprend. J'espère que la lumière blanche et l'ambiance technologique me ramèneront vers une atmosphère moins dramatique. Mais mon père, se déplaçant en robe de chambre et chaussons, devant cette enfilade de terminaux et de calculateurs au fond d'une crypte médiévale, est une image tellement surréaliste qu'elle renforce la sensation d'étrangeté.

Je suis de plus en plus certain que la réalité est en train de dérapier, que chacun des instants qui vont venir appartiendront à une autre dimension, issue de mes pires cauchemars. Il s'assoit près du terminal connecté, via satellite, au réseau du Faisceau.

– Les types de la compagnie nous ont dit que ta mère était morte dans un accident géologique... Hein ? C'est ce que tu as compris toi aussi ?

Il y a de la haine dans sa voix. Une haine blanche, froide, que je ne lui connaissais pas. Sur l'écran plat de sa console, le système lui demande une clef de cryptage. Il tape le code inscrit sur un papier collé à côté de l'écran. Euryale. Un nom aux résonances étranges qui va me hanter toute ma vie.

– J'ai piraté le serveur du siège de la compagnie. Comme si une clef à 128 bits pouvait m'arrêter.

Le mot « piraté » déclenche une sonnette d'alarme dans mon esprit. Je pense aux Robocops que Fred a détecté et qui sondent le réseau local à la recherche d'un pirate. Mais, imaginer mon père en cracker lui correspond tellement peu, que je me tais. La symbolique 3D du réseau mère apparaît sur l'écran. Mon père émule directement un bloc appelé Thanatos.

– Ils ont dit que c’est en sondant le sous-sol que ta mère et son équipe ont provoqué l’explosion de cette prétendue bulle de gaz résiduel. Seulement voilà, regarde !

Un graphique totalement ésotérique s’affiche.

– C’est la dernière diagraphie différée, réalisée par Raphaëlle, avant de disparaître. Regarde l’heure. Elle a été faite cinquante-deux heures avant l’apparition du cratère.

Je comprends. Ça ne peut pas être l’explosion de la sonde qui a provoqué l’effondrement du site de forage. Je déglutis.

– Ce n’est pas la sonde qui a provoqué l’explosion du gaz ?

– Il n’y avait pas de gaz. Regarde le relevé des inductologs de pendagemétrie. Tu vois des traces d’une prétendue couche de gaz résiduel ?

Effectivement, le sous-sol à la verticale du camion montre les bandes colorées correspondant aux différentes couches géologiques, mais rien qui ressemble à une bulle de gaz sous la surface.

– Je me suis douté de quelque chose lorsqu’ils ont raconté cette histoire invraisemblable de gigantesque bulle de gaz résiduel. Comme s’ils imaginaient un seul instant, ces petits cons, que j’allais gober un tel canular. En plus, Raphaëlle s’en serait rendue compte, les capteurs d’azimutage du trépan auraient indiqué un changement de nature du sous-sol.

Il se dirige vers un autre pupitre.

– Après sa disparition, j’ai demandé à l’ESA de m’envoyer tous les scans des satellites météo de cette région, ainsi que les relevés sismiques de la planète dans cette période.

L’immense écran mural du labo affiche des spirales nuageuses s’enroulant lentement au-dessus de la surface rouge veinée du désert.

– Rien sur les sismographes, s’il y a eu un effondrement il n’a en tout cas provoqué aucun remous tellurique, quel qu’il soit !

Je guette le défilé des secondes à droite de la date de la

prise de vue, attendant le moment fatidique de la disparition de Raphaëlle. Au moment prévu, un trou apparaît dans les nuages, un trou parfaitement circulaire d'un diamètre qui doit correspondre aux deux cents kilomètres de circonférence du cratère. Les nuages ont totalement disparu à l'intérieur d'un cercle parfait, comme si à l'aide d'un volet rond en régie vidéo on avait gommé l'incrustation des nuages dans un générique T.V. Tout juste si on ne s'attend pas à voir le présentateur météo apparaître et dire son éternel bonjour.

Au niveau du sol, l'effet est encore plus spectaculaire, un trou parfaitement hémisphérique s'est creusé dans le sable du désert. L'ombre portée sur sa surface par le soleil levant renforce l'effet d'image de synthèse conféré au gouffre par la perfection de sa forme. Puis, les bords se désagrègent au fur et à mesure que les parois s'effondrent. Les nuages comblent progressivement le vide circulaire, et le sol n'est bientôt plus visible.

– J'ai relevé l'épicentre exact de cette espèce d'implosion. Or, il ne correspond pas à l'emplacement du site de forage, il est exactement à vingt-trois kilomètres plus au nord. Maintenant, regarde le relevé de Raphaëlle.

D'un geste, il transfère l'écran du réseau mère, sur l'écran mural haute définition. Au bout de quelques secondes, l'IA recalcule une interprétation plongeante du relevé, faisant apparaître une multitude de petits détails.

– Regarde ! C'est ici que se trouve le centre de l'explosion, ou plutôt de la disparition.

Un minuscule point vert sur le relevé indique la présence de quelque chose à cet endroit.

– J'ai récupéré un cliché haute définition de l'atlas satellite de Raphaëlle et regarde ce que c'est...

Grâce à son travail, ma mère possédait un atlas numérique confidentiel, qui est une compilation de prises de vue en très haute définition de la totalité du globe à chaque saison par

temps dégagé. Leur évocation m'est douloureuse, car j'ai passé de nombreuses heures avec elle, à explorer notre monde, assis entre ses genoux devant le grand écran de la crypte. La définition de ces images était telle qu'on voyait distinctement les pigeons sur les toits des immeubles, les robots moissonneurs, les passants dans les villes, les mouettes derrière les chalutiers.

Mon père charge le DV qui correspond au désert. Il tape les coordonnées de l'explosion, avec un facteur d'agrandissement maximum. Au bout de quelques secondes apparaît un agencement géométrique caractéristique : les camions régulièrement alignés, les baraquements uniformes disposés symétriquement autour des ruines d'un temple, les hélicoptères soigneusement rangés le long des pistes. L'épicentre de l'explosion était un camp militaire.

– Voilà, tu sais tout, ces crapules ont fait sauter une de leurs putains de bombes et Raphaëlle avec. Et maintenant, ils essaient d'étouffer l'histoire en mettant l'apparition du cratère sur le dos de ta mère et des forages.

Je sens que quelque chose ne va pas.

Mon père essaie de m'expliquer qu'une sorte de bulle de néant, fabriquée par les militaires, a emporté ma mère et une partie du désert. Je ne veux pas à croire à une telle coïncidence. Sa mort ne peut pas avoir été l'épiphénomène accidentel d'un conflit ou d'un accident militaire, une poussière éliminée par hasard, justification a posteriori d'une abomination. Cette idée m'est intolérable. Il faut qu'il y ait un rapport. J'en suis à désirer que ce soit Raphaëlle elle-même qui ait déclenché cette incroyable destruction.

– C'est quoi cette base, à qui appartient-elle ?

– Officiellement, ce n'est pas une base militaire. C'est un centre de télécommunication qui appartient à NetLab. Voilà ce que m'a répondu le réseau lorsque j'ai lancé une recherche.

Il me tend un listing que je parcours attentivement.

NetLab est un opérateur de réseau qui vend de la communication par satellite ou par fibre optique dans le monde entier. Parmi ses filiales, on compte une myriade de sociétés ayant trait de près ou de loin à la communication, dont WTVX, la plus grande chaîne câblée interactive du monde. Entourée de rouge à la fin du listing, une ligne attire mon attention.

NetLab appartient au Faisceau, la compagnie de mon père et de ma mère. La Compagnie. Notre compagnie.

Je scrute son visage grave tourné vers les écrans. Il n'y a rien à dire. Je comprends sa haine et son abattement. La compagnie qui nous a nourris, équipés, enrichis, la compagnie qui a construit ce magnifique camion dont j'étais si fier, la compagnie qui a installé le centre informatique dans la cave de notre maison, la compagnie qui finance la sauvegarde des dernières baleines, qui aide les défavorisés à travers le monde, qui affiche son soutien aux lobbies qui prônent le désarmement, cette compagnie sous le pseudonyme de NetLab possédait une base militaire secrète dans le désert et y expérimentait des armes inconcevables qui avaient tué Raphaëlle.

Il me parle à nouveau, d'une voix atone, comme une leçon récitée.

– L'univers n'est qu'une sorte de succession de réalités virtuelles, imbriquées les unes dans les autres. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, certains chercheurs ont développé une théorie de la communication, où ils définissent la matière et l'énergie comme un échange d'information avec des niveaux de complexité plus ou moins grands. Raphaëlle a réussi à modéliser cette idée, réconciliant Pythagore et Aristote. La matière et l'énergie sont de nature informationnelle et mathématique. En maîtrisant l'information, on maîtrise le temps et la matière. Raphaëlle était convaincue que le cyber-espace qui recouvre la planète, permettrait de réaliser ce vieux rêve de la

science-fiction, le passage entre des mondes parallèles. Ce qui est véhiculé par l'ensemble du réseau, même si ce ne sont que des impulsions électriques, est fait de modèles mathématiques, et donc peut entrer en phase avec la structure informationnelle de l'univers.

Sa voix se mit à trembler de haine contenue.

– Raphaëlle a commis l'erreur de faire part de ses recherches au Faisceau. Gillian Retz, le patron du Faisceau, l'a contactée, et je suis sûr qu'il l'a fait disparaître pour l'empêcher de révéler sa découverte.

« Quant aux doses de rob-cells que tu as trouvées dans mon bureau, c'est un cadeau de Retz à Raphaëlle. Elle était devenue son amante. Elle a ramené les capsules après son premier séjour sur son bateau, le Thanatos. Cette crapule appelle ces enregistrements des esthésiogrammes. Du mot *aesthesis*, qui signifie sensation en grec ancien. Pour faire des esthésiogrammes ils utilisent une esthésiosonde connectée en HF sur des essaims de micros robots cellulaires injectés dans le cerveau des victimes de ce fou pervers. Les esthésiosondes enregistrent les flux de neurotransmetteurs et les flux électriques de chaque neurone, pour les restituer dans le cerveau de l'utilisateur.

Sa voix est atone, mécanique, son regard est vide. J'ai l'impression terrible qu'il a cédé à un délire paranoïaque. En l'écoutant monologuer, je ne vois plus que la folie derrière ses yeux sombres, qui plongent dans un au-delà du miroir inaccessible. Je n'arrive pas à imaginer ma mère participant à des jeux vidéo érotiques en compagnie d'un milliardaire pervers. Pourtant, ces doses de rob-cells que j'ai moi-même essayées dans le camion confirment ses dires. Mais je ne veux pas y croire. Je ne veux pas trahir le souvenir de Raphaëlle, ma mère, mon héros.

L'image sur l'écran mural dérive doucement, laissant place à la succession monotone des dunes. Mon père a de nouveau repris ce visage fermé aux lèvres serrées, les yeux fixes,

plongés sur la tempête intérieure qui le ronge. La pièce résonne du seul ronronnement des ventilations et des disques durs. Je reste un moment à ses côtés, figé dans la contemplation muette du défilement des dunes sur l'écran. Au bout d'une éternité, une impression d'urgence m'incite à quitter la maison, j'ai besoin de me changer les idées. Je sors reprendre mon vélo, abandonnant mon père dans son abîme de haine et de solitude. Il faut que je digère cette multitude d'informations qu'il vient de m'asséner.

Perdu dans mes pensées, je regarde sans les voir le van gris et les deux Sony garés en haut de la rue déserte.

Les tueurs m'ont laissé m'éloigner vers mon destin.

BRIEFING

Dans le van, assis à côté de Blue, Red attendait le moment de l'intervention.

Il repensait à Linda et à sa mort. Il revoyait chaque instant de sa lente exécution dans la petite cuisine de l'appartement. À cause des esthésiogrammes, il était resté masqué tout le temps de son martyr, de façon à ce que son visage ne soit jamais présent dans la vision de Linda. Elle ne sut jamais qu'il avait été son bourreau. Il avait appliqué respectueusement la succession de tourments qui lui étaient destinés. Massacrant la seule femme qu'il eût jamais aimé. Elle mourut comme elle l'avait désirée, dans l'extase artificielle générée par les rob-cells.

Red avait continué ses missions comme si rien ne s'était passé et consacrait son temps libre à échafauder un plan pour éliminer Gillian Retz.

Il ne pouvait pas approcher le maître de Thanatos, par contre il pouvait piéger les esthésiogrammes qui lui étaient destinés. Red avait déjà eu l'occasion de fournir à Gillian une sélection des meilleurs massacres. Dans la foulée, il buterait bien sa petite protégée du camion. Après avoir éliminé Gillian, il s'occuperait de cette petite salope qui semblait avoir tant d'importance pour elle.

Blue interrompit ses pensées.

– On se revoit le briefing ?

– Non, ça va, c'est bon.

Blue lui lança un regard irrité, et fixa l'entrée du parc avec une expression réprobatrice.

Un jeune garçon en vélo sortit de la maison en les

regardant machinalement.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Blue.

– On va d'abord régler leur compte à tous ceux qui sont là-dedans. Si le gosse revient, on le descend aussi.

Blue se retourna franchement vers Red.

– Il faut que t'arrêtes tes conneries ! Je n'ai pas du tout envie de te suivre dans ta descente. Je te rappelle qu'on est censé neutraliser tous ceux qui vivent dans cette baraque.

– Tu n'as pas d'ordres à me donner.

– OK, Basta ! C'est la dernière mission qu'on fait ensemble, tu n'es plus fiable.

Blue abaissa la visière de son casque et démarra le van. Ils descendirent lentement la ruelle, puis, délaissant le jeune homme en vélo qui disparaissait en bas de la rue, s'engouffrèrent dans l'allée qui menait à la maison.

Les voitures freinèrent brutalement au pied de la maison. Les cinq hommes en sortirent au pas de course, arme au poing, visière amplificatrice de lumière baissée. Les lampes automatiques du jardin décelèrent leur approche et s'allumèrent simultanément. Blue plongea sur la moquette du salon par la baie ouverte de la terrasse en face de la piscine, en brandissant son arme.

Les autres entrèrent à sa suite.

RAPPORT

Objectif par directive verbale : neutralisation du professeur Lauren et destruction de ses archives informatiques.

11 : 00 Domicile du professeur Lauren. Liaisons radios impossibles entre les unités du fait d'un brouillage électronique, catégorie Tempest Z : protection de site informatique sensible.

+ 00 : 15 Le fils du professeur est sorti à vélo, et s'est dirigé vers la ville. Nous ne l'avons pas intercepté.

+ 00 : 17 Début de reconnaissance du bâtiment. RDC RAS.

+ 00 : 22 Premier groupe (Lt Blue, agt Green et Black). Reconnaissance des étages supérieurs.

Deuxième groupe (Lt Red, Agt White). Reconnaissance du sous-sol. Ordinateurs en activité. Pas de présence humaine.

Avons répartis 10 charges de Semtex 14. Détonateurs armés et réglés à + 00 : 45.

+ 00 : 32 Retour au rez-de-chaussée. Défaut de localisation du groupe 1. Recherche au GPS. Groupe 1 localisé à l'étage sans signe d'activité. Décision d'apporter un soutien au groupe 1 par débordement en empruntant les accès extérieurs.

+ 00 : 34 L'agent White a escaladé la façade nord pour pénétrer par le toit.

J'ai utilisé l'ascenseur du van pour accéder aux fenêtres du 1er étage.

+ 00 : 40 1er étage. J'ai pénétré dans la bibliothèque par la fenêtre et me suis mis à couvert derrière un bureau.

Cadavres de Green et Black sur le palier. Une flèche en pleine tête ayant perforé leurs casques en kevlar.

Non localisation de l'assaillant.

J'ai établi le contact par signes avec le Lt Blue, embusqué à l'autre bout de la pièce.

DOCKS

« La réalité, c'est ce qui refuse de disparaître quand on cesse d'y croire. »⁸ Cette phrase, d'un écrivain du siècle dernier, occulte ma conscience et répète inlassablement son leitmotiv lancinant, engluant mes pensées dans une torpeur épaisse. Je m'accroche à ces mots comme à une bouée de sauvetage. Mon cerveau est en train de se réinitialiser comme un ordinateur dont on a upgradé le système. Je repasse les événements écoulés depuis mon enfance jusqu'à maintenant, en les interprétant à travers ce que vient de m'apprendre mon père. J'ai l'impression d'avoir été un petit garçon aveugle et stupide. L'horreur d'appartenir à l'humanité imprègne ma conscience. Je n'arrive pas à admettre que ma mère a été l'amante d'un des maîtres du monde. Qu'elle jouait à des jeux sexuels pervers, en massacrant d'innocentes victimes pour enregistrer leurs émotions dans les mémoires microscopiques de colonies de robots cellulaires.

Je pédale de plus en plus vite, brûlant les feux et les priorités, et slalomant entre les VLS de nettoyage qui serpentent dans les rues désertes. Je regarde sans les voir les maisons éteintes autour de moi, dont les habitants dorment d'un sommeil paisible. En quelques minutes, j'ai vieilli d'un million d'années. Mon regard sur la réalité s'est transformé, et même des choses, auparavant banales, n'ont maintenant plus aucun sens. Tout ce que vient de me révéler mon père me paraît abstrait, impossible.

Je me faufile entre les transdockers automatisés, vers le

⁸ Philip K. Dick, Siva.

slipway, en pédalant doucement pour assourdir le cliquetis de la chaîne sur le dérailleur.

Le vent est plein des senteurs humides des averses de la journée. La nuit a la douceur d'un début d'été, et le port brille de sa multitude de lumières orangées. J'inspire à pleins poumons l'air iodé et enivrant venant du large, espérant laver mon esprit des miasmes corrupteurs qui l'encombrent. Les navires sortis de l'eau reposent dans leurs berceaux d'acier. Une année de navigation a bariolé les flancs des mastodontes d'une multitude de teintes. À cette heure tardive, seuls subsistent sur le chantier quelques essaims de robots calfateurs, qui rampent à la surface des coques dans un piétinement arachnoïde.

Je confonds le premier cri avec celui d'une mouette. Mais le deuxième me fait dresser l'oreille. Ce n'est pas un oiseau qui gémit, dans la pénombre entre les navires. Je m'arrête, sur le qui-vive.

Immobiles comme des éléphants endormis autour d'une mare, les léviathans encerclent un puits d'ombre. Une troisième plainte, portée par la brise, me parvient, beaucoup plus distincte.

Je dois être parfaitement visible dans la lumière orangée des réverbères. Afin de tromper un éventuel observateur, je fais semblant de m'éloigner, comme indifférent. Je contourne les docks de carénage, et abandonne mon vélo, pour me faufiler dans la nef formée par les arceaux supportant les navires. Cette partie du port est un labyrinthe chaotique d'étais, d'amarres et de chaînes enchevêtrées, un dédale de machines monstrueuses que la nuit rend encore plus menaçantes. Des années d'essais de couleurs sur les vestiges d'antiques bunkers allemands, ont créé des fresques abstraites de gris colorés. Mais cette nuit, la pénombre fond toutes les formes dans une sensation monochrome bleu brumeuse. Je me guide grâce à un claquement sec, régulier, qui ressemble à des coups de fouet ou de cravache. Je dois

veiller à ne pas tomber dans un puits, invisible à cette heure, ou de ne pas me prendre les pieds dans les rails et les hexapodes qui sillonnent le chantier.

Les cales sèches sont organisées en étoile autour d'un amphithéâtre de béton sale creusé dans le sol sur une profondeur de cinq à six étages. Au centre de ce gigantesque cône en creux, une tour métallique sert d'axe pour un ponton d'acier dont les superstructures supportent les navires tractés hors de l'eau. Les bruits proviennent des profondeurs de l'arène.

Je rampe les derniers mètres sur le sol graisseux, je perçois le halètement d'une respiration syncopée. Une voix de femme s'élève distinctement. Si forte par rapport aux murmures précédents que je me plaque au sol. Mon cœur bat presque douloureusement. Je reste quelques secondes immobile, les yeux fermés, afin de me détendre.

– Arrête, je n'en peux plus.

– Elle n'en peut plus ! Mais nous n'en sommes qu'au début, je veux te voir souffrir beaucoup plus... je veux te voir pleurer...

La voix est celle d'un homme âgé, à l'élocution grave et lente.

La jeune fille hurle. Je scrute la pénombre qui m'entoure pensant que son cri a donné l'alerte, mais rien ne bouge à part un transdocker attardé qui s'éloigne dans la brume.

– Mets-lui le bâillon.

Je m'avance au-dessus du gouffre en prenant soin de me maintenir dans l'ombre des grues. Une dizaine de mètres en contrebas, une jeune femme se tient à genoux, les cuisses écartées. Je distingue clairement le triangle blanc de son slip, contrastant avec l'ombre entre ses jambes.

Elle cache son visage entre ses mains, dissimulant ainsi ses seins découverts entre ses avant-bras. La clarté orange des lampadaires fait briller la peau pâle de son dos, colorant de noir les longues stries laissées par le fouet dans sa chair. Une

femme blonde, accroupie
devant elle, lui tire violemment le visage en arrière en la
prenant par les cheveux. La jeune fille pleure, les yeux
fermés. Elle allonge ses bras le long du corps,
découvrant sa poitrine dans une attitude de soumission
consentante. Elle ne fait aucun geste pour se rebeller. Pour
moi, quelque chose sonne faux. Mon imaginaire
d'adolescent, encore bouleversé par les révélations de mon
père, ne comprend pas la signification de cette scène. Le
temps semble s'être accéléré, je n'arrive pas à fixer mon
regard tellement je veux tout voir. Les palans de la grue
masquent certaines parties de la scène, mais je n'ose pas
bouger. Je voudrais à la fois être plus près, pour détailler
son visage, ses seins, ses cuisses, et en même temps, j'aime
cette vision panoramique que me donne mon point de vue.

Une mouette crie au-dessus de moi, attirant leurs
regards. L'homme semble me fixer. Mais ils ne me voient
pas.

– Déshabille-toi, dit la femme.

Pendant que la jeune fille enlève son slip, la blonde
s'approche de l'homme. Comme répondant à une question
muette, il opine de la tête.

Entourée d'un faible halo de brume, la lune se découpe
dans le ciel sans nuage, et baigne l'hémicycle de béton d'une
majesté surréaliste. La jeune fille se tient nue
devant eux, le regard droit. La scène évoque un tableau de
Chirico. J'appuie mon sexe, érigé sous mon jean, contre une
aspérité métallique. La femme attache les poignets de sa
victime à un anneau encastré dans l'ombre de l'arène. Elle
lui met un bâillon lacé de lanières de cuir dans la bouche.
Puis, elle saisit une corde marine mouillée et la frappe
violemment. La jeune femme se tord sur le sol, en poussant
des gémissements syncopés. À chaque coup, la corde
humide dessine dans l'air des arabesques perlées.

– À quatre pattes ! ordonne la femme. Montre ton cul !

L'homme s'approche. La jeune fille s'agenouille, appuyée sur les coudes, les fesses relevées et les cuisses écartées dans une posture obscène. Sa tortionnaire enroule la corde autour de son cou, pendant que l'homme la pénètre brutalement. L'étreinte de son bourreau se resserre dans une inexorable strangulation. La jeune fille commence à suffoquer. Je réalise qu'ils sont en train de la tuer. Je suis dans la plus complète indécision... La scène s'éternise, il faut que j'intervienne, mais je suis figé, stupéfié, incapable d'agir...

L'homme jouit enfin, il se retire et se réajuste.

La femme desserre la corde. La jeune fille s'effondre sur le côté et roule sur le dos, les mains toujours attachées à l'anneau au-dessus de sa tête, elle est haletante, je vois sa poitrine se gonfler à chaque inspiration. La blonde termine de libérer les liens qui l'entravent, et, sans un mot, le couple s'éloigne vers l'extrémité opposée de l'arène. Ils escaladent une des échelles encastrées pour disparaître dans la nuit des docks.

Elle reste allongée, nue, les épaules contre le béton sale, reprenant son souffle progressivement. Elle se cambre brutalement. Elle est en train de se caresser. J'aimerais descendre, pour me joindre à sa jouissance, mais je suis pétrifié par la découverte d'une sensualité terrifiante et magnifique.

Je me sens honteux de ne pas être intervenu. Je n'avais pas été le héros du film, dans un autre scénario elle serait morte étranglée sous mes yeux.

Je décide de sortir de ma cachette et me lève dans la lumière. La jeune fille semble indifférente à ma présence, ou bien elle ne m'a pas encore vu. Je m'enhardis et descends dans l'arène. Elle me regarde avancer sous ses paupières mi-closes. Elle est nue, les mains entre ses jambes, la cuisse droite légèrement relevée, le visage penché sur le côté. Sans quitter des yeux les deux pupilles scintillant entre ses paupières, je m'allonge contre elle, et pose ma main sur son

ventre, osant à peine la toucher. J'approche ma bouche et je l'embrasse. Ses lèvres sont brûlantes. Je remonte ma main et caresse ses petits seins fermes. Elle contient un petit cri de douleur lorsque mes doigts effleurent ses mamelons blessés. Elle ouvre grand les yeux, et plonge son regard dans le mien en esquissant un léger sourire, comme pour s'excuser.

Ses mains se glissent sous ma chemise et descendent doucement jusqu'à ma ceinture. Elle défait la fermeture du jean, glisse sa main dans mon slip et s'empare de mon érection. Je ne peux retenir plus longtemps ma jouissance et mon orgasme explose entre ses doigts.

Nous restons longtemps collés l'un contre l'autre sans se dire un mot. Je n'ose pas parler de peur de briser le charme étrange qui nous unit. Une bulle de félicité nous enveloppe, néantisant le cauchemar qui hante ma conscience. Nous n'avions pas échangé un mot, pourtant nous partagions la même harmonie.

Elle se lève et commence à se rhabiller. Je veux parler, mais elle me met un doigt sur ma bouche. L'instant est magique. Elle glisse sa main sur mes paupières, m'obligeant à fermer les yeux. Lorsque je les rouvre, elle est partie. L'arène est déserte. J'ai l'impression d'avoir rêvé. J'escalade la vieille échelle rouillée. Dans ma précipitation, je me prends les pieds dans un rail et je tombe lourdement sur les genoux, m'écorchant les mains et les coudes contre les engrenages d'un treuil. Je m'extirpe péniblement du conglomérat mécanique, reprenant ma progression chaotique dans le labyrinthe, les mains et les genoux en sang. J'atteins enfin le parking des VLS isothermes juste à temps pour voir sa silhouette disparaître entre les anneaux des énormes serpents mécaniques. Des centaines de containers frigorifiques sont empilés sans ordre sous les portiques.

Un semi-remorque précédé d'une grande Nissan noire sort du parking et se dirige lentement vers les silos du port de commerce. Une main de fer étreint mon cœur. Je cours

reprendre mon vélo, sans aucun espoir de les rattraper.

Le port de commerce sent le bois coupé, le grain transgénique pourri et les gaz de propulsion.

Tout en me faufile entre les amas de troncs d'arbres déchargés par les cargos venant du Canada, j'essaie de graver dans ma mémoire les images interdites volées dans l'arène. Je veux à la fois être son maître et sa victime, je veux être cette jeune femme si belle dans sa soumission. Je découvre la souffrance de l'amour, cette frustration douloureuse du désir d'être l'autre : d'être celui qu'on aime, car on voudrait être ce qu'il est.

En roulant sous le damier d'ombre dessiné par les entrelacs métalliques, je rêve de participer à ses rituels érotiques. Elle est l'incarnation de mes fantasmes adolescents. Je veux partager leurs jeux, je suis prêt à tout, même à mourir dans ses bras. Cette sexualité me terrifie et m'exalte à la fois. Je la vois comme un espoir d'échapper aux cauchemars de mon père.

Je prends conscience d'une pulsation sourde et puissante qui semble provenir du trou noir de l'océan à ma droite. Je scrute l'obscurité essayant de discerner les reflets sur les vagues. Une lame de peur me transperce. Ce n'est pas l'ombre de la nuit que j'essaie de sonder, c'est la masse obscure noire uniforme et opaque d'un gigantesque cargo, dont le pont me domine de plusieurs mètres.

La taille du navire est inconcevable. Il occupe la totalité du quai, et les flèches des grues n'arrivent même pas au niveau de la passerelle. Il émane une sensation presque maléfique de l'énorme carcasse sombre. Lorsque j'abaisse mon regard, une silhouette immobile se tient devant moi.

C'est elle. Elle m'observe, silencieuse, les yeux rivés sur mes pupilles. Elle s'avance, prend mon visage entre ses mains et dépose un baiser sur mes lèvres. Elle caresse mon torse dénudé, entre les pans de ma chemise ouverte. J'aimerais pouvoir lâcher ma bicyclette pour toucher ses

seins, son ventre, ses jambes, mais je suis paralysé, je n'ose plus faire un geste tout en me trouvant totalement ridicule : un pied par terre, la cuisse à moitié posée sur le cadre, les mains ensanglantées et sales sur le guidon. Elle se recule légèrement, les paupières à demi-baissées, la bouche entrouverte. Elle emprisonne mes cheveux, me tirant le visage en arrière. Sa main cherche mon sein, elle prend le téton entre son pouce et son index, qu'elle pince de plus en plus fort tout en resserrant sa prise sur mes cheveux. Je gémiss, elle sourit en approchant ses lèvres. Je sens son souffle contre ma bouche.

– Dyl.

La voix de l'homme vient de résonner derrière elle. Une silhouette se découpe à contre-jour dans le rectangle jaune d'un sas ouvert sur le flanc de la nef.

– Va-t'en.

Je perçois une telle anxiété dans sa voix que j'enfourche mon vélo et fait demi-tour. Je ne me suis retourné qu'au bout du quai. Elle n'a pas bougé, sa silhouette est toujours là, immobile entre les jambes trapues du portique transdocker. Il y a un nom inscrit à la poupe du navire.

Thanatos.

ASSAUT

Blue, accroupi dans un renforcement du bureau, fit signe à Red de se mettre à couvert de la grande bibliothèque tapissant le mur du fond. Red supposa qu'elle dissimulait un passage secret. Il activa son scanner à effet doppler, qui ne détecta que les mouvements respiratoires de Blue et de lui-même. Leur assaillant était invisible ou ne respirait pas. Il regarda l'horloge de sa visière : il leur restait quinze secondes avant l'explosion des charges de Semtex réparties dans le laboratoire. Red marmonna distinctement.

– Où il est cet enfoiré ?

Blue lui lança un regard surpris. Le silence était de mise dans ce type de mission et contrevenant à toute prudence, Red venait d'enfreindre une règle vitale.

– Où est-il, bordel ?

Red avait parlé distinctement. Blue scruta la pièce, sur le qui-vive. Il supposa que Red essayait d'attirer le feu vers lui pour obliger l'ennemi à se découvrir.

Un cri sourd à l'étage attira leur attention.

Le corps de White dégringola les escaliers, une flèche en travers de la gorge.

Le petit prof sans défense venait de liquider trois agents aguerris, sans une égratignure.

Red sortit de sa cache, et tira une grenade à travers l'escalier.

– ON DÉCROCHE !

Ils reculèrent vers les fenêtres, en vidant leurs chargeurs dans le plafond, et contre la bibliothèque. Les livres

déchiquetés voltigeaient à travers la pièce au milieu de la poussière de plâtre et de lambris.

Red sauta le premier sur le toit du van. Une flèche surgie de nulle part transperça la poitrine de Blue au moment où il enjambait le balcon à sa suite. Son corps bascula dans le vide et s'écrasa sur la terrasse.

Red perdit son sang-froid et tout en hurlant des insultes, rechargea son arme et tira trois grenades incendiaires au jugé à travers les fenêtres. Il arrosa la façade d'une rafale de balles perforantes, programmées pour exploser derrière les parois.

Les charges de semtex réparties au sous-sol explosèrent. Une nappe de feu jaillit de toutes les ouvertures, propulsant un nuage de particules incandescentes aux alentours.

L'ébranlement provoqua l'effondrement des chiens assis au sommet des combles. Le van fut renversé par la chute des sculptures de démons et de dragons. Red roula au sol parmi les débris. Il tourna autour de la bâtisse en flammes, arme tendue, guettant le moindre mouvement suspect. Les charpentes du toit s'affaissèrent dans un fracas sourd, provoquant de gigantesques volutes ardentes qui grimpèrent à l'assaut du ciel. Les réservoirs d'hydrogène du van explosèrent dans une boule de feu qui acheva de détruire la façade. La chaleur était accablante. Red s'éloigna tout en continuant de scruter le brasier, s'attendant malgré l'intensité de l'incendie, à voir surgir l'être surnaturel qui avait tué ses hommes. Ce qui restait de l'édifice fut aspiré dans les profondeurs. L'effondrement des caves engloutissait les ruines. Rien ne pouvait avoir survécu dans cet enfer qu'était devenue, en quelques minutes, l'antique bâtisse.

L'objectif était atteint, ils avaient neutralisé le professeur Lauren et détruit ses archives informatiques. Le feu ferait disparaître les corps.

AURORE

J'ai rejoint mon refuge d'enfance au bout de la jetée abandonnée en face de la criée et je me suis allongé contre le béton froid, face aux étoiles. Le sigle sur le camion était WTVX et sur la poupe du navire était écrit Thanatos, le même code utilisé par mon père pour pirater la base de données confidentielles de la compagnie, le nom du cargo de Gillian le président du Faisceau. L'homme qui a fait tuer Raphaëlle.

Tout s'emmêle, la mort de ma mère, les légendes de mondes parallèles de mon père, ma rencontre avec Dyl dans les cales sèches et le cargo géant à quai, dans lequel celle que j'aime vient d'entrer. Trop d'événements dans la même journée sèment la confusion dans mon esprit.

J'observe la mouette qui oscille dans le vent au-dessus de moi. Sa petite tête tourne alternativement son œil droit puis son œil gauche vers moi. Une étrange clarté lui donne une couleur rouge intense. D'un coup d'aile, elle s'éloigne pour suivre un chalutier rentrant au port. Mes yeux fixent les reflets rougeoyants qui dansent sur l'ombre outremer du ciel, l'aube orangée se propage rapidement sur les nuages.

Ça ne peut pas être l'aube, il est beaucoup trop tôt.

Ma carte téléphone se met à sonner. Je l'extirpe de ma poche revolver. C'est Fred.

– Dis ! J'ai trouvé après qui les Spiders en avaient. C'est après ton père. Tu m'avais pas dit que ton père donnait dans le piratage !

Je me redresse d'un bon, sans écouter la suite de ce que me dit Fred. Je regarde vers le nord d'où provient l'intense

clarté orangée qui illumine le ciel et mon esprit se referme. Je décide que je ne veux plus voir, plus comprendre. Dans le lointain, sur une des plus hautes collines qui entourent le port, une maison est en train de brûler. Ma maison.

Les portes du paradis venaient de finir de se fermer. J'étais en enfer et rien ne m'avait préparé à comprendre ce monde-là. Depuis la mort de ma mère, j'avancerais dans la vie comme dans un magma visqueux, le sens des événements m'échappait, le quotidien me paraissait irréel. J'avais l'impression continue de traverser une scène de théâtre où les comédiens jouaient faux en m'observant du coin de l'œil. Mon esprit cessa de reconnaître le monde qui m'entourait. L'incendie de la maison et la mort de mon père emporté par les flammes eurent raison de moi. Cette nuit-là, ma conscience se referma, comme un ordinateur qui met son écran en veille.

La police me trouva hébété, errant dans les décombres enfumés, à la recherche du corps de mon père. Ils conclurent que c'était moi, dans une crise de folie, qui avais incendié la maison.

Si j'avais compris qui attendait dans les voitures, je serais retourné le prévenir. Il aurait sorti des armes d'une cache et nous les aurions attendus dans l'ombre des passages secrets. Nous les aurions éliminés un par un. Pour finir par leur chef qui aurait vu le grand miroir du bureau s'étoiler lorsque nos balles l'auraient traversé pour se fiche dans son cœur.

CATATONIE

En retournant dans le cargo, Dyl ne vit pas Gillian.

Maria l'attendait et la conduisit vers l'hélicoptère qui la déposa aux studios de WTVX. Pendant le survol du port, elle vit une maison qui brûlait au sommet d'une colline. Elle devina qu'il s'agissait de la maison du professeur Lauren. Les tueurs de Gillian avaient accompli leur devoir. Elle espéra que Tristan avait échappé au massacre. Elle aimait le jeune homme et se sentait coupable d'avoir livré son père aux tueurs de Gillian.

Aux studios, rien n'avait changé sinon que Sonia avait été remplacée par une autre présentatrice. Dyl se rendit dans sa salle de montage. Personne n'y travaillait. Elle chargea le DV contenant les codes confidentiels dupliqués dans le camion et se connecta sur les fichiers de la police. Elle trouva les comptes rendus de l'incendie de la maison de Tristan. La police concluait à une crise de folie meurtrière du fils du professeur. Tristan avait été interné à l'hôpital psychiatrique de la ville. Il était tombé dans un état catatonique permanent.

Dyl s'arrangea pour modifier le compte rendu. Elle voulait éviter que Gillian ne retrouve la trace de Tristan. Elle transforma le rapport, y inscrivit que Tristan avait été retrouvé mort dans l'incendie de la maison.

En vérifiant soigneusement la discrétion de ses modifications, quelque chose attira son attention. Certains mots comportaient des liaisons hypertextes invisibles, qui reliaient ce dossier avec une autre enquête confidentielle. En suivant les liens, elle se retrouva dans les fichiers de

l'inspectrice Leslie, chargée des enquêtes sur les serials killers. Leslie rattachait la plupart des meurtres à une organisation occulte, qu'elle ne nommait jamais, mais qui de toute évidence était le Faisceau lui-même. Le professeur Lauren travaillant pour le Faisceau, Leslie s'intéressait aux circonstances de sa mort. Un espoir commença à naître dans l'esprit de Dyl. Leslie pouvait être une alliée potentielle dans sa lutte contre Gillian.

Apparemment, Leslie s'efforçait dans ses rapports de ne pas attirer l'attention du Faisceau sur son travail. Elle avait créé tout un réseau de liaisons hypertextes indétectables, reliées à des bases de données traitant de l'organisation du Faisceau. Dyl allait poursuivre ses investigations, lorsqu'elle se souvint que les consoles de WTVX étaient surveillées. Elle réalisa qu'elle venait d'attirer l'attention du réseau sur la seule alliée qui aurait peut-être pu l'aider.

Elle quitta les studios, et se promena pendant des heures dans la ville, savourant de nouveau le plaisir de vivre dans un environnement normal. Elle trouvait du merveilleux dans chacune des petites choses qui font le quotidien de la cité : les foules s'agglutinant à l'intérieur des VLS de transport en commun en provenance des banlieues, les groupes de SDF devant les distributeurs automatiques de RMI.

Elle s'assit dans un jardin public du centre ville, observant les amoureux, les enfants autour des fontaines, les personnes âgées, immobiles, le regard perdu sur leur vie.

Elle ne retourna dans son appartement que tard dans la soirée.

Au bout de quelques semaines, sans nouvelles de Gillian, Dyl finit par être de nouveau convaincue de son indépendance. Ses plaies avaient disparu, ses ongles repoussé, ses mamelons avaient retrouvé une sensibilité normale. De sa nuit d'horreur entre les mains de Sonia, il ne restait plus que la cicatrice sur ses cuisses, et un doigt de pied en moins.

Elle se rendit au port. Elle marcha entre les voûtes métalliques des berceaux d'acier du slipway. Sur les échafaudages, au milieu des robots, quelques marins nettoyaient les coques, observant intrigués cette belle jeune femme qui déambulait à leurs pieds. Le monde ne lui paraissait plus réel. Elle décida qu'il était temps de retrouver Tristan.

SECONDE PARTIE

DÉCHETTERIE

Au centre d'un large cratère d'immondices, l'usine de retraitement tournait à plein rendement. Des tonnes de déchets se déversaient dans les hauts fourneaux, pour disparaître en fumée dans l'atmosphère. Toute la région était vallonnée de monticules en putréfaction.

Des hordes d'exclus survivaient dans ce décor d'apocalypse. Par milliers, jour et nuit, ils escaladaient les parois instables de balles compactées, extirpant de ce monceau de résidus ce qui pouvait avoir encore un soupçon de valeur.

Les trains et les cargos étaient littéralement pris d'assaut par une foule misérable, qui disputait son maigre butin aux pelleteuses robotisées qui alimentaient les convoyeurs de l'usine.

Kali avait une quinzaine d'années, il venait de repérer au milieu d'un amas récemment déchargé, plusieurs bidons en plastique blanc épais, enfouis sous un tas de bouteilles compactées. Il y avait des inscriptions sur les étiquettes, mais même si Kali avait su lire, il n'aurait pas pu déchiffrer les codes barres et il n'y avait aucun de ces dessins menaçants qui caractérisent les produits nocifs. C'était peut-être simplement de l'eau potable, denrée rare dans la décharge, ou peut-être mieux, du sirop ou de l'alcool qu'il pourrait monnayer aux recycleurs.

Quelques jours plus tôt, il avait trouvé plusieurs bidons métalliques de poudre de cola en parfait état. Il conservait son trésor soigneusement caché au fond d'un refuge creusé

dans un monticule d'ordures, avec des kilos de canettes en aluminium.

Il fallait faire vite, car ce stock avait été déchargé en plein sur le trajet des robots qui poussent les ordures vers le déversoir de tri automatisé de l'usine. Kali attacha une corde autour du bloc de douze bidons et extirpa l'ensemble de l'amas malodorant. Péniblement, il réussit à les traîner à l'écart des pinces robotisées. Les douze bidons échappèrent ainsi aux trieurs automatiques, qui les auraient certainement détectés, analysés et recyclés, en appliquant la procédure spécifique aux produits chimiques dangereux.

Avant de continuer à s'échiner sur son butin, Kali décida de vérifier sa valeur. Il extirpa le premier bidon de l'enveloppe de plastique gagnant la farde, et s'assit les jambes de part et d'autre de la masse ventrue. Il dévissa avec précaution le bouchon situé pratiquement à hauteur de sa tête, guettant une odeur caractéristique qui lui indiquerait la nature du produit. Il entrevit un liquide transparent comme de l'eau avec une légère dominante bleue. Ce fut tout. Il eut un léger vertige et sut qu'il allait mourir. Il tomba en avant, enlaçant de son corps malingre le récipient mortel. Quelques minutes plus tard un lourd bulldozer robot repoussa la colonne de détritux, emportant le corps de Kali et les bidons empoisonnés vers la fournaise de l'incinérateur.

Les bidons clandestins explosèrent à l'intérieur du gigantesque four, ébranlant à peine l'épaisse protection de béton. Leur destruction et celle du corps de Kali, au milieu des tonnes de déchets en fusion passa totalement inaperçue, mais provoqua le dégagement d'un gaz rare. Heureusement, ce gaz extrêmement léger s'éleva rapidement dans la haute atmosphère, et ne tua personne d'autre, à part quelques oiseaux migrateurs qui eurent le malheur de croiser cette multitude de molécules toxiques. Ce gaz avait l'autre particularité d'être extrêmement corrosif pour les

superalliages monocristallins à base de nickel, s'il était mélangé à de l'hydrogène.

Mais cela avait peu de chance d'arriver.

HÔPITAL

L'automne colorait les bosquets de pastels ocre rouge. Le vent emportait les feuilles qui tourbillonnaient contre les grandes fenêtres obscures, parsemant le gazon boueux de taches orangées.

L'hôpital psychiatrique était un conglomérat de vieux bâtiments en béton sale au milieu d'un parc qui aurait pu être beau s'il avait été entretenu. Les sous-bois étaient envahis par un lacis compact de ronciers transgéniques qui montaient à l'assaut des façades grisâtres, s'immisçant dans les orbites sombres des fenêtres brisées des étages abandonnés. Dyl s'avavançait dans l'allée jouxtant les anciens appartements de fonction du personnel. Comme elle s'y attendait, le portail donnant sur le secteur médical était ouvert, cette partie de l'hôpital n'était pas contrôlée.

Elle dépassa une vieille dame conduite par une infirmière.

Les deux femmes silencieuses se dirigeaient à pas lents vers un bâtiment en brique rouge, le pavillon d'euthanasie. Un homme corpulent, la tête coiffée d'un casque de football américain fixait son reflet dans la vitre blindée de la porte d'entrée. Dyl contourna sa masse imposante, poussa la porte en aluminium et pénétra dans l'obscurité du couloir, éclairée seulement par les néons verts, des lampes de sécurité. L'homme avec son casque de football, la fixait intensément à travers la vitre, ou peut-être n'était-ce que son propre reflet qu'il scrutait ainsi. Quelques feuilles mortes poussées par le courant d'air vinrent s'ajouter au tapis de feuilles qui jonchaient le hall d'entrée.

Dyl s'avança dans le mausolée médical. La chambre de Tristan était au bout de ce couloir sombre.

Un choc sourd derrière elle la fit sursauter. L'homme se

cognait violemment la tête contre la vitre. Il essayait de s'assommer contre son propre reflet. Voilà à quoi servait le casque. Les infirmiers l'en avaient sans doute coiffé afin qu'il ne se blesse pas. Dyl se demanda qui lui donnerait le casque qui la protégerait d'elle-même.

Elle continua son chemin, poursuivie par le bruit régulier des chocs contre la vitre.

Elle ouvrit doucement la porte 57. Une forte odeur de médicaments mélangée à des remugles aigres d'odeurs corporelles agressa ses narines.

Elle l'identifia immédiatement parmi les vieillards cadavériques qui occupaient la chambre. Il fixait le plafond, les traits parfaitement détendus. On lui avait coupé les cheveux très courts, renforçant la maigreur qui émaciait son visage.

Elle prit sa main, elle était chaude. Dyl s'était attendue à la trouver glacée.

Elle chuchota.

– Tristan ! C'est moi, Dyl.

Elle le secoua, en vain. La conscience avait déserté son esprit. Dyl se dévêtit complètement, indifférente aux yeux sans âme qui les entouraient, et se glissa sous la couverture. Elle se colla contre lui, appuyant sa poitrine contre son torse. Elle resta longtemps ainsi joue contre joue, espérant le rappeler à la vie par ce simple contact.

Mais Tristan resta plongé dans sa catatonie.

Au bout d'une heure, Dyl s'en alla. Des larmes lui brûlaient les yeux. Sa brève rencontre avec Tristan avait suscité dans son âme un amour surnaturel pour ce jeune homme inconnu. Elle se sentait responsable de sa misère.

Dehors, l'obscurité avait dévoré le paysage, seule une lame azurée brillait à l'horizon au-dessus de la cime des arbres. Le footballeur avait cessé de se cogner la tête contre la vitre. Il se tenait immobile, un sourire idiot sur ses lèvres tuméfiées. Le casque ne l'avait pas entièrement protégé des

coups.

Dyl revint le lendemain à la même heure, elle ne croisa personne. Elle se dévêtit et s'allongea à nouveau contre Tristan. Elle lui caressa le visage, le ventre, les seins. Elle enveloppa son sexe dans sa paume, et l'embrassa sur la bouche, mordillant ses lèvres. Son cou, sa poitrine, ses mamelons. Petit à petit, elle sentit d'étranges énergies investir leur étreinte.

Elle eut l'impression de vivre un de ces rêves étranges qui la hantaient.

Entre ses bras, Tristan se métamorphosait. C'était toujours Tristan, mais plus fort, plus musclé. Elle se vit lui faisant l'amour sur un sol granitique entouré de hautes falaises de schiste noir. Des signes anciens, dont elle connaissait la signification, étaient gravés sur les dalles dressées autour d'eux.

Dans sa vision, Tristan ouvrait les yeux mais ne la regardait pas, son regard plongeait derrière elle, dans les volutes de brume luminescente qui s'effiloçaient entre les corridors rocheux. La vision disparue, elle fut de nouveau dans l'odeur médicale de l'hôpital.

Et le miracle se produisit. Le désir s'était infiltré dans les synapses abandonnées. Le désir avait rouvert les portes fermées à la souffrance morale. Le désir avait obligé Tristan à accepter de nouveau le risque de vivre. Il eut un seul petit tressaillement précurseur.

Ses mains l'enlacèrent, arrachant les intraveineuses. Elle sentit son sexe gonfler dans sa paume. Elle guida sa verge entre ses jambes, l'enfonçant dans la moiteur de son intimité.

Ils restèrent blottis l'un contre l'autre, dans la pénombre bleutée au milieu des momies sans âme, réunis par un unique et long orgasme empreint d'éternité.

Tristan ne bougeait plus, ne disait rien et elle n'osait pas

parler craignant de le découvrir à nouveau léthargique.

Un coup sourd contre la fenêtre du dortoir la fit sursauter.

Derrière la vitre, le footballeur recommençait.

Tristan se mit à parler.

– J’avançais dans un long couloir blanc, vers une lumière lointaine. Des voix agréables me parlaient, j’étais bien, si bien. J’allais m’enfoncer dans cette lumière blanche lorsque j’ai senti une présence derrière moi. Je me suis retourné et tu étais là. Tu avais de grandes ailes d’ange à la place des bras, qui m’ont enlacé, et je n’arrivais plus à savoir ce qui était le plus agréable, les voix lumineuses qui me parlaient ou la douceur de ton baiser et de tes ailes qui m’enveloppaient. Un chœur me répétait « Ils échangèrent un éclair unique comme un long sanglot tout chargé d’adieux », et je me suis retrouvé ici dans tes bras.

– Viens, allons-nous-en, je ne veux pas rester ici.

Tristan regagnait les berges, échappant au fleuve de l’oubli. Il était passé de zombie à l’état de conscience sans étape, d’un seul coup.

Il se leva du lit et s’effondra. Ses jambes ne le portaient plus. Il grimaça de douleur.

– J’avais oublié comme c’est douloureux de vivre.

Dyl se précipita et l’aida à s’asseoir sur le lit.

– Attends, tu ne peux pas sortir comme ça, il faut t’habiller. J’ai des vêtements dans la voiture. Attends-moi. Remets-toi dans le lit, si quelqu’un vient, fais semblant d’être toujours léthargique.

Dyl sortit dans le couloir. Tout le bâtiment résonnait des coups de gong du footballeur contre la vitre. Cela allait finir par attirer l’attention.

La gorge nouée par l’angoisse de ne pas pouvoir faire sortir Tristan, Dyl s’efforça de marcher calmement pour ne pas attirer l’attention. Elle croisa une vieille femme assise sur un banc. Celle-ci l’interpella.

– Mademoiselle. Mademoiselle ! J’attends toujours mon

plateau repas !

Dyl pressa le pas, faisant semblant de ne pas entendre. La vieille femme la regarda s'éloigner, avec un regard d'incompréhension triste et désespéré.

Dyl passa la barrière et atteignit sa voiture. Elle prit les vêtements qu'elle avait préparés dans l'éventualité d'un réveil de Tristan, sans vraiment y croire. Elle se maudissait de ne pas les avoir emportés avec elle.

Lorsqu'elle revint à la barrière, celle-ci était en train de se fermer. Dyl eut juste le temps de se cacher derrière la guérite inoccupée. Il y avait de l'agitation autour du pavillon de Tristan.

Des voitures de polices arrivaient de partout.

TRANSE ATMOSPHERIQUE

Les propulseurs cryogéniques s'arrêtèrent.

L'avion transatmosphérique amorça sa courbe de descente et pénétra dans l'ionosphère.

Les moteurs à structure variable prirent le relais des moteurs de fusée, et adoptèrent la configuration de superstatoréacteurs.

Les ailes s'allongèrent légèrement pour accentuer leur portance. Avec sa cargaison de passagers fortunés, d'hommes d'affaires et d'hélium 3 en provenance des mines lunaires, l'engin profilé plongea à Mach six vers l'astroport, trente kilomètres plus loin, au nord de la capitale.

17... 16... 15...

En transparence derrière les publicités illuminant les grandes baies numériques, les rampes de décollage traçaient leurs trajectoires rectilignes de néons bleus vers les étoiles. Dans le grand hall d'arrivée, les escaliers mécaniques déversaient leur homogénéité grise de costumes trois pièces. La foule se répandait en arabesques empressées, inconsciente même de l'existence de ce que transportait Red.

Il tenait sa vengeance. Enfin, après tant de meurtres, de compromissions, d'humiliations sordides, après avoir dû tuer le seul amour de sa vie, après avoir perdu son seul ami, il tenait sa rédemption au bout de son bras.

16... 12... 13...

Les moteurs modifièrent leur architecture pour dessiner le conduit d'écoulement caractéristique des stratoréacteurs. Les réservoirs de carburant injectèrent un nouveau mélange de propergols liquides, à base d'hydrogène, mieux adapté aux pressions rencontrées à cette altitude.

La pente d'approche du transport supersonique coïncida avec celle d'un tout petit nuage de gaz, dérivant dans la stratosphère depuis une usine de recyclage.

Les molécules gazeuses furent aspirées dans la turbine et

réagirent au contact de l'hydrogène, provoquant une oxydation corrosive sur le bord d'attaque des aubes des rotors en superalliage monocristallin à base de nickel.

L'équilibre des flux aérodynamiques dans les tuyères fut légèrement modifié, créant une dépression anormale entre les aubages, qui, combinée au changement de structure automatique du moteur, provoqua une explosion dans la chambre de combustion.

Une très légère fissure apparut à la surface du réacteur, par laquelle un jet de gaz en fusion, de quatre millimètres de diamètre et de plusieurs milliers de degrés, fusa à l'intérieur d'une des parois de la carlingue, détruisant quelques connexions informatiques, mais surtout, ouvrant une brèche dans les conduits de climatisation du vaisseau. La combustion des colles fixant le revêtement protégeant la carlingue du moteur, dégagea un gaz dérivé du cyanure, qui en pénétrant dans le poste de pilotage, via la climatisation, tua instantanément tout l'équipage.

10... 9... 8...

La mort : Red vendait de la mort en boîte : la drogue la plus rare et la plus chère qu'on puisse trouver sur terre en cette aube du vingt et unième siècle.

Le contenu de sa valise avait tellement de valeur, que Red avait l'impression qu'elle s'alourdissait chaque fois qu'il y pensait. Cela le confortait dans cette certitude d'être un surhomme, car seul un surhomme pouvait transporter ainsi presque sans effort, une charge émotionnelle aussi lourde, aussi intense que la mort. Red transportait une sélection des plus beaux supplices de Thanatos.

Dix fois la mort. Cinq femmes et cinq hommes avaient été massacrés dans d'atroces souffrances, pour pouvoir obtenir les dix petites doses de rob-cells de dix grammes, contenues dans sa serviette. Seuls des gens possédant une fortune et un pouvoir immenses pouvaient se permettre de monnayer cette marchandise.

Aujourd'hui, Red tenait sa vengeance, car ces doses n'étaient pas destinées aux nantis de la jet set, ces doses étaient destinées au maître du monde, Gillian Retz.

7... 6... 5... 4...

Les passagers du transatmosphérique, dont les cabines désolidarisées du poste de pilotage étaient situées à la poupe, ne se rendirent compte de rien. Seule une petite lumière rouge clignotante indiqua aux hôtes qu'une catastrophe venait de se produire.

Le MLS de l'ordinateur de bord, dont tous les capteurs étaient au rouge, entama une procédure d'atterrissage d'urgence, mais l'incendie qui se propageait dans les infrastructures de la carène avait détruit les connexions avec les asservissements de direction. Livrés à eux-mêmes, les robots de gouvernes ajustaient le vol en automatique.

En voyant par le hublot de poupe la spirale enflammée de l'incendie des moteurs, dans les vortex du sillage, les hôtes comprirent qu'elles avaient peu de chance de s'en sortir. Ayant perdu le contact avec le poste de pilotage, elles firent comme si de rien n'était, afin de ne pas provoquer de panique.

Le transatmosphérique, complètement hors de contrôle, poursuivit sa trajectoire vers l'astroport. Sa vitesse n'était plus que de Mach trois. Au dernier moment, l'une des hôtes put joindre la salle IFR de l'astroport sur la radio de secours. Le transatmosphérique était en vue des balises d'atterrissage.

3... 2... 1...

Red souriait, en lui-même, car aucune expression sur son visage émacié ne venait trahir ses pensées. Il avait mis l'enregistrement du supplice de Linda, parmi les doses de rob-cells. Il espérait que ce serait celle utilisée par Gillian, lorsque le robot tueur, dissimulé dans la valise, lui brûlerait la cervelle.

Il détailla le jeune homme qui sortait avec lui de la large

cabine de l'ascenseur menant au hall de l'astroport. Son esprit dériva vers les plaisirs monstrueux des jeux mortels du cargo, il s'amusa un instant à imaginer le jeune garçon attaché aux capteurs des esthésiosondes dans les soutes de Thanatos.

Depuis le massacre de Linda et la mort de Blue, sa cruauté et sa soif de violence avaient décuplé. Les jolies femmes et les jeunes garçons lui donnaient toujours des envies de meurtre. Le meurtre était une initiation. L'initiation ultime. Et cette initiation pouvait être enregistrée, dupliquée, vendue très cher. Mais surtout, c'était l'idée de la mort de Gillian qui le faisait sourire intérieurement. Il savourait par avance le moment où le maître de Thanatos ouvrirait la valise piégée.

Red transportait le destin du monde et il savourait la sensation de pouvoir que lui conférait cette mission rédemptrice. Il portait la mort et elle pesait moins de quatre kilos.

C'est ainsi que la mort vint le chercher, et elle ne pesait que cinq grammes.

Il s'en rendit à peine compte.

Comme l'ouverture d'un film à grand spectacle, la catastrophe s'annonça avec un coup de gong dont la majorité des ondes se propagèrent à travers le sol.

Une fraction de seconde après cette annonce, telle une ouverture de rideau majestueuse, la voile de béton qui couvrait la totalité de l'astroport se dilata comme un ballon de baudruche avant de s'effondrer perforée en son centre par un amas compact de métal broyé.

Du centre de cet agrégat de fer et de béton, éclôt une sphère de feu. Une nébuleuse de milliers de projectiles précéda l'orbe enflammée qui dévora ceux qui avaient miraculeusement échappé aux débris. Des centaines de petites torches vivantes gesticulèrent avant de s'effondrer parmi les gravats.

La séquence de son et d'image s'inscrivit sur la rétine de Red, mais son cerveau n'eut pas le temps de lui trouver une signification.

Un débris en alliage de titane de cinq grammes, utilisé pour la protection des réservoirs d'hydrogène, lui perfora le front à la vitesse de 750 km/h. L'onde de choc de l'impact fit qu'une grande quantité de matières cérébrales, d'os et de sang accompagna le projectile lorsqu'il ressortit du crâne.

Le corps de Red fut projeté en arrière sur une distance de trois mètres et alla mollement s'étaler sur la laque anthracite du dallage, éclaboussant d'un magnifique rouge incarnat les rayures jaunes et noires de la signalétique.

Une fraction d'instant avant que le débris de titane ne fasse exploser sa cervelle, l'ensemble du système main/poignet avait été sectionné à la base du radius, au niveau du styloïde cubitale par une plaque de métacéramique de deux kilos, projetée dans une trajectoire horizontale rectiligne. La valise était tombée toute droite et reposait debout, la main de Red tranchée net, encore crispée sur la poignée rigide.

Le crash accidentel du vol transatmosphérique fit officiellement plus de sept cents morts. Red faisait partie de ceux-là. Il ne vengea pas la mort de Linda et Gillian échappa, sans le savoir, à l'attentat préparé par son homme de main.

En répertoriant les affaires personnelles des victimes, la police trouva les doses de rob-cells dans la mallette de Red, toujours attachée à sa main tranchée.

Lors de l'indexation dans les fichiers, une liaison hypertexte indiqua que la description de Red correspondait à un suspect recherché par un département de police spécialisé dans la traque des serial killers. L'ensemble main tranchée et valise fut envoyé, par routine administrative, au département en question.

LESLIE

La cacophonie hystérique retentissant dans le hall d'accueil du commissariat, m'empêche de comprendre les questions du jeune flic en civil. Des escouades de policiers, armés jusqu'aux dents et revêtus d'armures électrifiées, sortent au pas de course, pour embarquer dans les nacelles des VLS blindés de la sécurité urbaine. Derrière les baies vitrées, je regarde, fasciné, un cordon de gros quadripodes antiémeutes, sauter de leurs alvéoles encastrées dans la façade de la cour intérieure. La souplesse et l'élasticité rapide de leur course m'ont toujours impressionné. Quand j'étais enfant, je collectionnais les modèles miniatures de ces engins militaires, aux longues pattes articulées.

Excédé, le flic m'interpelle.

– Bon le rigolo, j'ai pas de temps à perdre, alors tu essaies de me raconter une histoire cohérente, sinon on ne va pas s'entendre !

Justement, j'ai du mal à trouver une cohérence à cette réalité dans laquelle je viens de me réveiller. Je ne suis pas vraiment sûr d'être sorti de ma léthargie. Mon réveil, qui avait commencé comme un rêve merveilleux dans les bras de Dyl, s'est de nouveau transformé en cauchemar. Je me sens bizarre. Physiquement faible et en même temps chargé de vitalité. Mon étreinte avec Dyl m'a saturé d'étranges énergies presque magiques, que je peux sentir courir le long de mes nerfs. Je regarde le dos de ma main attentivement, m'attendant à y voir des flammèches énergétiques courir sous la peau.

Le flic pousse un soupir de lassitude en me voyant scruter mes mains intensément. Il fixe son écran un instant, puis

reprend l'interrogatoire en détachant ses syllabes laborieusement. Il doit me prendre pour un débile.

– Monsieur ! Ce fichier m'indique que Tristan Lauren est mort et incinéré depuis trois semaines. Donc vous ne pouvez pas être Tristan Lauren.

Deux policiers corpulents, en uniformes, s'approchent avec la démarche de John Wayne lorsqu'il s'apprête à dégainer pour tuer les méchants.

– Laisse tomber, c'est Leslie à la crim' qui suit cette affaire. Elle fera le P.V. de prise en charge.

Ils me prennent par le bras et me traînent vers l'ascenseur de façade. Une estafette monopode surgit d'un monte-charge en sautillant.

Les couloirs du sous-sol sont bordés de bureaux minuscules gris métallique, encombrés de rondiers⁹ démontés. La moitié des néons ne fonctionnent plus. La climatisation est en panne, et la chaleur suffocante.

Nous entrons dans un bureau équipé d'un large pupitre virtuel, derrière lequel s'active une belle jeune femme blonde aux traits anguleux mais parfaitement réguliers. Pour se rafraîchir, elle appuie contre sa poitrine plantureuse un sac en plastique autoréfrigérant. Une simulation 3D de la capitale occupe tout l'écran mural. Les modélisations axonométriques des rues scintillent d'une myriade d'icônes multicolores, indiquant les localisations GPS des différentes unités de sécurité de la ville. Une grosse concentration d'icônes vers la porte nord, me confirme qu'il doit de nouveau y avoir une insurrection dans les cités de la périphérie.

La jeune femme pose sur son bureau le sac autoréfrigérant transparent qu'elle manipulait à mon entrée. Il contient une main coupée congelée. Ce poignet tranché couvert de givre, enveloppé dans son plastique transparent est tellement surréaliste que cela accentue mes doutes quant à la réalité qui m'entoure.

⁹ Rondier : Robots destinés à surveiller un secteur urbain.

– OK José, vous me le laissez.

– Mon gars, t'es entre de bonnes mains avec Leslie. C'est une experte, elle va te dépatouiller ton histoire en moins de deux. Seulement faut être gentil hein !

Les deux hommes ferment la porte derrière eux en riant.

Leslie se lève de son siège. Je suis stupéfait de rencontrer un policier habillé d'une façon aussi excessive. C'est une créature de Manga qui s'approche de moi.

Elle est grande, vêtue d'un T-shirt en résille déchiré, recouvrant un soutien-gorge thermoformé, noir opaque, lacé de cuir. Elle a de longues jambes, gainées dans des collants sombres s'arrêtant juste en dessous du nombril. Ses hanches étroites sont recouvertes par un slip fait de plaques noires laquées de simili métal, simulant l'armure d'un biomécanoïde. Ses cheveux sont coiffés en crinière, quelques mèches bleues retombant sur son front et le haut de ses épaules. Seule la ceinture étroite de son holster avec son insigne et son étui à GPS, caractérisent son appartenance à la police.

– Tristan Lauren, tu as un problème.

Elle s'empare de ma main.

Autour de son poignet gauche est ajusté le large bracelet moulant d'un portable extra-plat.

– Comme il est nerveux, laisse-toi faire, je ne vais pas te faire de mal, mon chéri.

Elle déplie mon index avec une douceur ostentatoire, et le pose contre le scanner imprimé sur une languette du bracelet.

Mon empreinte digitale apparaît furtivement sur l'écran mural, pour être aussitôt remplacée par une liste d'informations. Une IA déclare de sa voix impersonnelle d'hôtesse d'accueil :

« Lauren Tristan. Sexe masculin. Né le 27 janvier 1997, mort le 30 juillet 2017. Identification génétique NRMR10 197556522112. »

– Tu es le premier mort-vivant que je rencontre, j’adore. Un cas comme toi est une véritable aubaine, tu n’existes plus alors on peut faire ce qu’on veut de toi... Encore qu’il faut que je vérifie...

Leslie s’est presque collée contre moi et commence à défaire les boutons de ma chemise. Les signaux cellulaires de son parfum de luxe aux phéromones, provoquent une bouffée de désir artificiel. Je me recule, repoussant ses mains.

– Vous n’avez besoin de rien vérifier et je n’ai pas envie de baiser.

– Mon Dieu qu’il est vulgaire ! Je voulais seulement m’assurer que tu étais bien vivant partout. On ne sait jamais, des fois que certains organes soient un peu morts, tu comprends mon chéri...

Leslie se rassoit, elle repousse du pied la main coupée contre le scanner à Stardust, et croise ses longues jambes sur la dalle écran du bureau. Elle allume une cigarette ultra-fine, et aspire une longue bouffée avant de poursuivre.

– Celui qui t’a tué dans le fichier est forcément un expert qui agit à un niveau très élevé. Les seuls que je connaisse capables de faire ça, ce sont les services secrets, la Mafia et le Faisceau, pour lequel travaillait ta famille. Et je n’ai pas beaucoup de sympathie pour les enfoirés du Faisceau.

Leslie déroule le couvercle ultra-fin de son bracelet et tapote sur le clavier intégré, se connectant sur le cyberspace via l’écran mural.

Elle s’arrête sur une captation vidéo, montrant des centaines de cadavres mutilés ou carbonisés gisant au milieu des décombres d’un bâtiment effondré.

– Hier soir, il y a eu un accident à l’astroport et parmi les débris on a trouvé un objet un peu particulier.

Leslie extirpe une valise tachée de sang de la malle d’un monopode estafette au repos. Une dizaine de petits flacons contenant les doses caractéristiques de rob-cells sont alignés

dans leurs logements de mousse.

– Je me suis fait une injection d'un de ces petits jeux, et figure-toi que c'était l'enregistrement du massacre d'un jeune couple, dont j'avais moi-même supervisé l'enquête.

Leslie fait tourner entre ses doigts les petits flacons blindés contenant les colonies de microrobots cellulaires.

– Ce type de conditionnement est relativement rare. Et tu vois, dans les décombres du laboratoire de ton père, on a trouvé le même type de capsules.

« T'as pas de chance, parce que de ce fait, ce soir, j'avais décidé de jeter de nouveau un œil sur cette affaire, et là, je constate que tu es passé miraculeusement de vie à trépas dans le fichier central. Quelqu'un, qui possède les clefs d'accès à nos fichiers, a modifié le rapport te concernant pour faire croire à ta mort, aussitôt après ton internement.

« Dans le rapport original que j'avais rédigé moi-même, tu es présumé coupable du meurtre de ton père et tu es censé te trouver à l'hôpital en catatonie. J'envoie mes inspecteurs à l'hôpital et, miracle, tu es de nouveau conscient et sur le point de te faire la malle !

« Alors maintenant, tu me racontes ce que tu sais.

Leslie s'appuie contre le dossier de son fauteuil, les jambes écartées, ses bottines appuyées sur le bord de la dalle écran. Mon regard plonge sur son entrejambe. Leslie est très sexy et je suis troublé par son érotisme outrancier, presque vulgaire. Mais la corruption notoire de la police associée à l'attitude provocatrice et irritante de la jeune femme me dissuadent de coopérer.

Devant mon silence, elle poursuit de sa voix grave.

– Tu ne veux rien dire ! OK ! Voilà comment je vois les choses, tu continues à jouer au con et je te balance dans les pattes du commissaire. À mon avis, vu ce que je sais de l'histoire dans laquelle tu es mêlé, tu vas te retrouver en harmonie avec ton fichier.

Elle me regarde par en dessous avec un sourire ironique et

cruel.

– Le fait que tu sois vivant, alors que le fichier dit que tu es mort, ça fait désordre. Et tel que je connais le commissaire, il trouvera plus facile de modifier ton état, que de faire rectifier le fichier central. À moins que tu ne me dises tout ce que tu sais, et dans ce cas je t'aide à te trouver une nouvelle identité...

Je suis toujours dans un état vapoureux. Mes pensées sont engluées dans une sorte de torpeur semi-comateuse, et paradoxalement les énergies étranges de Dyl dopent mon organisme d'une vitalité surnaturelle.

– Allez vous faire foutre !

La phrase est sortie spontanément. Je me surprends moi-même. J'ai changé. Quelque temps plus tôt, avant que ma vie ne bascule dans l'horreur, j'aurais été trop timoré pour oser contrarier un flic aussi ouvertement.

Leslie pose lentement ses pieds sur le sol et contourne son bureau. Elle me domine d'une tête. Je recule jusqu'à la porte. J'essaie de la repousser, mais j'ai à peine posé ma main sur elle, qu'elle attrape mon bras et mon cou, et je me retrouve immobilisé au sol sans avoir eu le temps de réagir. Tout son poids repose sur mes épaules, et j'ai du mal à respirer.

Elle me souffle à l'oreille.

– Petite salope, ça va être ta fête.

Elle m'attache les poignets dans le dos avec des menottes autoblocantes, puis défait ma ceinture et baisse mon pantalon sur mes genoux. J'essaie de me redresser, mais elle me repousse brutalement face contre terre.

– Reste comme ça, tu es gentil et tu fais ce que je veux.

– Les menottes me font mal.

– C'est bien.

Elle glisse sa main entre mes cuisses, pour atteindre mon sexe.

Ses doigts m'électrisent, mon corps me trahit, ma verge

enfle sous sa caresse.

– Eh bien voilà, tu commences à être coopératif.

Ma conscience épuisée abandonne la lutte. L'action combinée de ma fatigue morale, de son parfum aux phéromones, la demi-obscureté de son bureau, et la coïncidence entre cette situation et mes rêves adolescents de soumission ont raison de ma volonté. En fait, l'idée de me faire violer par une femme comme Leslie n'est pas déplaisante, et correspond à un fantasme inassouvi.

Elle ne dit plus rien, je sens son souffle dans mon cou. Elle a dû percevoir ma reddition, car elle défait les menottes, et me retourne brutalement. Elle est à genoux sur mes hanches. Je me cambre légèrement pour plaquer ma verge contre son pubis, et lui confirmer ainsi ma docilité. Elle enlève son holster et le pousse sous le bureau. Elle finit d'ouvrir ma chemise et me mordille les seins tout en serrant ma verge vigoureusement. Je croise mes poignets au-dessus de ma tête, assumant mon rôle de captif soumis jusqu'au bout. Leslie peut faire ce qu'elle veut de moi. Je m'abandonne totalement à la sensualité de ce viol consenti, au plaisir de n'être plus que l'objet de ses désirs. Elle guide ma main contre sa poitrine. Apparemment, elle attend un peu plus de participation de ma part.

Je caresse les deux globes comprimés dans le soutien-gorge. Ses seins sont fermes et plantureux. J'amène ma main droite entre ses jambes, et je caresse les motifs thermoformés de son slip, cherchant le creux de son intimité. Mes doigts palpent le renflement caractéristique d'une verge se dilatant sous l'étoffe synthétique. Il me faut quelques instants pour me rendre à l'évidence : Leslie est un travesti. Je suis indécis. Je ne sais plus quoi faire. J'ai occulté pendant mon enfance tout fantasme d'homosexualité, et ce n'est pas la situation idéale pour découvrir ce type de sensualité. Je ne suis pas prêt à transgresser mes tabous. Mon inconscient, profitant de l'état

de torpeur qui annihile ma volonté, cède à une réaction de répulsion incontrôlée. Ma jambe gauche se replie brutalement, enfonçant mon genou dans son entrejambe.

Leslie roule, pliée en deux.

En voyant l'androgynisme se tordre de douleur, cette bouffée de violence instinctive provoque en moi un bref sentiment de culpabilité, je suis indécis.

– salope, je vais te faire la peau !

Elle rampe vers le holster glissé sous le bureau.

Je m'empare de la valise de rob-cells et cours vers les ascenseurs. Je me précipite dans le monte-charge à côté d'une estafette monopode sautillant sur place. Profitant de la pagaille provoquée par les émeutes, j'atteins la sortie sans que personne ne me pose de questions. Je suis officiellement mort, mais vivant et libre.

Je me rends directement chez Fred en espérant qu'il habite toujours la cité HLM du port.

Il n'est pas chez lui, mais le code d'accès de sa chambre n'a pas changé. Je m'effondre dans son canapé. Un malaise persistant taraude ma conscience. Je me sens un peu coupable d'avoir frappé Leslie, mais le travesti l'a bien cherché. Épuisé, je m'endors en me disant qu'il faut que je retrouve Dyl.

HORUS

À l'aube, l'exclamation de surprise de Fred sortant de la salle de bains me sort de mon sommeil. Il vient de rentrer d'une soirée de Cybertrip en réseau, et il ne m'a pas vu allongé dans le canapé. Je découvre qu'un nanoimplant représentant une pin-up se déshabillant cycliquement est tatoué sur sa fesse gauche. Je regarde ailleurs, pendant qu'il enfle un slip et un pull. Passé sa stupéfaction de me voir de nouveau conscient, je lui explique mon histoire et lui tends la valise volée à Leslie. Je suis convaincu qu'il y a des documents dans cette valise, qui pourraient me permettre de remonter jusqu'à Dyl.

– Est-ce que tu peux m'analyser ça ?

Il pose la malette sur son établi informatique. Les étuis à rob-cells dissimulent un double fond blindé protégé par une serrure à code. Après avoir branché des capteurs sur la serrure, Fred lance l'IA de déplombage qu'il utilise pour pirater les serveurs. C'est un code à double clef de cent vingt-huit bits. En théorie inviolable par un ordinateur aussi petit que celui de Fred. Mais son IA est connectée sur l'Hydre, un réseau planétaire d'ordinateurs de piratage. Pour gagner du temps, les crackers du monde entier ont mis en commun leurs ressources et connecté plusieurs millions de machines entre elles qui se partagent les calculs de déplombage. Les vigiles antipirates ont tenté plusieurs fois de démanteler l'Hydre, mais le réseau polycéphale s'est toujours reformé.

En attendant que le réseau déplombe le code, Fred propose de tester une dose de rob-cells. Avec une pipette, il en met

une goutte dans la minuscule éprouvette de l'ultra-scanner qu'utilisent les amateurs de Stardust pour vérifier la qualité des nanorobots, avant de se les injecter dans le cerveau.

Je m'aperçois que je suis en train de fixer machinalement les renflement charnus dissimulés par son slip moulant. Je détourne mon regard vers le bric-à-brac qui encombre sa chambre, réprimant les idées qui viennent d'émerger dans mon esprit. La tentative de viol de Leslie m'a rendu réceptif à la sensualité des hommes. Cette révélation me plonge dans un abîme de perplexité. Au bout de quelques instants, je me retourne vers Fred toujours plongé dans les ajustements du scanner, et je détaille volontairement ses formes poupines. Je découvre avec un sentiment partagé que je ne suis pas insensible à l'érotisme de ses rondeurs.

Sur l'écran apparaît le grouillement aquatique des cellules robotisées. Ne serait leur étrange noyau géodésique en fullerene, visible sous la membrane translucide entre les articulations de leurs pseudopodes, rien ne différencie les rob-cells des grosses cellules tueuses ou des macrophages du système immunitaire.

Fred contemple, fasciné, les monstres microscopiques.

– Tu sais qu'on sait pas comment le Faisceau les fabrique ? Sur les BBS, on raconte qu'on n'a pas inventé le carbone 60. C'est une technologie extra-terrestre qu'ils ont récupérée dans les archives de la défense américaine. Il y avait des nanomécanismes à base de fullerene dans les débris de la soucoupe de Roswell.

– J'y crois pas à ton histoire d'extra-terrestre, c'est trop beau pour être vrai.

Fred me jette un regard vexé et replonge dans son écran. Il active l'effet de tunnel qui permet une précision d'analyse à l'échelle atomique, et focalise le balayage sur le noyau d'un rob-cell.

– C'est quoi ça ? s'exclame-t-il.

Au centre du maillage arc-en-ciel caractéristique du cœur

de la puce il y a une petite bulle transparente de lumière iridescente totalement différente des structures en buckyballs, habituelles de la nanorobotique.

Les contours mouvants de la sphère grandissent lentement sur l'écran. Ses bords semblent animés d'un grouillement monstrueux, comme si des millions de vers rampaient sous la surface de sa peau luminescente, formant des motifs géométriques incompréhensibles. Un malaise pernicieux me gagne. J'ai l'impression d'observer un organisme vivant d'une échelle atomique, une entité maléfique dissimulée dans l'âme de la matière. Soudain, la structure de la sphère se modifie. Le grouillement anarchique s'organise pour former des spirales fractales en rotation.

Fred jure :

– Merde ! Ils sont spéciaux ceux-là.

La bulle étrange semble réagir à notre observation. Les spirales se subdivisent, formant des successions de motifs géométriques, comme des signaux dont on ne m'aurait pas donné la clef.

Fred est fébrile.

– Et tu expliques ça comment ? Hein ? Ce truc-là, la bulle ! C'est pas du C-60. Je peux te garantir que ce n'est pas le Faisceau qui l'a inventée. Ça vient d'ailleurs !

Je ne réponds rien. Cette intrusion dans le cœur des rob-cells me laisse une sensation désagréable. J'ai l'impression d'avoir transgressé un interdit très ancien, d'être entré dans une pièce qui ne m'est pas autorisée et d'y avoir découvert un secret néfaste.

Notre incursion dans le microcosme a eu un effet totalement différent sur Fred. Il a déjà chargé une dose dans son injecteur. Il brûle d'impatience d'essayer le contenu des flacons. Il appuie le bec contre son cou et presse la détente.

Pulvérisée en percutané dans sa trachée artère, la colonie auto-organisée de nanorobots pénètre dans son cerveau jusqu'aux neurones. Répandus sur les intersections des

axones, les rob-cells injectent les neurotransmetteurs adéquats dans ses synapses. Une expression de stupéfaction fige son gros visage poupin lorsque les premières émotions enregistrées apparaissent dans son esprit.

Comme moi dans le camion quelques semaines plus tôt, Fred se retrouve projeté dans l'esprit d'un supplicié et ressent sa mort et ses souffrances.

Pendant qu'il navigue dans les affres de son cybertrip, j'observe son physique, qui bien que rondouillard n'en est pas moins attirant.

L'idée de passer ma main le long de ses cuisses serrées et d'envelopper les formes pleines, à peine dissimulées par son slip, est devenue excitante. Je me demande comment il le prendrait. Je m'aperçois que c'est l'aboutissement évident de cette amitié qui nous lie depuis que nous partageons nos passions pour les mangas et les cybertrips. La perception de l'homosexualité latente qui nous lie, non seulement ne me rebute pas, mais m'excite sérieusement. J'ai soudain hâte d'amener Fred à le découvrir. Je suis convaincu que c'est ce qui lui permettrait enfin de se libérer des complexes liés à son physique et sa timidité malade.

Fred sort de la stupeur aveugle dans laquelle il était plongé, son voyage dans l'agonie des victimes de Thanatos est terminé. Inconscient des idées lubriques qui m'habitent, il me regarde comme si j'étais devenu un parfait inconnu en articulant péniblement une série de mots du genre :

– La vache ! Nom de Dieu ! C'est... c'est fou ce truc... c'est pas vrai... c'est presque... comme si c'était vrai. C'est un truc d'Esthète, c'est un esthésiogramme. J'en avais entendu parler, mais je croyais que c'était bidon.

C'est le moment qu'a choisi l'Hydre pour signaler par fanfare électronique que le réseau avait décodé la protection. Les IA de déplombage testent en premier la plupart des combinaisons de noms propres et de dates de naissances. La première clef était Horus, et la seconde Linda.

Fred se mouche et crache dans le lavabo les résidus de rob-cells qui commencent à quitter son corps. L'idée de baiser avec lui est toujours présente dans mon esprit, et provoque une sorte de jubilation perverse. Je me demande quelle stratégie employer pour l'amener à se soumettre à cette expérience. Il s'approche de la valise en fuyant mon regard. Il vient de se retrouver dans le corps d'une victime massacrée dans une orgie sadique, et pudique comme il est, il doit avoir du mal à admettre que je devine les sensations qu'il vient de vivre.

Je le rejoins en me mettant sur le côté gauche de la table.

Horus, le nom me paraît menaçant. Mais je n'ai pas d'explication logique à mon inquiétude.

Lorsqu'il a fini de taper la deuxième clef, le double fond s'entrouvre dans un déclic.

Tout en essuyant la morve dorée qui suinte de ses narines, Fred soulève le couvercle en acier en murmurant :

– C'est une espèce de jeu pervers, sadomaso...

Ce qui pourrait ressembler à un faisceau laser jaillit de la valise, perce son front et fait entrer les rob-cells encore contenus dans son cerveau en ébullition.

Instinctivement, je soulève la table, renversant tout son contenu.

La valise explose. Le souffle me projette avec la table contre le mur du fond. Fred s'est transformé en torche en même temps que les deux tiers de la pièce. L'explosion a catapulté la table avec une telle violence que ses quatre pieds en fer se sont encastrés dans le mur, m'emprisonnant contre les animations cycliques du papier peint 3D.

Bien entamée par le choc, la cloison s'effondre et je me retrouve dans le couloir. Je rampe dans les gravats et les débris animés du papier peint, échappant miraculeusement à la fournaise qu'est devenue la chambre de Fred. Une épaisse fumée âcre se répand dans le couloir. Je regarde, hébété, les flammes gronder à l'intérieur de la petite pièce. Insensible à

la chaleur qui devient intolérable, je n'arrive pas à détacher mes yeux des pages de dessins érotiques qui se recroquevillent une par une dans les flammes. Je ne peux même pas distinguer le corps allongé de Fred. Un homme me tire par le bras en hurlant. Je me retrouve avec la foule en train de descendre en courant les escaliers tandis qu'une sirène d'alarme résonne dans tout l'immeuble.

John Wayne et sa bande de flics bedonnants m'attendent dehors. Ils me passent les menottes et m'embarquent dans une voiture banalisée. Le chauffeur me regarde dans le rétro.

– Fausse identité et outrage à agent.

– Tu fais sauter la moitié d'un immeuble.

– Il paraît en plus que tu aurais fait des misères à Leslie hier soir.

– C'est pas gentil tu sais, Leslie c'est notre copine.

– Alors, il va falloir que tu lui fasses des excuses.

Le chauffeur active l'implant fixé à son oreille.

– On l'a, on te l'amène à l'endroit prévu.

Nous nous dirigeons vers la sortie de la ville. Ces types ne craignent rien, et comme me l'avait dit Leslie la veille, je suis déjà mort, ils peuvent faire de moi ce qu'ils veulent.

Nous longeons la côte vers les anciennes carrières de kaolin abandonnées. Les fouilles forment un conglomérat vaseux très instable au centre duquel étincelle un lac vert émeraude. De temps en temps, des glissements de terrain provoquent des tourbillons qui emprisonnent dans l'argile sous-marin les baigneurs imprudents. Une colonie de vacance avait ainsi été engloutie, et les plongeurs avaient trouvé dans les profondeurs une forêt macabre d'enfants noyés, les jambes et la taille engluées dans la vase. Un corps jeté dans le lac sera absorbé par la marne blanche en quelques heures. C'est l'endroit idéal pour éliminer quelqu'un et faire disparaître son corps. Il faut que je leur échappe coûte que coûte.

La voiture s'engouffre dans un vieux hangar désaffecté.

En minijupe, prenant des poses de pin-up dans un calendrier de camionneur, Leslie attend, assise sur le capot de son cabriolet Sony. Des bidons remplis de MEMS désinfectants utilisés pour nettoyer les abattoirs sont alignés sur le sol. Leslie a l'intention de me faire dévorer vivant par les nanorobots.

L'un des flics m'extirpe de la voiture. Je lui donne un coup de pied dans le tibia et cours vers la sortie. La voiture pilotée par l'IA recule dans un nuage de poussière blanche et me coupe la route.

– Bouge pas petit con ou tu es mort ! Luis, attrape-le.

Les deux policiers braquent leurs armes sur moi. La poussière de kaolin retombe autour de nous en formant un brouillard blanchâtre épais.

Ils me bloquent la seule issue. Je veux faire demi-tour mais Luis m'a déjà rejoint en boitant. Il me gifle avec une telle violence que je m'effondre dans la poussière. Il me traîne par les pieds jusqu'à Leslie. Celle-ci tient le crochet d'un palan. Luis me relève et passe la chaîne des menottes dans le crochet au-dessus de ma tête. Je saigne du nez et je suis sourd d'une oreille.

– Laissez-nous seuls maintenant, je vais régler mes comptes.

Les trois hommes remontent dans leur voiture, et vont se garer sur la route en contrebas après avoir fermé la porte du hangar.

Je tente de me libérer de l'anneau, mais le cliquet de sécurité bloque la chaîne des menottes.

Leslie prend un mouchoir en papier dans la boîte à gants et essuie soigneusement le mélange de sang et de poussière blanche qui tache mon visage.

– Tu sais que tu es vraiment très mignon, mon chéri ? C'est ça qui te sauve.

Elle écarte les pans de ma chemise, et prend du recul, en me détaillant comme un photographe vérifie sa mise en

scène. Elle allume une de ses cigarettes ultra-fines, et me regarde longuement. Je suis debout, la chemise ouverte. Mes bras me font mal. Les menottes écorchent mes poignets.

– Ta famille travaillait pour le Faisceau, alors tu vas me dire tout ce que tu sais. Moi aussi j’adore torturer. Et vu ce que tu m’as fait hier soir, ce n’est pas l’envie qui me manque de te faire grignoter petit à petit par les MEMS.

Tout en parlant, elle vide un bidon de poudre doré à mes pieds et dans mon pantalon.

– Je vais commencer par brûler tes jolis petits tétons, ensuite je regarderai mes petites bestioles nettoyer tes os de toute cette chair inutile qui les recouvre.

Leslie souffle sur le bout de sa cigarette, accentuant son incandescence et l’approche de ma poitrine.

En fait, je partage la même aversion que Leslie pour le Faisceau, et le peu de secrets que je connais sur les activités du groupe ne méritent pas de se faire dévorer vif par des colonies de nanorobots.

– Arrête ! OK. Je ne sais presque rien. Mon père m’a raconté une histoire de meurtres commis par le président du faisceau, Gillian Retz. Il fabrique une variété de rob-cells, les esthésiosondes, qui enregistrent les sensations de ceux qu’ils massacrent. Mais il délirait. Il était aussi persuadé que Gillian et ma mère avaient trouvé le moyen de voyager dans des mondes parallèles.

– Quel dommage ! J’allais bien m’amuser. Allez, déballe la suite, tu ne m’as encore rien appris.

– J’ai piraté des clips cyberdéliés sur WTVX, mais pour l’assassinat de Kennedy j’ai un alibi, j’étais pas né.

Je ne vois pas très bien ce que je pourrais lui dire de plus, et je veux taire l’existence de Dyl, ma seule alliée dans ce cauchemar. J’appréhende sa réaction avec tout de même un peu d’inquiétude.

Elle s’allume une nouvelle cigarette et s’assied sur le siège avant du cabriolet.

– Arrête tes conneries, parle-moi de ce que tes parents planquaient dans les caves.

Je suis intrigué. Si mes parents avaient dissimulé quelque chose dans les caves, ils ne m’avaient jamais mis dans la confiance.

– Le labo informatique de mon père ?

– Fais pas l’idiot !

Elle s’empare de la télécommande des MEMS et fait mine d’activer la poudre dorée qui recouvre mes pieds et imprègne mes vêtements.

– Merde arrête ! Je te jure que je te dis la vérité, je ne sais pas ce qu’il y a dans les caves ! Un trésor templier ?

– Où sont les doses que tu m’as piquées hier soir ?

– On a essayé d’ouvrir le compartiment blindé de la valise, elle a explosé. Tout a brûlé avec l’appartement.

– Petit con ! Je savais que la valise était piégée. Si tu m’avais fait confiance, tu aurais épargné la vie de ton petit copain.

– Je ne vois pas comment j’aurais pu faire confiance à un flic travesti qui essaie de me violer dès qu’il en a l’occasion.

Leslie range la télécommande et active son bracelet.

– José, ramène-toi !

La porte du hangar s’ouvre aussitôt. José entre, traînant son obésité d’un pas lourd. Ils me détachent et je monte à côté de Leslie dans le cabriolet Sony. Les trois flics nous suivent.

Leslie habite une petite maison donnant sur la plage. Le marbre blanc d’une statue d’Athéna émerge de sous les broussailles qui envahissent le jardin délaissé.

Après un corridor obscur, nous entrons dans un salon entouré de grandes bibliothèques anglaises en bois laqué, remplies de livres. Les trois policiers s’affalent dans de grands fauteuils de cuir usé. Un billard français trône sous une alcôve. Leslie me conduit dans les étages.

– Va prendre une douche, tu pues !

Elle me pousse dans une salle de bains carrelée intégralement de blanc. Je suis surpris par le style de la maison de Leslie. Elle ne correspond pas du tout à son personnage.

– Quand tu auras fini, rejoins-moi dans le salon, nous avons des choses à faire.

Je suis épuisé, la peau de mes poignets arrachée par les menottes me brûle. Mes vêtements et mon corps sont gluants de kaolin et de Mems.

Normalement, la petite séance dans la carrière de kaolin aurait dû m'inciter à fuir le plus loin possible du flic travesti et de ses collègues brutaux à l'humour gras. Pourtant, quelque chose m'attire chez Leslie, malgré sa perversité.

En sortant de la salle de bains, je remarque la photo encadrée d'une jeune femme. La ressemblance avec Leslie est flagrante, mais ce n'est pas elle. Sa sœur, peut-être.

Le salon est désert, les trois flics sont partis. Leslie sort d'une pièce qu'elle referme vivement. J'ai le temps d'entrevoir des râteliers d'armes accrochés au mur. Elle s'est changée. Elle porte des vêtements noirs moulants et tient dans sa main deux pistolets avec leurs étuis et leurs ceinturons. L'androgynisme allonge son corps musclé de femme guerrière dans un des grands canapés de cuir.

Elle se met à parler d'elle à la troisième personne d'une voix presque masculine, sans travestissement.

– Il y a quelques années, avant la propagation de cette merde de Stardust et de rob-cells, Leslie, une inspectrice de la police judiciaire, souleva un très gros poisson au cours d'une enquête sur des meurtres en série. Lors d'une saisie au port, les douaniers ont trouvé des snuffs DV atroces, tournés avec du matériel professionnel. C'étaient des films en haute définition stéréoscopique qui montraient des hommes et des femmes torturés à mort. À l'époque, il n'y avait pas beaucoup de gens dans le monde qui pouvaient s'offrir des caméras stéréoscopiques haute-déf.

Leslie extirpe le plus petit des pistolets de son étui, engage un chargeur, et l'arme. Je sens qu'elle va s'en servir. Mes yeux ne quittent plus le lourd canon noir. Je commence à redouter la folie imprévisible de l'androgyné. Elle se lève et se dirige vers le billard.

– La conclusion de son enquête fut que le président du Faisceau, l'homme le plus riche du monde, Gillian Retz, entretenait un réseau de killers, de traite des blanches, et de snuffs DV. Il fournit sa came aux chefs des lobbies qui dirigent le monde. En corrompant l'ensemble de la jet set, il s'assure ainsi une emprise politique inexpugnable.

Leslie fait rouler les boules, qui rebondissent sur le tapis les unes contre les autres.

– Gillian bénéficie d'un tel nombre de complicités qu'il est intouchable. Le nombre de disparitions et d'enlèvements qu'on pourrait lui imputer de par le monde est monstrueux. Des milliers de gens, peut-être des millions. Cela passe inaperçu parce que le Faisceau contrôle toutes les bases de données et les modifie à sa guise. De plus, l'élimination de l'excédent d'exclus et de misérables n'est pas pour déplaire à certains technocrates. Et si un flic ou un juge met son nez dans leurs affaires, il est éliminé. C'est ce qui est arrivé à Leslie. Ils l'ont massacrée.

En disant ces mots, Leslie ajuste avec son pistolet la boule blanche et la pulvérise presque à bout portant. Les débris voltigent dans toute la pièce. Je me protège les yeux. Leslie se retourne vers moi, bras écartés dans une position christique.

– Je suis sa réincarnation androgyné, l'ange de la Rédemption, venu la venger. Et toi, joli joli, tu vas m'aider.

Elle vide le chargeur sur les dernières boules. Le billard explose littéralement sous les impacts. Je me jette sur le tapis pour ne pas être atteint par les rebonds des projectiles et les fragments de bois. La pièce est pleine de fumée. Leslie contourne le canapé et s'approche de moi en caressant

le canon de son arme.

– Regarde comme elle est chaude, la salope ! Elle bande. Elle a qu'une envie, c'est de t'éjaculer un pruneau dans le cul. Heureusement que je la retiens.

Moi je n'ai plus qu'une envie, c'est de m'enfuir le plus loin possible du travesti paranoïaque. Je l'interpelle.

– Tu es complètement fou !

– Folle. Je suis complètement folle. Est-ce que tu avais accès aux ordinateurs de tes parents ? Je veux dire, est-ce que leur protection reconnaissait ton identification ?

– Oui, mais ils ont été détruits dans l'incendie.

– Non pas tous, lève-toi, on y va.

SUPPLICE AMNIOTIQUE

Les murs de la gigantesque cale se perdaient dans les ténèbres. Seule la partie centrale était éclairée par les faisceaux puissants des projecteurs au xénon. Rythme obsédant et hypnotique, la respiration sourde des moteurs était devenue partie intégrante de la vie de chaque habitant du cargo. L'équipage agissait silencieusement, échangeant quelques rares paroles dans la langue de Thanatos.

Les découpes dardaient leurs faisceaux étroits sur un large réservoir transparent. La surface mouvante du liquide reflétait leurs traits éblouissants en ondulations aquatiques sur les entrelacs des superstructures. Les crochets des treuils fixés aux ponts roulants oscillaient au bout de leurs chaînes, s'entrecroisant d'un lent mouvement pendulaire.

Dyl était suspendue par les chevilles, les jambes écartées, bâillonnée par une poire d'angoisse mécanique enfoncée jusqu'au fond de sa gorge. Sa tête balançait à fleur du réservoir, faisant traîner ses cheveux à la surface du liquide. Des filets de salive glissaient le long de son visage, et tombaient goutte à goutte dans la cuve transparente.

Une lanière étroite, fixée dans son dos aux courroies enserrant sa poitrine, passait entre ses jambes dans ses grandes lèvres, et maintenait ses poignets attachés contre son pubis.

Devant elle, une jeune femme blonde était garrottée horizontalement par les coudes et les chevilles, à deux barres suspendues. Ses longs cheveux raides encadraient un petit visage ovale terrorisé, tiré en arrière par des courroies fixées à son bâillon.

Sous la prisonnière, une énorme cuve sphérique encastrée dans le sol se remplissait d'un liquide visqueux et transparent dégageant une forte odeur de résine...

Les deux suppliciées étaient vêtues d'un harnachement de cuir et de tissus noirs savamment déchirés. Des lanières de cuir entrecroisées et étroitement assujetties, maintenaient leurs seins comprimés contre leur torse tout en laissant les mamelons accessibles. Une maquilleuse fardait méticuleusement la poitrine de Dyl. Gommant les imperfections de la peau, les traces de coups et les cicatrices.

Dyl somnolait. Cela faisait longtemps qu'elle était ainsi suspendue par les pieds, et elle s'étonna de constater que c'était une position agréable.

À chaque fois que la maquilleuse la faisait pivoter autour de sa chaîne pour effectuer les dernières retouches, Dyl croisait le regard anxieux de sa compagne de misère. La blonde cherchait un réconfort, ou un regard rassurant qui lui donnerait un semblant d'espoir. Dyl ne voulait pas se faire d'illusions, il n'y avait pas d'espoir. Elles allaient être torturées à mort pour fournir des émotions fortes aux Esthètes amateurs de cybersexe.

Un opérateur terminait d'ajuster la réception hertzienne des esthésiosondes qui enserraient leurs crânes. La résille avait été soigneusement dissimulée dans leurs chevelures, afin qu'elle ne soit pas visible par les trois grosses caméras stéréoscopiques haute définition qui tournoyaient autour d'elles, dans une lente chorégraphie fluide. Une femme obèse, le visage recouvert par des scanners de vision militaire, et vêtue seulement d'un string dissimulé par les replis de son ventre, déambulait en faisant siffler l'air de sa cravache.

À chacun de ses gestes, sa chair flasque s'agitait en vagues molles. Elle portait, fixée à son avant-bras gauche, une pelote de couturière couverte de longues épingles.

La nuit promettait d'être éprouvante. Au mieux, on allait la noyer dans la cuve pendant que la jeune femme serait torturée. Dyl était convaincue qu'elle serait la première victime, pour effrayer encore plus cette jeune femme qui apparemment ne connaissait pas encore la vocation maléfique de Thanatos.

Une scène de documentaire scientifique lui revint à l'esprit.

Un laborantin mettait un rat dans un aquarium rempli d'eau. Au bout d'un quart d'heure, le rat se noyait d'épuisement. Le laborantin mettait un nouveau rat dans l'aquarium, mais juste avant la noyade, il sortait le petit animal épuisé et le laissait se reposer quelques instants avant de le replonger sadiquement dans l'eau. Ce rat, à qui on avait donné l'espoir de survivre, réussissait à surnager quinze heures avant de mourir d'épuisement. L'espoir avait décuplé ses forces.

Dyl ne voulait pas être ce rat !

Elle avait été assez idiote pour croire que l'amour de Gillian la protégerait.

Après avoir vu les flics emmener Tristan de l'hôpital sans rien pouvoir faire, elle était rentrée à son appartement. Un bouquet de marguerites était posé sur la table, avec un petit mot de Gillian.

“Viens me rejoindre sur Thanatos.”

À son arrivée sur le cargo, un autre bouquet de fleurs l'attendait dans sa cabine avec un autre petit mot.

“Je suis déçu, tu m'as trahi.”

C'était un bouquet de ronces. Elle se demanda où Gillian trouvait le temps de jouer à ces jeux idiots.

Deux marins vinrent la chercher et l'entraînèrent dans la soute pour la suspendre au-dessus de ce bassin où on allait la noyer. Elle se demandait où était Gillian. Paradoxalement, elle espérait qu'il assisterait à son supplice. Peut-être depuis la régie.

La maquilleuse se retira, le treuil se mit en marche, lui plongeant la tête dans l'eau. Le sacrifice avait commencé sans avertissement.

Elle essaya de se détendre, de retenir sa respiration. Elle se sentait légère, le liquide la repoussait vers le haut. Elle avait l'impression de pouvoir flotter facilement. Elle fit une découverte : les poissons dans un aquarium ne voyaient rien du monde extérieur, c'était inutile de leur faire des grimaces derrière la vitre, ils ne vous voyaient pas. Ils ne voyaient que leur propre reflet répété à l'infini. Ses grands yeux se reflétaient sur les vitres de la cuve, entre les volutes serpentine de sa chevelure qui semblait animée d'une vie propre. Les arabesques de ses cheveux autour de son visage évoquaient la tête de la Méduse enveloppée de serpents. « La première gorgone. » Les mots étaient apparus dans son esprit. Elle se demanda pourquoi la première Gorgone.

Méduse avait le pouvoir de pétrifier par son regard. Persée l'avait décapitée et avait offert sa tête à Athéna, qui l'avait clouée sur son bouclier nommé Aegis.

L'air lui manqua, elle ne put empêcher ses muscles abdominaux de se contracter afin de sortir sa tête de l'eau. Le treuil s'enfonça de nouveau. Au prix d'un effort violent, elle réussit en pliant les jambes et en se cambrant à atteindre l'air libre. Le bâillon l'empêchait de respirer par la bouche. Elle inspira par le nez. Le liquide emplissant ses narines brûla ses sinus. Elle suffoqua. Ses muscles se relâchèrent. Elle retomba dans la cuve.

Un réflexe désespéré d'aspiration fit pénétrer le liquide à flot dans sa poitrine. La douleur fut atroce, elle crut sentir ses poumons exploser. Sa respiration se ralentit, devint syncopée, petit à petit elle se rendit compte qu'elle respirait sous l'eau.

C'était une sale blague.

Ils avaient rempli la cuve avec ce substitut de liquide amniotique à base de perfluorocarbène, qui permettait de

sauver les bébés prématurés. Le produit saturé d'oxygène nourrissait ses poumons.

Dyl avait de nouveau l'espoir de vivre, mais elle maudissait Gillian. Sa tête lui faisait mal, ses cuisses l'élançaient douloureusement.

Elle resta ainsi suspendue dans la cuve une éternité avant que le treuil ne remonte et ne la dépose au pied des parois de verre.

Le retour à l'air libre fut aussi douloureux que la noyade. Les mains toujours liées contre son pubis, elle se contorsionna sur le sol, et mit de longues minutes à dégorger l'horrible liquide. Un marin la souleva sans aménité.

L'autre jeune femme avait disparu.

Les marins détachaient les palans auxquels elle avait été suspendue. Le liquide transparent qui remplissait la cuve installée sous la jeune femme s'était durci. Soulevée par des vérins hydrauliques, l'énorme cuve sphérique remonta des profondeurs. Ses parois s'ouvrirent dans un sifflement de vapeur, et une mâchoire de robot descendant du pont roulant s'empara de la boule transparente qu'elle contenait. Dyl ne voulut pas croire ce qu'elle entrevit au cœur du sarcophage translucide. Figé dans sa dernière convulsion, le tombeau de verre contenait le corps pétrifié de la jeune fille blonde. Emprisonné dans la gangue transparente, son cadavre hérissé d'épingles se tordait dans les affres d'une agonie immortalisée.

COMMUTATEUR DE RÉSEAU

– J’ai sérieusement enquêté sur tes parents, et je parie que tu ne sais pas la moitié de ce que j’ai découvert.

Cela fait cinq minutes que je suis Leslie le long des voies et je guette avec anxiété le moment où le VLS souterrain va passer. Les arches en béton du tunnel se succèdent à l’infini, me donnant l’impression d’avancer à l’intérieur du squelette d’un animal géant. Seul l’écho de nos voix et de nos pas troublent le silence sépulcral du tunnel.

– Déjà ta mère, ça ne t’étonne pas qu’elle soit restée si jeune ? Sur toutes les photos que j’ai pu voir, elle a toujours le même visage d’adolescente. Soit elle ne vieillit pas, soit on lui a inventé une identité à partir de portraits tous faits à la même époque.

Je me rappelle le visage d’ange de Raphaëlle. Je l’ai toujours connue ainsi. Sans une ride. Mais cela m’a toujours paru normal. Un léger souffle d’air dans mon dos me fait me retourner. Le dragon mécanique arrive. Leslie me plaque contre la paroi sale.

– Colle ton visage contre le mur, le robot ne doit pas nous détecter.

Je sens la poitrine de Leslie s’appuyer contre moi. Nous sommes vêtus de noir, et Leslie porte une capuche sombre qui dissimule sa tête.

Dans la stridence des boggies magnétiques et de l’air déplacé, le VLS s’engouffre derrière nous. J’entrevois derrière les vitres la foule compacte et blafarde des gens entassés dans les nacelles. Les anneaux nous effleurent,

créant une dépression qui nous aspire en arrière, puis c'est de nouveau le silence. Je suis couvert de la suie noire qui tapisse les murs.

Leslie se tient au milieu des rails, la jupe retroussée au-dessus de son slip. Elle enlève ses chaussures et retire ses collants noirs.

Leslie est un travesti tellement réussi que j'ai toujours du mal à m'empêcher de la trouver séduisante.

– Enlève ton pantalon et tes chaussures et donne-les moi.

L'androgynisme est suffisamment folle pour vouloir baiser au milieu du passage des VLS. Mais quelque chose dans son ton impérieux me fait penser que cette demande n'a rien à voir avec un nouveau fantasme sexuel. Leslie ouvre son sac à dos, en extirpe un autre sac étanche qu'elle me tend.

– Mets tes chaussures et ton pantalon là-dedans, ne pose pas de questions et fait ce que je dis...

Je m'exécute en guettant avec anxiété l'entrée du tunnel, redoutant l'arrivée d'un nouveau train.

Leslie porte un slip noir à la brésilienne, qui monte au-dessus des hanches, traversé au-dessus du pubis par le baudrier qui soutient son étui à pistolet entre les reins. L'autre arme plus imposante est rangée dans un étui assujéti par d'étroites lanières, entrecroisées autour de sa poitrine, et dissimulée par sa courte veste en Kevlar sombre. La crosse émerge sous son aisselle gauche tournée vers l'avant. Leslie est l'incarnation des femmes guerrières de manga dont raffolait Fred. J'ai une pensée attristée pour lui, en regrettant cette relation homosexuelle qui n'a pas aboutie. Étrangement, autant l'envie d'initier Fred m'a excité, autant j'ai toujours des réticences à m'imaginer dans les bras de Leslie. En fait, c'était surtout la jubilation d'obliger Fred à transgresser ses tabous, et la certitude de détenir la clef qui allait le libérer de ses frustrations qui me motivaient.

Leslie a soulevé une grille d'aération qui recouvre une ouverture d'une trentaine de centimètres de large au milieu

du passage.

– Suis-moi...

Elle saute et disparaît dans les profondeurs.

Je m'engage dans le rectangle de béton. Je sens ses bras qui saisissent mes jambes.

– Laisse-toi tomber, je te retiens...

Je glisse contre son torse, en me râpant la peau contre les courroies du Holster. Mes pieds s'enfoncent dans l'eau froide jusqu'à mi-mollet.

J'ai peur de regarder dans quel cloaque je viens d'atterrir, mais l'eau qui ruisselle entre mes jambes est limpide. Nous sommes dans un étroit tunnel de service. Des faisceaux de câbles séculaires longent les parois décrépités de leurs ondulations monotones. Mes pieds sont englués dans un lit d'argile rouge sur lequel coule le ruisseau souterrain.

La surface de l'eau réverbère au plafond le scintillement des lampes de sécurité, répétant l'infinie régularité de leurs halos jaunâtres.

Leslie poursuit ses explications de sa voix basse.

– Dans mon enfance, je venais jouer avec ma sœur jumelle dans ces souterrains. J'y suis retourné récemment pour localiser les commutateurs de réseau de ton quartier. Je voulais pirater les ordinateurs de ton père, pour en savoir un peu plus sur le Faisceau. J'ai donc cherché le souterrain qui m'amènerait à proximité de ta maison.

Nous arrivons à une intersection. L'eau surgit d'une galerie transversale exiguë dépourvue de lumière.

– En creusant le métro, les ouvriers ont dû tomber sur ce vieux passage. Toute cette colline est truffée de souterrains.

Leslie allume sa lampe torche et éclaire l'armoire métallique d'un commutateur installé à proximité de l'embranchement.

– Regarde ! Quelqu'un a posé une dérivation...

La petite gaine jaune d'une fibre optique sort du commutateur, longe les câbles suspendus à leurs potences

jusqu'au boyau croisant le tunnel de service, où un câble électrique plus épais vient la rejoindre.

En marchant à moitié courbé à la suite de Leslie dans l'ancien souterrain, je remarque, gravées sur les pierres, les mêmes croix templières que dans les caves de ma maison. L'absence de lumière de service, et l'exiguïté de ce nouveau conduit, rendent la progression oppressante.

Le tunnel débouche dans un caveau en pierre de taille remplie d'eau. Leslie éclaire les profondeurs aquatiques révélant un trou sombre d'où le ruisseau émerge et où s'enfoncent les deux câbles.

J'essaie d'imaginer mon père en homme-grenouille en train de tirer la fibre optique dans les souterrains. Ça ne colle pas, par contre cela ressemble plus à ma mère d'organiser de telles expéditions. Mais je n'en vois pas l'intérêt puisque leur laboratoire était connecté au monde entier via les antennes du Faisceau. Il n'y avait aucun intérêt à venir pirater un commutateur à trois cents mètres du laboratoire.

– Déshabille-toi.

– Attends ! On ne va pas plonger là-dedans. Je sais où cela mène, à tous les coups ce conduit émerge dans les caves de ma maison, on n'a qu'à passer par en haut.

– Tout faux ! On ne peut plus accéder au sous-sol de ta maison, le Faisceau a condamné les accès, et puis cela ne conduit pas dans tes caves. Il n'y a aucun risque, suis-moi et tout se passera bien.

J'ai brutalement très froid. L'idée de nager dans ce conduit rempli d'eau glacée m'épuise d'avance. Leslie se déshabille complètement. Elle glisse ses vêtements et ses armes dans son sac. Je suis impressionné par sa beauté. Ses courbes féminines et sa musculature discrète sont un mélange particulièrement explosif. Sur son pubis épilé, elle s'est injecté un nanoimplant représentant un saint Sébastien lardé de flèches dont le tatouage se contorsionne dans une

animation cyclique sensuelle.

– Qu'est-ce que tu fais ? Allez, déshabille-toi !

Leslie s'approche et commence à enlever mon T-shirt.

– OK ! Ne me touche pas...

J'enlève mon slip et mon pull et les donne à Leslie qui les glisse dans le sac étanche. Elle fixe la lampe sur son front.

Leslie aurait fait une très belle femme, mais la présence du membre viril entre ses jambes a quelque chose d'obscène que je n'arrive pas à accepter. Je préfère l'imaginer en femme plutôt qu'en homme, le fait qu'elle ait des seins est plutôt à son avantage.

– Alors, je te plais mon chou ?

Je détourne le regard, gêné d'avoir été surpris en train de la détailler. Je n'arrive pas à retrouver cette sensualité perverse que Fred avait réussi inconsciemment à provoquer en moi. Sans doute parce que les rôles étaient inversés. C'était Leslie qui m'obligeait à transgresser mes tabous.

– On va nager à peu près dix mètres à contre-courant...

– Et on va émerger dans les caves de ma maison, je sais, le troisième niveau était noyé sous l'eau...

– Je te dis que ça ne mène pas chez toi ! Écoute quand je te parle. Mouille-toi que tu ne fasses pas d'hydrocution.

Elle m'asperge d'eau glacée, ce qui me tétanise. Je me mets à claquer des dents.

– Saute, cours sur place ! Il faut faire circuler ton sang.

Après quelques minutes d'échauffement, je ne me sens toujours pas prêt à plonger dans le tunnel. Mes pieds sont gelés.

Leslie m'enserme entre ses bras. Sa verge tiède s'appuie contre mes fesses. Elle caresse ma poitrine, puis sa main descend entre mes jambes. Malgré la fraîcheur du lieu, l'étroitesse du caveau crée une intimité agréable. Je me surprends à ressentir de nouveau du désir pour Leslie et je m'abandonne à ses caresses. Elle me lâche et s'enfonce dans l'eau froide. Très vite les derniers reflets de sa lampe

frontale disparaissent dans les profondeurs me laissant dans l'obscurité, je sens la panique me gagner.

J'avance dans l'eau glacée, et après avoir pris une longue inspiration, je plonge à tâtons dans le goulot rocailleux à la suite de l'androgynie.

THANATOS

Gillian se tenait devant les baies vitrées face à l'océan. La mer était agitée, des gerbes d'écume roulaient sur le pont supérieur, aspergeant les vitres de la dunette.

– Es-tu prête pour ta troisième initiation ?

Dyl, à genoux par terre, était faible, malade de souffrance. Elle continuait de tousser. Sa gorge et ses poumons, irrités par le perfluorocarbène, lui faisaient toujours mal.

Elle détourna ses yeux du regard ironique de Gillian. Sur le mur, il y avait une autre toile représentant la tour de Babel, sa construction était presque terminée. Elle se demanda si Gillian possédait la totalité des tableaux et à quelle époque on avait pu peindre cette bande dessinée picturale.

– Arrête tes conneries d'initiation de merde ! C'est du sadisme, tu es un malade, Gillian, et tous ceux qui te servent sont des psychopathes. Normalement, les tarés comme toi, on les enferme. Tu te branles avec ton pouvoir de merde, mais t'es qu'une pauvre cloche. OK, tu m'a brisée, c'est ce que tu voulais ? Tu veux que je te suce, tout de suite, pas de problème, je suis ta boniche ! Mais tu ne me fais plus bander, crétin. Ma mort n'appartiendra désormais qu'à moi seule, je te méprise.

Gillian se leva.

– J'ai vérifié l'enregistrement du car régie, lorsque tu as localisé mon pirate. Je voulais m'assurer de toi, car je devais pouvoir te faire confiance. Tu m'as caché d'où arrivaient les

informations piratées sur le réseau de Thanatos.

Gillian glissa la pointe de sa chaussure entre les cuisses de Dyl agenouillée.

– Je t'emmerde...

Gillian exerça une légère pression du bout du pied contre son entrejambe.

Dyl prit sa respiration et se prépara à une nouvelle séance d'érotisme pervers. Il fallait qu'elle se concentre pour qu'un semblant d'excitation sexuelle renaisse en elle. Cela l'aiderait peut-être à calmer Gillian. Il voulait qu'elle soit une pute, elle serait une pute.

Gillian s'était légèrement reculé.

Elle ferma les yeux, entrouvrit la bouche, cambra son dos, adoptant une attitude de victime soumise.

– Ne joue pas avec moi.

À toute volée, Gillian la cogna au visage du plat de sa chaussure. Dyl s'effondra en travers de la moquette. Elle rampa pour s'éloigner de lui. Il frappa son torse avec la pointe de sa chaussure. Quelque chose se brisa dans sa poitrine, la douleur fut fulgurante et elle hurla. Du sang coulait de son nez et remplissait sa bouche.

Elle se tordait de douleur sur le tapis en gémissant.

– Les Cybermanciens des Récifs se servent de l'orgue pour se syntoniser avec Cathédrale et pirater le cargo.

Dyl ne comprenait rien de ce que lui disait Gillian, il semblait s'adresser à quelqu'un d'autre.

– Avant l'aube, il ne restera plus rien là-bas qui puisse me nuire, ton petit protégé du port est en train de mettre son nez là où il ne faut pas. Mes hommes vont le massacrer et je te ferai vivre l'enregistrement de son supplice. Tu ne peux rien faire contre moi, Euryale.

Ce nom provoqua une étrange sensation de bien-être. La tête de la Méduse s'imposa de nouveau dans son esprit.

Gillian étreignit ses cheveux et écrasa son visage contre le sas.

L'enfer ne faisait que commencer.

LA CRYPTTE

Je nage et rampe à la fois, m'écorchant sur les pierres du boyau. Je manque d'air. J'essaie de rejoindre la faible clarté de la lampe de Leslie, qui oscille loin devant moi. Le mince pinceau de lumière disparaît totalement. La panique me submerge. Frénétiquement, je me propulse dans les ténèbres, en m'arrachant le bout des doigts contre les aspérités de la galerie sous-marine. Soudain, je ne sens plus les pierres du tunnel sous mes mains. J'allonge les bras avec précaution, je suis dans une étendue d'eau plus vaste. Au-dessus de moi, le petit halo lumineux remonte vers la surface, éclairant faiblement de larges piliers de granit plongeant dans les profondeurs.

J'émerge au milieu d'une nef gothique éclairée par des néons posés sur le sol. Leslie m'aide à m'extirper du réservoir. Je m'effondre sur la margelle de pierre froide. Je tremble de tous mes membres. Mes testicules se sont recroquevillés à l'intérieur de mon corps, je claque des dents, mes bras et mes jambes sont tétanisés.

Leslie me frotte vigoureusement avec une serviette sèche sortie de son sac étanche. Elle m'allonge sur le tissu épais, et se couche sur moi en me caressant le visage. La peau de Leslie est satinée et chaude, j'ai l'impression d'être un bloc de marbre gelé. Les seins épais, trop fermes de l'androgynie pèsent contre ma poitrine. Les mains engourdies par le froid, je m'empare des deux globes de chair, et d'un pouce tremblant, caresse leurs petits mamelons rigides. Leslie frotte ses lèvres contre les miennes, me mordillant

goulûment. Épuisé et transi, je m'abandonne à ses caresses et ses baisers, savourant sa chaleur.

Nous sommes sous une grande voûte gothique, au bord d'un bassin rectangulaire. Des piliers épais, séparés par de larges arcs-boutants plongent dans l'eau à intervalles réguliers. Au-delà du transept, quelques néons éclairent l'abside, encombrée par un enchevêtrement de tuyaux d'orgues et de mécanismes en bois.

Leslie se redresse à califourchon contre mes hanches, et mordille mes tétons, provoquant des décharges nerveuses jusque dans mon bas-ventre. Elle a une bouche pulpeuse sur un visage anguleux, agréable.

Leslie est un drôle de personnage. Ni homme, ni femme. Il y a tellement de sensualité dans ses étreintes que malgré la turgescence qui bat contre mon ventre, je ne veux voir en elle qu'une entité féminine. Elle fait partie de ces travestis tellement réussis qu'ils en incarnent l'idéal de beauté des femmes fatales. Si Leslie avait été une vraie femme, j'aurais pu en être amoureux. Je serre mes jambes, emprisonnant sa verge entre mes cuisses, elle se cambre, sa respiration s'accélère. L'androgyme glisse sa main entre nos deux corps. Ses doigts experts m'enrobent, faisant rouler le gland sous la peau du prépuce. Je ferme les yeux et succombe à ses caresses adroites, mon orgasme se répand contre son ventre.

Leslie se relève et s'empare de son sac. Le halètement d'un clapotis saccadé, mêlé au grondement d'une chute d'eau, résonne entre les arches collatérales.

Mon pantalon et mon pull collent contre mes écorchures aux genoux et aux coudes, et mes doigts griffés me font tellement souffrir que j'ai du mal à fermer les velcros de mes chaussures. J'anticipe notre retour à travers le conduit rempli d'eau froide avec appréhension.

Leslie, déjà habillée, réajuste le Holster fixé à sa poitrine et parle sans me regarder.

– Leslie était ma sœur jumelle. Nous habitons ensemble

dans la maison de la plage. Nous ne nous étions jamais vraiment quittés depuis notre enfance. Il y a cinq ans, pendant trois nuits de suite, j'ai rêvé d'elle, elle souffrait. Atrocement. J'ai ressenti sa douleur, puis sa mort. Au bout de quelques jours, j'ai reçu la visite de ses équipiers, José et Luis. Leslie leur avait dit de me contacter s'il lui arrivait quelque chose. Elle ne les avait pas prévenus que nous étions jumeaux. Ils furent stupéfaits. Ils m'ont prise pour elle déguisée en garçon.

« En enquêtant sur les disparitions, elle était tombée sur une filiale du Faisceau, qui finançait les centres d'Euthanasie. Ma sœur avait fini par découvrir que Thanatos n'était pas une légende.

« À ses débuts, Thanatos était une petite entité discrète. Ils procédaient par enquête pour sélectionner victimes et bourreaux. Pour les bourreaux c'était facile, c'étaient ceux qui pouvaient payer. Par contre, pour les victimes, c'était plus difficile. Il fallait trouver ceux qui se complaisaient dans la souffrance masochiste. Il n'a pas fallu longtemps pour que l'organisation ne se contente plus de victimes consentantes. La demande de sacrifices était trop forte. Il leur fallait de la chair fraîche. Avec l'aide d'homme influents corrompus, ils ont étendu leurs activités et enlevé des jeunes gens un peu partout dans le monde.

« Pour la plupart des humains, le plaisir de tuer et de faire souffrir peut devenir une véritable drogue. Gillian Retz l'a très bien compris.

« Leslie a fini par trouver le siège de Thanatos. Le principe de la lettre volée d'Edgar Poe. C'était le cargo de Gillian Retz, qu'il avait baptisé du même nom que son organisation criminelle. Ma jumelle s'est arrangée pour se faire inviter dans le cargo, en se faisant passer pour une jeune milliardaire désœuvrée, en quête de sensations fortes. Elle s'était fait greffer un scanner rétinien sur le nerf optique et une balise GPS miniaturisée dans la graisse de sa

hanche. Malheureusement, José et Luis ont perdu la liaison dès que son hélicoptère est arrivé à proximité du cargo. Thanatos est protégé contre les émissions hertziennes. Cinq jours plus tard, j'ai rêvé de sa mort. Quinze jours plus tard, José a capté de nouveau le signal de son GPS. Ils ont localisé l'émission à deux cents mètres de profondeur, au large des côtes d'Islande et sont venus me chercher. L'émission de sa balise satellite se situait à une cinquantaine de kilomètres de la vieille plate-forme de forage Troll. J'ai contacté la direction de la plate-forme, et j'ai obtenu de leurs services d'entretien qu'ils me laissent le contrôle radioguidé d'un de leurs AUV¹⁰ de maintenance sous-marine. Via le net, j'ai guidé le robot jusqu'au site de l'émission de la balise de Leslie.

« Sur le fond, il y avait des dizaines de sphères transparentes, contenant chacune un cadavre, dont celui de ma sœur. Ils l'avaient coulée vivante dans un bloc de métacrylate transparent.

Il eut un sourire amer.

« Thanatos avait transformé Leslie en sculpture sous-marine.

« J'ai repris sa place au commissariat afin que personne ne se rende compte de sa disparition. Une enquête aurait attiré l'attention de Thanatos. José et Luis ont accepté d'être mes complices. Je me suis injecté des hormones, travesti en femme, et c'est un rôle qui me plaît.

Leslie passe ses bras autour de moi et effleure mes lèvres d'un baiser léger. Elle a un sourire triste.

– Attends ! Comment tu as fait pour donner le change aux scanners de contrôle d'identité. Tu n'as pas les mêmes empreintes digitales et rétinienne que ta sœur !

– Leslie et moi nous avons les mêmes empreintes digitales, parce que nous étions plus que des jumeaux monozygotes, Leslie et moi étions des clones. Nous sommes

¹⁰ AUV : Autonomous Underwater Vehicle. Robots sous-marins destinés à l'exploration du fond des mers.

nés dans un laboratoire militaire de génie génétique.

Je l'interromps.

– C'est interdit par la Commission d'éthique !

– T'as encore rien appris ! Tu crois que nous vivons une époque où une commission d'éthique, aussi bien intentionnée soit-elle, peut empêcher quoi que ce soit ? Ta naïveté est attendrissante. En tout cas, les chercheurs qui nous ont conçus se sont bien occupés de nous. C'étaient de vrais pères. Nos géniteurs, si on peut dire, ont fait parti de ces militaires nationalistes exécutés pendant l'Unification, lors du grand nettoyage de l'armée par les cellules antisémites dirigés par l'Otan et les grands groupes économiques américains. Je ne sais pas s'ils avaient réellement l'intention de prendre le pouvoir, en tout cas, ils avaient soigneusement dissimulé notre existence, et nous avons échappé à l'épuration. Leslie est entrée dans la police, moi je suis resté caché.

Leslie s'éloigne vers l'abside.

– Après le meurtre de ton père, et la destruction de son laboratoire, j'ai fouiné un peu partout, et j'ai découvert cet endroit. Nous sommes à peu près à trois cents mètres de chez toi. Il y avait une galerie au fond, qui autrefois devait communiquer avec les caves de ta maison, mais le tunnel a dû s'effondrer lorsque le château a été détruit.

Je me lève et rejoins Leslie dans la pénombre de cette cathédrale engloutie.

Des orgues démesurées occupent tout le cœur de la nef.

Les clapotis réguliers proviennent d'une grande roue métallique à godets, entraînée par une chute d'eau ruisselant depuis le triforium à claire-voie, au sommet du bras nord du transept.

La roue tourne dans le vide, débrayée d'un vaste bâti d'engrenages. Cela ressemble à une boîte de vitesses démesurée, dont les pignons sont reliés à trois énormes soufflets de forges, suspendus dans d'épaisses charpentes.

Certaines dents cassées de l'enditure en bois, ont été remplacées récemment, et font des taches blanches au milieu des engrenages patinés par le temps.

Des tubulures vert de gris, de cuivre oxydé, sortent du bec des soufflets, et bifurquent vers l'abside.

Sous la clef de voûte du chœur, un vaste puits circulaire d'où émergent les plus gros tuyaux, s'enfonce dans les profondeurs. Un péristyle gothique entoure le puits. L'étoile à cinq branches, symbole de Vénus et pentagramme de la magie noire, est gravée sur une large plaque de cuivre tendue entre les fûts.

À sa verticale, cinq gros sacs de toile éventrés oscillent au bout de crochets, suspendus aux arches par des palans. Les anciens cordages pourris ont été remplacés par des bouts de marine en nylon blanc. Les tubes venant des soufflets se divisent en une myriade de petits conduits. Ils convergent vers un groupe de claviers organisés en arc de cercle, dans un encorbellement surplombant le puits. Au-dessus des claviers, un mécanisme séculaire dégurgite des partitions perforées, semblables à celles d'un orgue de barbarie.

Quelqu'un a installé, devant chaque clavier, des bras robotisés interfacés sur un groupe de micro-ordinateurs, empilés dans le bras sud du transept. Seule vie dans ce sépulcre, des hexapodes d'entretien furent à la recherche d'impuretés. Le dallage autour des ordinateurs est tellement nettoyé, qu'il a l'air d'avoir été posé la veille.

Leslie désigne les énormes tuyaux émergeant du puits.

– Ce truc-là date du XIIe ou XIIIe siècle. Tes parents ont remis l'installation en état. Ils ont posé une dérivation depuis le commutateur du métro pour éviter de tirer trois cents mètres de câbles le long du tunnel. Est-ce que tu as la moindre idée de ce que cela peut être ?

Je suis stupéfait. Jamais je n'avais entendu mon père ou ma mère évoquer ce site mystérieux.

Leslie poursuit.

– Nous sommes sous les ruines d’une forteresse médiévale. C’était la place forte d’un seigneur de guerre condamné pour hérésie et sorcellerie à l’époque de Jeanne d’Arc. Cet aristocrate avait à son service un alchimiste, Prelatti, qui fut son complice dans une série de meurtres abominables perpétrés pour invoquer les démons. Après son procès, on a détruit ses châteaux. Je pense que cette gigantesque crypte est ce qui reste du laboratoire alchimique de Prelatti. Il est bâti sur le même plan que les églises templières, avec un cœur circulaire plus large que la nef et le transept. Au centre du cœur, il y a un puits de trois étages dans lequel Prelatti a fait construire l’orgue. Apparemment, Prelatti a trouvé quelque chose d’important, et tes parents ont remis en marche la machine. Le système est verrouillé avec un code à deux clefs que je n’ai pas réussi à déplomber, en plus il est protégé par un scanner d’identification qui me refuse l’accès, je ne peux pas avoir les empreintes digitales de tout le monde !

Euryale, le mot s’impose immédiatement dans mon esprit. Le nom utilisé par mon père pour pirater le réseau du Faisceau.

Je m’approche d’une niche où repose la large surface translucide d’une tablette tactile. Un bas-relief sculpté sur le tympan au-dessus de l’alcôve, représente une scène de croisade templière. La plaque de verre est appuyée sur un tabernacle enluminé, encastré dans le mur. Un Baphomet dévorant les hérétiques est peint sur la face avant du tabernacle. La tablette tactile est en veille, d’un effleurement j’active le système. Je n’ai pas besoin de taper de code d’accès. L’ordinateur a été programmé pour reconnaître mes empreintes digitales. Le visage de ma mère apparaît dans un rectangle vidéo sur la surface de verre.

« Tristan, je savais qu’à force d’explorer les souterrains tu finirais par arriver jusqu’ici. Ne touche à rien et viens me voir, je vais t’expliquer ce que c’est. Surtout n’en parle pas

à ton père, viens me voir d'abord. Par contre, s'il m'est arrivé quelque chose et que tu ne peux pas me joindre, préviens ton père. Dis-lui que le code d'accès est le nom de la troisième Gorgone. Il comprendra. »

Ma mère hésite un instant avant de couper l'enregistrement.

« Je t'aime Tristan, prends bien soin de toi. »

L'image 3D disparaît et une fenêtre s'affiche attendant un mot de passe.

Je me penche sur la table lumineuse et formule le mot Euryale.

Une fenêtre de scan s'ouvre sur la surface de verre, et la voix synthétique du système me demande d'y poser mon pouce. Un alter ego cybernétique de ma mère apparaît. Son visage flotte en 3D devant moi. Raphaëlle a pris le temps de se faire modéliser en motion picture, et de générer une IA neuronale basée sur son identité. Ce n'est plus un enregistrement live, mais une intelligence artificielle simulant les traits de caractère et les intonations de Raphaëlle, qui me parle. Le réalisme de l'image un peu transparente est tellement abouti, que j'ai l'impression de voir un fantôme surgir au milieu de la crypte.

« Tristan, tu connais le nom d'Euryale, et la gestion d'accès indique que ton père n'a pas consulté la base, c'est donc qu'il s'est passé quelque chose et tu es peut-être en danger. La base t'est accessible, mais tu peux également demander des explications à l'IA, elle te les fournira en fonction des données que j'ai stockées sur ce site. »

Simultanément, des menus hypertextes s'affichent autour du visage flottant dans le vide. L'écho de la voix de Raphaëlle se réverbère dans le déambulatoire derrière l'abside.

Leslie s'approche avec deux grandes chaises moyenâgeuses à moitié pourries.

– Assieds-toi. Je crois qu'on en a pour un moment.

Les larmes me brouillent la vue. L'IA a ressuscité le souvenir de Raphaëlle. Et de la voir me parler, alors que je la sais morte, est intolérable. J'ai l'impression de la trahir en acceptant de converser avec cette figurine synthétique qui pastiche son identité. D'une voix cassée, je donne un ordre informatique verbal.

– Veille...

L'écran s'éteint.

Je m'assieds sur la chaise que me tend Leslie et essuie mes larmes. Leslie veut passer un bras réconfortant autour de mes épaules, mais je me dégage. Appuyé sur l'écran éteint, j'éclate en sanglots violents. Leslie s'éloigne dans le déambulatoire et allume une cigarette. L'écho de la chute d'eau et des clapotis de la roue résonnent à travers les travées silencieuses de l'étrange sanctuaire.

Au contact de mes larmes, l'écran se réactive.

« Tristan, tu dois remettre en marche l'orgue alchimique de Prelatti et te rendre sur les Récifs. Méfie-toi de Gillian Retz, le président du Faisceau. Il ne sait pas que nous avons réactivé l'orgue, tu dois tenir son existence secrète. Sur les Récifs, tu diras que tu es le fils de Raphaëlle. Tu es en danger dans cette partie des Probables. Tu dois te réfugier dans les Récifs pour l'instant, Gillian ne peut plus y retourner. Là, tu rencontreras des gens qui prendront soin de toi. »

CONTREBANDIERS

Dyl se réveilla dans une infirmerie, un bandeau sur le nez et le torse prisonnier d'un corset. Elle crut avoir quitté le cargo, mais la longue pulsation grave des moteurs résonnant à travers la structure, la détrompa aussitôt. Sa première pensée fut pour Tristan, il fallait le sauver des griffes des tueurs. Le blouson de cuir de son père était posé sur un tas de vêtements au pied de sa couchette. De retrouver sa veste donna à Dyl un bref instant de réconfort. Elle effleura pensivement le cuir épais, dernier souvenir qui la rattachait à son enfance disparue. Elle s'habilla, caressant l'illusion qu'elle allait quitter le navire. En fouillant les armoires, Dyl trouva une paire de ciseaux effilés. L'arme était dérisoire, mais c'était une arme. La porte de l'infirmerie n'était pas fermée. Elle déambula dans les couloirs déserts à la recherche d'une issue. C'était la première fois qu'elle se déplaçait librement dans la nef. Outre la pulsation lointaine des moteurs, les coursives résonnaient d'ordres incompréhensibles émanant des intercoms. Les voix nasillardes rompant le silence par intermittence renforçaient l'impression de solitude qui imprégnait le vaisseau. Le navire était une énigme, tant par ses proportions impressionnantes que par son étrange architecture. De fins arceaux de titane, régulièrement espacés, simulaient en plus élancés les arches d'une cathédrale. Elle avançait dans les entrailles d'une sorte de supertanker gothique, usé par des années de service. Comme si le bâtiment avait sillonné toutes les mers du monde pendant des siècles, engloutissant des générations de marins. La peinture des bastingages

s'écaillait, les gonds des portes étaient érodés, leurs poignées brillaient, comme le sexe proéminent du gisant de bronze du Père Lachaise.

En pénétrant dans la pénombre oppressante d'une vaste soute, encombrée d'instruments de torture, Dyl ressentit plus fortement l'aura malfaisante qui imprégnait la nef. Thanatos semblait hanté par une entité monstrueuse qui se nourrissait de la souffrance de ses victimes.

La respiration sourde des moteurs était plus distincte. Le fond de la cale donnait sur un gigantesque sas circulaire incliné, surplombé de treuils munis de sangles. Un bourdonnement nébuleux émanait de l'opercule dont la taille et la complexité l'intriguèrent. Elle posa sa main sur le dôme métallique, animé d'une vibration ténue. La lourde masse parabolique scellant le passage roula à l'intérieur de la paroi dans un chuintement feutré.

Une onde de terreur pure la tétanisa lorsqu'elle découvrit l'horreur abjecte qui obstruait l'immense orbite de titane.

L'ouverture était occultée par une membrane chitineuse recouverte du fourmillement de milliards d'insectes. Le tapis de myriapodes laissait entrevoir un tégument alvéolaire rempli de vers blanchâtres, tortillant leurs méandres sinueuses vers elle. Les cavités entre les plaques nervurées qui composaient la surface de la membrane étaient agitées du mouvement ciliaire d'une forêt de mandibules acérées. Animées d'une lente respiration, les sclérites du cytosquelette s'écartaient, révélant entre les touffes de soies de leurs interstices, un grouillement larvaire répugnant. Une odeur putride de viande en décomposition émanait des morceaux de chair, accrochés aux rangées de mandibules. Ce qu'elle avait pris pour la pulsation des moteurs était la respiration lourde agitant les stigmates de cette abomination. Des millions d'helminthes et de diplopodes rampaient à l'assaut des parois du sas, les premières vagues d'insectes tombaient par grappes à ses pieds, glissant entre les

interstices des passerelles.

L'écho de pas sur les grilles derrière elle l'arracha à sa contemplation morbide du grouillement infâme. Elle dissimula la paire de ciseaux derrière son dos.

Une silhouette sombre, marchant à contre-jour devant les lampes de sécurité, s'avavançait dans le tunnel. Elle reconnut Maria.

– J'avais peur que tu ne te sois perdue.

Cette phrase anodine lui donna l'impression de réintégrer une sorte de normalité. L'espoir de quitter le cargo et peut-être de sauver Tristan se renforça. Dyl désigna l'immense opercule dégurgitant son fourmillement arthropode.

– C'est quoi cette horreur ?

– Tu viens de rencontrer Kubernan, le vrai maître de Thanatos.

– Pourquoi le vrai maître de Thanatos ?

– D'après Gillian, ce serait plutôt à toi de me l'expliquer.

Maria se pencha sur l'ouverture et déclencha l'occlusion du sas. Le dôme blindé recouvrit l'abjection.

Dyl enserra le cou de Maria et plaqua la pointe des ciseaux contre sa gorge.

– Tu vas me conduire dehors.

– On ne peut pas sortir du navire, nous sommes en pleine mer.

– Les hélicoptères !

– Tu ne sais pas conduire un hélicoptère, tu n'as aucune chance de t'enfuir. En plus, nous serions obligés de franchir la passerelle et on nous arrêtera. Ce n'est pas ma mort qui empêchera Gillian de te récupérer.

– Des armes, je suis sûre qu'il y a des armes quelque part.

– OK, je te conduis.

Dyl libéra Maria et la poussa vers le tunnel. Elle s'avança de quelques pas, et se retourna.

– Donne tes ciseaux, Gillian veut te voir.

Le grouillement des insectes sur ses pieds rendait Dyl

nerveuse.

Elle allait être obligée de tuer Maria si elle voulait pouvoir s'enfuir.

Dyl bondit vers la jeune femme, Maria para son attaque, les ciseaux entamèrent son avant-bras mais Maria ceintura Dyl, lui faisant perdre l'équilibre. Les deux femmes roulèrent sur le sol écrasant les insectes courant sur les grilles. Maria eut vite le dessus, elle était d'une force et d'une agilité presque surhumaines. Elle la maintint plaquée contre les passerelles, indifférente aux nuées de Myriapodes qui escaladaient les cheveux de sa prisonnière. Dyl hurla de terreur en sentant le fourmillement de leurs pattes sur son visage. Les insectes s'insinuaient dans ses vêtements, couraient le long de son dos.

Maria s'empara des ciseaux et les glissa à sa ceinture sans se soucier des petits monstres qui remontaient le long de ses cuisses. Elle approcha son visage.

– Petite fille, pas gentille avec Maria. Écoute ! Je t'aiderais bien, mais j'appartiens à Thanatos comme tous ceux qui servent Gillian sur le navire, et je ne veux pas finir dans les entrailles du vaisseau. Tu n'as de toute façon aucun moyen de t'enfuir.

Dyl n'écoutait pas, elle agitait la tête en tous sens essayant de se débarrasser des insectes qui pénétraient dans son nez et ses oreilles.

Maria se releva et se dirigea vers la coursive. Dyl bondit et arracha ses vêtements infestés de bestioles. Maria riait en la regardant extirper frénétiquement les milliers d'animalcules qui couraient sur son corps. Elle se déshabilla, et tenant leurs vêtements, poussa Dyl à moitié hystérique vers l'entrée de la soute. Maria activa un moniteur de contrôle déclenchant un rideau d'ultra-fréquence. Les insectes explosèrent en dégageant une odeur putride. Dyl s'effondra à genoux, et vomit contre la passerelle, dégurgitant les myriapodes qui s'étaient infiltrés dans sa gorge et son nez.

Maria releva la jeune femme tremblante et la ramena à l'infirmierie. À l'aide d'une petite sonde, Maria aspira les cadavres d'insectes qui s'étaient réfugiés dans leurs oreilles et les autres orifices. Elle poussa Dyl sous la douche et lui lava soigneusement les cheveux. Elle savonna sensuellement la jeune femme, s'attardant sur son sexe et ses seins. Dyl se laissa faire, les caresses de Maria atténuèrent progressivement le tremblement hystérique dans lequel l'invasion insectoïde l'avait plongée. Elle étreignit Maria, serrant son corps contre la chair pulpeuse de la jeune femme, et pleura contre son épaule. Elles restèrent enlacées un long moment sous le jet tiède de la douche. Maria sécha Dyl, refit son bandage autour de sa côte cassée et sortit des vêtements propres d'une armoire.

– Viens ! Il ne faut pas faire attendre Gillian trop longtemps.

Dyl la suivit à contrecœur.

Gillian l'attendait dans une large cabine luxueuse et basse de plafond, éclairée par des lampadaires tamisés. Il était assis derrière une table, en conversation avec trois hommes à l'air grave, vêtus du costume strict des hommes d'affaires. Dyl entendit sans la comprendre la dernière phrase de Gillian.

– ... Euryale est impuissante, je n'ai plus qu'à convaincre Alvin et avec l'aide des guildes nous serons bientôt maîtres des Récifs.

À son entrée, la conversation s'arrêta, et les hommes se levèrent. Ils étaient âgés et grands. Plus grands que Gillian. Les traits marqués et sévères. Une image s'imposa à DYL : des chefs de guerre. Des guerriers déguisés en marchands de voitures. Elle eut une impression de déjà vécu. Une autre image s'imposa, surgie de son inconscient. Des Contrebandiers. Mais l'impression resta fugitive. C'était un souvenir de son passé, de son passé oublié.

Gillian fit signe à Dyl de s'approcher. Elle s'avança, un

peu arrogante.

– Déshabille-toi.

L'enfer était infini, elle aurait dû s'en douter. Une fois nue, elle attendit debout sous le regard des quatre hommes qui restaient silencieux. Gillian prit une canne et appuya légèrement sur le bandage de son torse, contre la côte cassée. Immédiatement, son corps lui envoya un signal de souffrance. Elle cria, fort, plus fort que nécessaire, par provocation, un cri ironique et las. Gillian eut un léger sourire.

– Tu vas tenir compagnie à mes amis et faire en sorte qu'ils soient satisfaits, profite-en, car ce soir ce sera ta dernière épreuve.

Gillian sortit avec Maria sur cette phrase pleine de menaces.

Les trois hommes la regardaient attentivement, silencieusement. Dyl sentit qu'il y avait autre chose que du désir dans leurs regards. Elle eut l'impression qu'il y avait du respect, presque de la peur. Un bref regard sur l'entrée vide lui confirma que c'était bien elle le centre d'intérêt des trois hommes.

Celui aux cheveux blancs peignés en arrière parla d'une voix irritée.

– Gillian est fou, il joue avec le feu, je ne suis pas sûr qu'il soit vraiment utile à la Confédération, nous n'avons pas besoin de lui pour combattre Cité.

Celui du centre avait les cheveux coupés en brosse et une cicatrice lui barrait la lèvre. Il parla d'une voix douce.

– Gillian détient un réel pouvoir. Ses petits jeux pervers ne sont rien en regard de ce qu'il pourrait faire s'il le voulait. C'est pour cela que notre guilde s'est associé avec lui. S'il gagne, nous n'aurons plus à négocier le passage avec les magiciens.

Le troisième à l'air de viking s'exclama :

– Gillian n'est qu'une chiure de mouche face à Euryale. Si

elle n'est pas réellement maîtrisée, c'est un suicide de s'attaquer aux Récifs.

– Tant que Gillian détient une des entités de la troisième Gorgone, il est intouchable.

– Rien ne prouve que ce soit elle.

– On le saura ce soir.

Dyl se sentit fatiguée, elle avait froid et mal au ventre. Sa tête la faisait souffrir et sa côte cassée l'élançait. Elle pensa à Tristan qu'elle ne pouvait pas sauver, et n'eut plus qu'une envie, dormir. Indifférente à la présence des trois guerriers qui l'observait, elle se coucha en chien de fusil et sombra dans un profond sommeil.

Maria la réveilla. Elle était seule et transie de froid. Elle avait faim.

– Viens, il faut te préparer.

Maria la ramena à l'infirmerie, et lui tendit un string et un collier de cuir avec une chaîne. Dyl refusa de les prendre, la comédie devenait burlesque. Maria les lui fixa elle-même, et la poussa dans la coursive. Réalisant que c'était le marin qui allait la conduire et que Maria restait dans la chambre, Dyl se retourna vers elle et lui demanda de l'accompagner. Elle avait besoin de se raccrocher à quelqu'un. Elle ne voulait pas affronter seule le sort que Gillian lui réservait. Maria la regarda intensément, sans parler. Dyl vit une larme se former au coin de son œil. Maria s'approcha, prit le visage de Dyl entre ses mains et déposa un baiser sur ses lèvres. Puis elle se détourna, la laissant à son destin.

L'ORGUE ALCHIMIQUE

La respiration monstrueuse des soufflets de forge donne l'impression qu'un géant asthmatique invisible s'avance sous les voûtes. Une fréquence basse résonne en permanence à travers les entrelacs de tuyaux et couvre le grondement des engrenages.

En suivant les indications de l'IA de Raphaëlle, nous avons accroché de nouveaux sacs remplis de pigments colorés jaunes, rouges, noirs, blancs et bleus aux crochets au-dessus du tympan de métal tendu au fond du puits.

Une fois les sacs fixés, j'ai activé un par un les robots pianistes installés devant les claviers de l'orgue.

Tout était prêt pour démarrer l'orgue alchimique.

Les mécanismes de lecture des partitions ont été détruits par le temps, mais Raphaëlle avait analysé leurs débris et programmé les bras robotisés pour jouer la composition directement sur les touches. Les robots sont munis de mains de vingt doigts chacune, car la composition est trop complexe pour être jouée par des mains humaines.

Je donne l'ordre à l'alter ego informatique de Raphaëlle de démarrer la séquence musicale.

Les doigts des robots enfoncent les touches.

Une puissante fréquence harmonique basse en fa dièse, presque à la limite du supportable, jaillit des fûts. Au centre du puits, le tympan métallique se met à vibrer en résonance

avec le son.

À l'aide d'un cutter, nous éventrons les sacs, et les pigments se répandent sur la dalle de métal à partir des extrémités de chacune des branches du pentagramme gravé dans le cuivre oxydé. Au bout de quelques secondes, les robots entament une mélodie harmonique complexe qui fait vibrer les os de mon crâne. Des débris poussiéreux tombent du plafond. Toute la crypte entre en résonance avec les pulsations sonores. Au fond de la nef centrale, l'eau du bassin par lequel nous sommes arrivés, semble animée d'une vie propre. La surface se déforme comme si de gros objets ronds essayaient de sortir des profondeurs.

En me penchant par-dessus la balustrade qui entoure le puits, je vois la plaque onduler sous l'action des vibrations émanant des fûts de l'orgue. Les pigments dessinent des formes géométriques abstraites. Des fréquences aiguës se superposent aux lourdes harmoniques de basses. Le son est tellement douloureux que je dois me boucher les oreilles.

L'IA de Raphaëlle m'a expliqué que les pigments ne servent à rien en fait :

« C'est le moyen qu'a trouvé Prelatti pour régler les fréquences de l'orgue. L'alchimiste faisait sans le savoir des images de synthèse au XIII^e siècle. Intuitivement, ou grâce à un savoir antique, Prelatti avait découvert que le son pouvait être un outil puissant pour le conduire dans sa quête du grand œuvre. Une autre voie, ni sèche, ni humide. Son engagement par un des pairs du royaume de France, venu le chercher jusqu'à Florence où il vivait, avait été la chance de sa vie. Sous couvert de chercher la pierre philosophale, il s'était arrangé pour faire financer la construction de son orgue par le maître du château, ancien compagnon de Jeanne d'Arc. Pour préserver ses expériences, Prelatti avait été le complice des perversions de son seigneur. Dans sa quête mystique, l'alchimiste théologien avait ouvert sans s'en rendre compte une porte entre les mondes. En versant les

pigments colorés sur la plaque en vibration, il arrivait plus ou moins à contrôler les fréquences et à générer des formes géométriques. En améliorant ses partitions, il obtenait l'image caractéristique d'une mise en abîme fractale. Mais en cherchant à produire des images avec du son, Prelatti avait provoqué un phénomène inattendu.

« Tout ce qui se trouve à proximité de la plaque entre en résonance avec ce plan ondulatoire où l'information, l'énergie et la vie coexistent sous la même forme. Les harmonies de l'orgue provoquent une oscillation parasite qui atteint l'âme de l'univers, influant légèrement sur la course des quarks : une dissonance infime qui se propage à travers les nappes des Probables, et permet le passage entre différents types de réalité quantique. »

Le portable de poignet de Leslie se met à vibrer. Elle active son écran. Au bout de quelques instants, elle s'approche et me hurle à l'oreille pour couvrir la cacophonie de l'orgue.

– C'est José. Ça grouille d'hommes du Faisceau là-haut. Ils cherchent un accès à la crypte. Il faut qu'on dégage.

Je ne veux pas partir maintenant. Je sens que quelque chose d'important est en train de se passer.

– Attends, l'orgue est presque activé, juste quelques minutes.

– OK, je te donne trois minutes, après on fout le camp.

Leslie dégage le lourd pistolet de son baudrier d'aisselle et déverrouille le cran de sûreté. Un petit écran se déploie au-dessus de la crosse. Leslie défait son ceinturon portant l'autre arme.

– Prends ça, tu vas en avoir besoin.

J'enfile le ceinturon à la mexicaine, en bandoulière autour de mon torse, et extirpe le pistolet. Leslie me le prend des mains et me montre comment l'armer.

– Fais gaffe ! Il est prêt à tirer. Je vais faire le guet près du bassin.

Au fond du puits, l'ébauche d'une spirale fractale se dessine dans les pigments. Le passage entre les mondes va bientôt s'ouvrir. Le portable de Leslie résonne de nouveau. Après un bref échange, elle revient en courant.

– Des robots fouisseurs. Ils vont arriver au niveau de l'ancienne galerie.

Une explosion fait voler en éclat le mur de la chapelle rayonnante. De gros VLS de terrassement émergent des décombres. Trois silhouettes sombres se profilent derrière les machines. Leslie pointe son arme vers les intrus et tire. Un homme s'effondre dans la poussière. Les autres se replient dans la pénombre. Les VLS se remettent en mouvement. Un pan de mur s'effondre, provoquant un nuage de poussière qui roule jusqu'au transept dissimulant les agresseurs. Leslie active le scanner à effet doppler de son pistolet, des silhouettes lumineuses se déplacent au milieu des décombres. Elle tire une rafale rapide. Deux hommes tombent. Elle met un nouveau chargeur de balles perforantes. Un hexapode de terrassement pénètre dans la nef. Les tueurs s'avancent à couvert de l'énorme machine. Leslie ajuste son télémètre laser et estime la distance la séparant des intrus. Elle tire dans l'hexapode. La balle traverse le blindage et explose juste derrière, blessant les deux tueurs qui se replient dans le tunnel. Je tire deux fois, mais mes balles se perdent dans la fumée.

Leslie hurle.

– Fous le camp.

Un tueur roule hors du nuage de poussière. J'entends deux détonations. Leslie bascule par-dessus la balustrade du puits. Trois hommes armés de petits fusils mitrailleurs m'entourent. Ils ne font pas mine de tirer. Je recule jusqu'au rebord du puits, tenant le pistolet à bout de bras. J'hésite à tirer, craignant de déclencher une fusillade qui me sera fatale. La stridence des orgues est à son paroxysme. Je jette un coup d'œil au fond du puits. Leslie est allongée en croix

sur la plaque de métal. Ma vision n'est pas nette, comme dédoublée, une sorte d'arc-en-ciel lumineux rayonne entre les fûts de l'orgue. Une bulle translucide aux couleurs chatoyantes englobe la plaque.

Les hommes de main du Faisceau m'agrippent, je me laisse tomber en arrière par-dessus la balustrade. J'entrevois un écusson peint sur la clef de voûte. Il représente un dragon lové crachant des flammes. Le temps ralentit, je m'abîme doucement dans les profondeurs.

Ma vision est déformée. Je descends lentement entre les parois du puits qui semblent s'agrandir démesurément tout au long de ma chute. Paradoxalement, j'ai l'impression que si je levais la main, je pourrais toucher l'écusson du dragon sur la clef de voûte. Le cercle du péristyle entourant l'ouverture du puits rapetisse. De minuscules silhouettes masquées se penchent par-dessus la balustrade. Le choc sourd d'une explosion lointaine domine le vrombissement de l'orgue. Les soufflets s'arrêtent progressivement. Le son de l'orgue s'éteint avec leur dernière exhalaison. Ma vision et ma perception du temps redeviennent normaux. La cathédrale souterraine est silencieuse. Allongé dans les pigments au milieu de la plaque de cuivre, je n'entends plus que le clapotis de la roue à aube, mélangé au bruissement de la chute d'eau. Leslie gémit à côté de moi.

– Merde, on est foutu, ce putain d'orgue n'a pas fonctionné.

Leslie rampe dans les pigments et récupère son arme. Elle tire vers l'ouverture du puits. Les tueurs s'abritent derrière l'encorbellement des claviers.

– Saute !

Elle roule sur elle-même et tombe entre les fûts des orgues, laissant une large traînée de sang dans les pigments multicolores. Je roule à sa suite, une rafale perfore le métal derrière moi. Des éclats me criblent le dos. J'atterris dans une mare d'eau froide. Leslie essaie de se redresser en

s'appuyant contre un démon sculpté. La balle a broyé le haut de son bras droit, elle est couverte de pigments et de sang.

J'entends le choc des bottes des hommes du Faisceau sautant sur le tympan métallique. Leslie tire deux coups de feu au jugé à travers la dalle, et s'effondre dans l'eau croupie.

J'entoure son torse de mes bras et la traîne à reculons dans l'eau, essayant d'atteindre l'abri des voûtes basses du réservoir. Je n'entends pas la détonation. Un choc violent contre ma poitrine me fait lâcher prise et me propulse en arrière. Je patauge en essayant de retrouver mon équilibre. Mes jambes refusent de m'obéir. Je m'effondre contre une colonne et vomis du sang. Ma poitrine n'est plus qu'un magma sanguinolent d'os et de chair déchiquetée. Ma vision se voile.

Les silhouettes sombres des tueurs s'approchent de Leslie allongée dans l'eau noircie de sang. Le bel androgyne relève son visage exsangue vers moi. Ses traits se métamorphosent en ceux de Dyl. J'ai un sentiment de regret, une vague impression de culpabilité à l'égard de Leslie. La spirale de néant m'emporte. Je meurs les yeux ouverts, accroupi contre une colonne de granit sculptée de démons grimaçants. Au-dessus de ma tête est gravée une croix templière.

Les hommes du Faisceau firent quelques images du cadavre de Tristan, et emportèrent Leslie à demi-inconsciente vers le supplice qu'avait ordonné Gillian. Ils déshabillèrent Leslie et injectèrent une dose de robots cellulaires dans son cerveau avant de la suspendre aux crochets situés au-dessus du puits.

Toute l'installation informatique de Raphaëlle avait été réduite en pièces.

Les hommes jetèrent tout ce qui pouvait brûler sur la plaque de métal, les partitions, les claviers brisés à coups de haches, les charpentes des engrenages. Ils aspergèrent le tout

d'alcool et y mirent le feu.

Puis, ils s'amusèrent avec les palans à descendre et remonter Leslie dans le brasier. Ils enregistrèrent méticuleusement son agonie qui fit la une de WTVX quelques jours plus tard lorsqu'on trouva le DV de son supplice avec les cadavres de José et Luis.

Pendant que Leslie hurlait dans les flammes, la fumée épaisse dégagée par l'incendie obligea les tueurs à abandonner la crypte et abréger ainsi les souffrances de l'androgyné, qu'ils achevèrent en la criblant de balles.

Ils s'enfuirent après avoir déposé une charge de Semtex contre le mur contigu au triforium d'où coulait la chute d'eau. L'explosion libéra le lac souterrain qui alimentait la roue à godets engloutissant les derniers vestiges de l'orgue alchimique et provoquant l'effondrement d'une partie de la cité HLM située au-dessus.

LE SEPTIÈME CERCLE

Dyl entra dans la soute enfumée. Une intense lumière bleue filtrait à travers les immenses pales des souffleries. Elle eut l'impression d'avancer dans un cauchemar au ralenti. Cela sentait le sang, le sperme, l'urine et la merde. Ses pieds pesaient des tonnes. Conduite par le marin, elle marchait lentement entre des silhouettes éclairées à contre-jour qui s'écartaient pour la laisser passer. À chaque pas elle écrasait des milliers de petits vers blancs et de myriapodes qui se tortillaient entre ses orteils. Les insectes ne lui faisaient plus peur. Les animalcules se répandaient en longues colonnes depuis l'orbite du sas ouvert, dans lequel les treuils plongeaient une victime hurlante dépecée par les mandibules acérées. La respiration de la bête était assourdissante. Elle passa devant un cadavre ligoté la tête en bas sur une croix de saint André. Son ventre était ouvert du pubis au sternum. Ses intestins se répandaient sur son visage. Ses entrailles grouillaient de larves blanchâtres et de diplopodes agglutinés qui se déversaient sur le sol par ses yeux énucléés et sa bouche ouverte. Surmontant son dégoût, Dyl scruta les visages des inconnus immolés, craignant de reconnaître celui de Tristan parmi les suppliciés. Un jeune homme agonisait empalé sur un pic en acier qui émergeait par sa bouche. Les colonies d'helminthes venues du sas recouvraient ses jambes et son ventre, pénétrant son corps par la plaie ouverte du pal. Devant l'ouverture circulaire du sas, une femme était clouée par les chevilles et les poignets sur une dalle de bois suspendue verticalement à un treuil. Gillian, les mains

poisseuses de sang, se retourna vers Dyl. Il lui sourit d'un air radieux.

– Compagnons ! Permettez-moi de vous présenter celle que le destin a choisi entre toutes pour être ma compagne, ma complice, mon égérie, mon bourreau. Allez ma chérie ! Dis bonjour à mes amis.

Gillian la retourna, chancelante, face à la foule.

Dyl ne put détacher ses yeux des écrans suspendus au-dessus de l'assemblée silencieuse, se refusant à croire l'image projetée. Malgré la chaleur étouffante, elle eut la chair de poule et se mit à trembler nerveusement. Les plaques translucides montraient différentes vues du cadavre de Tristan effondré contre une colonne de granit, les yeux ouverts sur le néant, la poitrine perforée. Une nausée incoercible lui souleva l'estomac. Elle n'arrivait plus à respirer. Des gouttes de sueurs froides glissèrent le long de son front et se mêlèrent à ses larmes.

D'un mouvement brutal, Gillian agrippa ses cheveux et l'arracha à sa contemplation. Il lui plaqua le visage contre le corps de la femme immolée. Le sang de la suppliciée était chaud contre sa joue, une forte odeur d'excrément agressa ses narines.

– Regarde qui est là, c'est ta copine que tu aimes tant. Tu la reconnais ? Hein ? Tu la reconnais ?

Elle finit par identifier les traits placides de Sonia malgré le sang séché qui striait sa face. Gillian la tira en arrière, et lui libéra les poignets. Il lui mit un pistolet dans les mains.

– Tiens, tue-la. Vas-y ! Tue-la !

Dyl tremblait, sa respiration était oppressée. Elle haletait. L'arme semblait peser une tonne. Elle avait envie de vomir et d'uriner. Gillian la gifla et lui souleva la main, braquant le canon vers la tête de Sonia.

– Vas-y, tire ! Tue-la, c'est ta dernière épreuve, après tu seras libre. Allez !

Gillian se recula de trois pas, la laissant chancelante debout

dans le faisceau de lumière bleue tombant du plafond, le pistolet tendu vers le visage ensanglanté de Sonia. Autour d'eux, les silhouettes sombres se rapprochèrent. La respiration lourde de la chose dans le sas s'était presque éteinte. Un silence étouffant baignait la soute, seulement troublé par les râles du jeune homme empalé et le chuintement humide des bulles de sang et de salive que produisait Sonia en essayant de respirer. Dyl entendait le sang battre dans ses propres artères, ses oreilles bourdonnaient, ses yeux noyés de larmes brûlaient.

Gillian hurla :

– TIRE !

Un bien-être merveilleux descendit sur elle. Elle se sentit en harmonie totale avec l'univers, sa perception venait de s'étendre jusqu'aux étoiles, elle sentit un train d'énergie descendre du ciel et la souder jusqu'au centre de la terre. Sa main s'affermir sur l'arme, elle ne tremblait plus. Elle sut qu'elle allait tirer. Ses muscles se durcirent comme de la pierre. L'énergie la traversait, remplissait ses poumons, courait à fleur de peau, elle se sentit invulnérable. Gillian l'observait intensément, fasciné. Il percevait le changement. Il savourait la transformation qui s'opérait devant lui.

D'une seule rotation du torse, Dyl se retourna face à Gillian et vida le chargeur sur lui, visant la tête. Le pistolet tressautait dans sa main à chaque balle tirée. C'était une arme lourde et puissante, pourtant elle oscillait à peine au bout de son bras. Les coups de feu claquaient avec une régularité de métronome. Les explosions étaient assourdissantes.

Lorsque le chargeur fut vide, Dyl continua d'appuyer sur la détente jusqu'à ce que Gillian lui arrache l'arme en riant.

Le sol était jonché de petites douilles en plastique blanc. Le pistolet était chargé à blanc.

Dyl se jeta sur Gillian pour l'étrangler. Elle y parvint presque. La haine avait décuplé ses forces. Gillian, allongé

sous elle dans le tapis d'insectes, se défendait à peine. Il fallut quatre marins pour l'arracher à son bourreau. Les ongles de Dyl avaient déchiré la peau de son cou et de son visage.

Gillian se releva, il riait et toussait en même temps. Il riait d'un rire dément, le visage ruisselant de sang. Il mit un nouveau chargeur et arma le pistolet. Il plaqua le canon contre la tempe de Sonia et tira, lui faisant éclater le crâne. Des débris d'os et de cervelle giclèrent, aspergeant l'assistance.

Gillian s'avança, le pistolet tendu à bout de bras. Il appuya le canon sur le front de Dyl. À genoux, crucifiée dans le faisceau de lumière crue, face à Gillian figé le bras tendu, l'arme appuyée contre son front, Dyl ne bougeait plus. Elle ne voyait plus Gillian. Son regard le traversait pour plonger dans un au-delà bien plus loin que les parois rouillées du vaisseau.

Au fond de son être, un dragon lové se réveillait.

Elle attendit la mort.

Gillian tira.

Le chien claqua dans le vide.

Gillian réarma le pistolet, éjectant la balle et tira.

Le chien claqua dans le vide.

Gillian réarma le pistolet, éjectant la balle et tira.

Le chien claqua dans le vide.

Gillian hurla de rire.

Dyl ne le quittait pas des yeux. Elle ne tremblait plus. Elle se sentait calme. Elle fut certaine que Gillian ne lui ferait plus rien. Les énergies qui l'avaient investie étaient toujours présentes, sinon sa seule issue eût été la folie.

Elle dit d'une voix calme :

– Je te tuerai, Gillian.

– C'est écrit, c'est toi qui me tueras.

Il éjecta le chargeur dans sa main gauche, et du pouce fit sortir les balles une par une. Elles tombèrent entre les grilles

avec un petit bruit métallique. De vraies balles, leur petite tête ogivale en plomb encastrée dans leur fourreau de cuivre jaune. La charge de poudre n'avait pas explosé.

– Nos destins sont liés. Quand tu mourras, je mourrai, quand je mourrai tu mourras. C'est la prophétie d'Euryale. Je le sais, et c'est pour ça que je veux bien t'aimer un peu, petite conne.

Il rit d'un rire dément en tournoyant sur lui-même.

– Compagnons, voici la fille d'Euryale, c'est bien elle, je vous la donne, faites-en ce que vous voulez... si vous y arrivez...

Il disparut dans l'ombre dans un dernier éclat de rire.

Les marins la relâchèrent.

Elle resta agenouillée au milieu des silhouettes silencieuses attendant d'être de nouveau le jouet de leurs perversions.

Personne ne s'approcha, personne ne la toucha.

Petit à petit, la soute se vida pour la laisser seule avec la puanteur des cadavres, et le grondement sourd de l'abjection tapie au fond du sas. Elle remarqua qu'étrangement aucun insecte ne l'approchait. Les myriapodes décrivaient un cercle autour d'elle, l'évitant soigneusement. Le jeune homme empalé n'en finissait pas d'agoniser. Elle se demandait comment mettre fin à ses souffrances lorsque Maria vint la chercher.

DÉPART

Maria la conduisit dans les profondeurs du navire. Pendant leur trajet, les gyrophares des alarmes s'allumèrent silencieusement, balayant les coursives de leurs faisceaux rouges. Les cloisons blindées des sas se refermaient hermétiquement sur leur passage. C'était la première fois que Dyl voyait les lourdes portes hydrauliques s'ébranler.

– Que se passe-t-il Maria ? Réponds-moi !

– Nous partons !

Dyl attrapa Maria aux épaules et l'obligea à se retourner.

– Comment peux-tu supporter toutes ces horreurs ? Aide-moi. Il faut tuer Gillian et détruire ce navire.

Maria plaqua sa main sur la bouche de Dyl. Elle se serra contre elle et lui souffla.

– Tais-toi. Ne m'oblige pas à t'aimer, petite fille. S'il apprend que nous nous aimons, il s'en servira et me tuera devant toi. Je suis déjà morte depuis longtemps, et tu me survivras. Ce sera peut-être toi qui m'achèveras, tu es de la même race que Gillian. Ne l'oublie pas.

Maria mit fin à leur étreinte.

– Maria, je ne comprends pas.

– Tu n'imagines pas le dixième de ce qu'est Thanatos petite fille, ni qui tu es vraiment.

Elles reprirent leur pérégrination dans le ventre du monstre.

Pour Dyl, le navire paraissait plus grand à l'intérieur que ce qu'elle avait pu en apercevoir de l'extérieur.

L'impression de gigantisme qui se dégageait du labyrinthe de coursives dans lesquelles elles s'avançaient était tellement forte qu'elle posa la question à Maria. Sa réponse fut tellement étrange qu'elle souleva une montagne d'interrogations supplémentaires.

– Thanatos est une Hypernef. Plus tu te rapproches du centre du vaisseau, et plus l'espace s'agrandit. C'est un vaisseau très ancien que Gillian a volé aux immortels de Cathédrale. Même sur Cité, ils ne savent pas construire d'Hypernefs. C'est un savoir oublié dans la nuit des temps.

– Qui sont les immortels ? C'est quoi, Cathédrale ?

– C'est le secret de Gillian, il te le dira.

Elles arrivèrent devant une porte blindée épaisse. Maria posa sa main contre le métal. La porte s'ouvrit lentement sur une passerelle circulaire à claire-voie, dominant une salle de contrôle entourée d'écrans géants. Elles se trouvaient au cœur du vaisseau. Surplombant la timonerie, une myriade de fins arcs-boutants en Métatitane, enjambaient la passerelle pour s'appuyer sur les pylônes élancés supportant la croisée d'ogive. Une gigantesque modélisation holographique du vaisseau tournait lentement dans les airs. Des effets de transparences permettaient par intermittence de voir les parties en activité du navire.

À part la modélisation du vaisseau, tous les autres instruments avaient l'air d'être rapportés, fixés au sol, ou suspendus là où l'architecture originale du navire le permettait. Les paroles de Maria laissaient entendre que le navire était très vieux. Des détails devenaient évidents pour Dyl. Toute l'électronique du navire était greffée sur une structure plus ancienne. Voilà pourquoi les sas et les coursives donnaient cette impression d'être sortis d'un roman de Jules Verne. C'était comme si la carcasse d'un Nautilus gothique en alliage de titane avait été extirpée des profondeurs pour être réarmée avec des équipements plus modernes. Deux hommes et une femme s'affairaient autour

des dalles transparentes des interfaces numériques. Ils conversaient entre eux dans la langue gutturale des marins de Thanatos. Leurs regards se levèrent à leur arrivée. Dyl prit tout d'un coup conscience de sa nudité et du sang qui collait encore à sa peau, mais l'équipage se désintéressa des deux femmes debout sur la passerelle supérieure. Il régnait une sensation d'urgence feutrée, qui lui rappela les minutes qui précèdent un direct sur le réseau. De penser à la salle de montage fit resurgir le souvenir vite refoulé de Tristan. Elle ne voulait plus penser à ce jeune homme qui l'avait séduite. Elle ne voulait plus laisser sa conscience s'engouffrer dans la plaie béante que sa mort avait creusée dans son esprit. Elle refoula les larmes suscitées par cette brève évocation de son amour éphémère. Elle s'appuya contre la rambarde, savourant l'atmosphère besogneuse semblable aux heures qu'elle avait passé dans les régies de WTVX, avant que sa vie ne bascule dans le cauchemar de Gillian.

Elle concentra son regard sur l'hologramme du navire flottant devant elle sous la clef de voûte. Vu dans son ensemble, le léviathan ne ressemblait pas à un bateau. La succession symétrique d'arcs-boutants étroits qui consolidaient la coque extérieure évoquait le squelette longiligne et fragile d'un animal préhistorique. Le navire était articulé et semblait animé d'un lent mouvement d'ondulation serpentine qui renforçait son apparence animale.

Pour donner le change, un ridicule ponton de cargo avait été greffé au sommet des superstructures. La modélisation devint transparente et révéla en son centre une sphère organique, reliée par de longs pédoncules à une sorte de système nerveux englobant le vaisseau. Dyl reconnut l'entité hématophage de la soute.

– Je t'avais promis mon secret, tu vas le connaître, Dyl.

La voix de Gillian résonna si distinctement près d'elle, que Dyl se retourna pour le chercher des yeux. De l'autre côté

de la rotonde, l'écran mural affichait l'image de Gillian. Il donna quelques ordres dans la langue de Thanatos et disparut. Quelqu'un égrenait ce qui ressemblait à un compte à rebours. Les écrans affichèrent une vue de l'extérieur du navire. Le jour se levait sur un océan démonté, les vagues se brisaient sur le pont, projetant vers le ciel des gerbes d'écume. Les arceaux de la poupe habituellement immergés, sortirent lentement des profondeurs. Peu à peu, les vagues disparurent. Le navire se soulevait au-dessus de la furie océane.

Thanatos était un vaisseau spatial dont Gillian était le capitaine. Un rêve de jeune fille resurgit de sa mémoire, le rêve d'être emportée dans un royaume stellaire par un prince des étoiles. Ce rêve était en train de se réaliser, mais son prince était une crapule et son rêve un cauchemar abominable. Dyl haït alors Gillian plus que tout. Elle le haït pour avoir perverti même ses rêves d'enfant. Elle le haït de posséder ce navire fabuleux tout droit issu de la plus incroyable légende.

Le compte à rebours s'arrêta.

Des éclairs jaillirent du noyau de la cellule insectoïde nichée au centre de la modélisation holographique de Thanatos. Traversant le pseudo-cytoplasme du monstre, les flammèches électriques étincelèrent le long des structures du vaisseau.

Dyl s'agenouilla sous les rampes de la plate-forme, concentrant son attention sur les écrans de la timonerie. Le paysage marin s'anamorphosait. L'aube océane disparut pour se transformer en une constellation lumineuse de formes géométriques. Ils avaient quitté la terre. Le passage avait été imperceptible. Ils survolaient les lumières d'une Babylone infinie. Une cité plus grande, plus profonde qu'aucune ville de la terre, défilait sous la coque du vaisseau. La proue s'avavançait vers un gigantesque dôme flottant au-dessus des plus hautes constructions de la ville

dont elle devinait les architectures lointaines.

La taille de l'édifice dérivant dans les airs devant la nef dépassait l'entendement. C'était une coupole colossale en maillage triangulé, soutenue par des entrelacs compliqué de charpentes métalliques. La myriade de gaines et de filins qui la reliaient aux superstructures de la cité, donnait à l'édifice volant la forme d'une monstrueuse méduse survolant la ville.

Dans leur lente progression vers ce monstre aérien, auprès duquel le vaisseau de Gillian faisait figure de nain, ils étaient encadrés par d'autres navires plus petits aux allures menaçantes. Une escorte ou une protection.

Énorme requin retournant dans son repaire, Thanatos s'enfonça entre les quais bordant le dôme. Des pontons métalliques se déployèrent à leur approche comme l'accolade d'une matrone carnivore qui accueille son enfant prodigue. La coque résonna de coups de gong sourds lorsque les pontons immobilisèrent la nef.

Maria prit le bras de Dyl.

– Viens, Gillian t'attend.

Elle conduisit Dyl vers un ascenseur étroit, elle effleura le dernier capteur et laissa Dyl partir seule.

– Adieu petite fille.

Les portes se refermèrent sur Maria. Dyl ne devait plus jamais la revoir vivante. L'ascenseur émergea dans une petite rotonde encombrée d'images holographiques, réplique en miniature de la timonerie. Elle pensait trouver un Gillian triomphant, mais son visage encore marqué par ses coups de griffes était soucieux. Gillian donnait des ordres dans les intercoms. Des visages inconnus défilaient sur les écrans et conversaient avec lui dans la langue de Thanatos. Un instant, elle entrevit le guerrier balaféré. Quelque chose de très important était en train de se passer.

Un hologramme montrait le vaisseau emprisonné dans les bras mécaniques des quais. Les parois du cargo s'étaient

déployées comme les quartiers d'une orange métallique, et des grues robotisées plongeaient leurs pinces dans le ventre du navire pour en extirper les gros containers. Thanatos déchargeait sa cargaison. Dyl était certaine que chacun de ces containers était remplis d'hommes et de femmes que l'on vendait en pâture à cette cité anthropophage. Gillian était un négrier qui livrait son fret.

Dyl se sentit épuisée, elle avait faim. Elle s'endormit sur la banquette face aux écrans.

HÉPHAÏSTOS

Dans son rêve, Dyl marchait sur une passerelle au-dessus d'un lac de feu.

Des torrents incandescents de métal en fusion s'écoulaient hors des gueules béantes de hauts fourneaux entourant une forge à ciel ouvert. Une grande femme, vêtue d'une armure en or, moulant étroitement ses formes, fit signe à Dyl de la suivre. Ses yeux d'émeraude incrustés dans un masque d'or luisaient faiblement. Sa peau était un miroir chromé dans lequel se reflétaient les flammes et les étoiles.

Au centre d'une arène de basalte noir, des flots de métal en fusion convergeaient vers la charpente d'un navire en construction.

La lave rougeoyante semblait douée d'une vie propre. Couche après couche, elle s'élevait pour modeler les infrastructures du vaisseau. Le métal en fusion dessinait l'arche, ses couloirs, ses corridors, ses soutes, les arceaux. Elle voyait Thanatos se construire devant elle.

Un petit homme, appuyé aux bras de deux guerrières en or, s'approcha.

Il avait du mal à marcher. Il parla d'une voix grave. Caverneuse.

– Tu fais partie d'Euryale. Mais Euryale, c'est aussi toi. Tant que tu appartiens à Gillian, nous ne pourrons rien faire. Gillian a détruit l'orgue alchimique sur son Probable, nous ne pouvons plus l'atteindre par la voie magique, mais lorsqu'il s'emparera de Cité, son attention sera détournée et

nous te ramènerons sur les Récifs pour te rendre à Euryale.
« N'oublie pas que tu dois mourir. Mais l'instant ne doit pas t'appartenir, sinon tu seras perdue à jamais.

ROBCHARS

Telle une colonie de gros hannetons métalliques, les Robchars alignaient leurs profils aplatis de tortues cyberpunks dans les profondeurs de la soute d'armement du Dôme présidentiel. Leurs cuirasses convexes parfaitement lisses conçues pour détourner l'impact des obus perforants, reflétaient les rares diodes rouges des systèmes de surveillance.

Rien ne troublait leur attente rectiligne, sinon les brefs écheveaux géométriques des détecteurs d'intrusion qui découpaient l'obscurité de leurs faisceaux lasers. Les traits de lumière glissaient furtivement sur leurs peaux blindées comme une caresse de reconnaissance éternellement répétée.

Sans conscience du temps, patients comme l'éternité, les robots attendaient leur heure.

HOLOCAUSTE

– Réveille-toi, tu m'accompagnes.

Dyl mit du temps à réorganiser sa pensée et comprendre où elle était. La faim tirait son estomac et cela la mettait de mauvaise humeur. Son rêve était encore présent dans son esprit. Presque plus réel que ce qui l'entourait. Une vérité essentielle flottait à fleur de sa conscience. Elle avait rêvé d'une forge avec un homme qui lui avait annoncé sa libération en termes sibyllins. Ce rêve évoquait quelque chose d'autre enfoui au fond de sa mémoire. Mais chaque fois que Dyl essayait de la rattraper, cette connaissance s'effiloçait un peu plus.

Une gifle de Gillian la ramena à la réalité. Il la prit par le bras et la poussa devant lui dans l'ascenseur. Dyl eut juste le temps de s'emparer de sa veste posée sur une chaise. Elle s'étonna de la constance de Gillian à lui ramener sa veste. Il devait s'amuser de son attachement pour le blouson. Elle eut un léger vertige dû à l'hypoglycémie générée par son jeûne prolongé.

– J'ai faim.

– Plus tard ! Si tout se passe bien, je te promets un festin que tu n'oublieras pas.

Au fond d'elle, un sentiment qu'elle ne s'expliquait pas la poussait à aimer Gillian, et elle savait qu'un seul geste de sa part l'aurait précipitée dans un amour aveugle malgré toutes les atrocités qu'elle venait de voir et subir en sa compagnie.

Mais Gillian semblait s'efforcer de détruire systématiquement toute humanité en lui. Elle savait que quoi qu'elle fasse, Gillian ne se laisserait jamais gagner par un sentiment amoureux.

Ils arrivèrent dans la timonerie. Tous les opérateurs étaient silencieux, observant les écrans avec intensité. Gillian s'avança au centre de la rotonde, les yeux rivés sur l'écran principal.

Elle eut du mal à interpréter la mosaïque chaotique affichée. Des centaines d'images vidéo juxtaposées, montraient des axes différents de ce qui lui paraissait être la même scène : l'intérieur d'un container, avec ses couchettes empilées, sur lesquelles reposaient des corps enchaînés. En détaillant attentivement chaque image, Dyl se rendit compte qu'elle voyait en fait l'intérieur de différents caissons.

Les caméras, fixées au niveau du cou des prisonniers, renvoyaient pour la plupart l'image du sommier de la couchette supérieure ou du plafond. Seuls quelques captifs, en train d'utiliser les toilettes chimiques des containers, permettaient d'avoir une vue d'ensemble.

Les portes s'ouvrirent. Les détenus, tatoués de codes barres, seulement vêtus d'un slip et d'un T-shirt, furent libérés des longues chaînes fixées au plafond de leurs caissons. Un bâillon et un bandeau les empêchaient de parler et de voir.

Des hommes en uniforme les relièrent entre eux, par des chaînes assujetties à leurs colliers, et les conduisirent, en file indienne, le long d'interminables couloirs.

Gillian scrutait les écrans attentivement. Il semblait guetter quelque chose de précis.

Dans un des groupes, une fille s'effondra entraînant celui qui la suivait. Elle fut détachée. La sinistre procession reprit sa marche et Dyl la perdit de vue. Les captifs furent poussés dans des hélicoptères en vol stationnaire contre les pontons d'embarquement.

Gillian se désintéressa totalement de leur sort. Son attention était captée par un écran particulier, montrant une femme élégante en train de sélectionner un groupe de jeunes martyrs. Le cortège se dirigea vers un monte-charge qui les emporta vers les étages supérieurs.

Ils émergèrent dans un parc bordé de cyprès, entouré d'une vaste étendue d'eau. Cela ressemblait au tableau d'Arnold Böcklin, *L'Île des morts*. Au milieu de la végétation luxuriante, entre les parterres de fleurs sauvages, des instruments de torture sophistiqués dressaient leurs architectures complexes de treuils et de vérins hydrauliques. Tous les opérateurs de la timonerie se concentrèrent sur cette scène.

Sur une terrasse ceinte de colonnes doriques, des convives, attablés autour d'un festin pantagruélique, terminaient de faire ripaille.

À chaque fois que le visage d'un invité entraît dans le champ des caméras, une identification s'affichait en surimpression. L'expression impatiente de Gillian montrait qu'il espérait reconnaître quelqu'un qui n'apparaissait pas. La mosaïque d'images s'anima de mouvements violents lorsque débuta la cérémonie sanglante. Certains captifs furent assujettis aux appareils de torture, tandis que les autres durent satisfaire les premières exigences de leurs bourreaux.

Les convulsions des corps martyrisés provoquaient une confusion de mouvements, une collection d'entr'aperçus fugitifs, dignes de Sade ou d'Octave Mirbeau. Le regard fébrile de Gillian courait d'une scène à l'autre, guettant vainement l'apparition du visage qu'il attendait. Les écrans furent bientôt obstrués par les traits féroces des tortionnaires penchés sur leurs victimes. Ce n'était plus qu'une débauche obscène de faciès, figés dans des rictus de volupté perverse, entrecoupés de clichés atroces : des pieux, des torches, des fers, des pinces et des lames ensanglantées, profanant des

ventres, des sexes, des cuisses écartelées.

Un brouhaha lointain, fait de halètements et de hurlements, émanait des micros fixés au cou des suppliciés. Envoûtée par ce carnage apocalyptique, Dyl ne pouvait plus se détourner du rituel barbare. Un poème ancien, venu des abysses de sa mémoire, occulta sa conscience de sa mélopée lancinante.

« Et je ferai de ta paupière,
pour abreuver mon Sahara,
Jaillir les eaux de la souffrance. »

Sur une des facettes de la mosaïque effroyable, des mains armées d'ongles tranchants, martyrisaient frénétiquement deux lourds globes de chair distendue par des garrots de cuir. Sur une autre portion d'écran, un gros homme rougeaud s'essouffait contre une proie écartelée à une estrapade mécanique. Plus loin, des mâchoires de fauves en gros plan s'arrachaient des morceaux de chair sanguinolente.

Les vers continuaient de s'imposer dans son esprit, comme dictés par une voix lointaine.

« Mon désir gonflé d'espérance
Sur tes pleurs salés nagera
Et dans mon cœur qu'ils souleront
Tes chers sanglots retentiront
Comme un tambour qui bat la charge ! »

Dyl était partagée entre la répulsion et la fascination. Elle ne voulait pas admettre que cette scène dantesque l'excitait.

Indifférent à la présence des opérateurs autour d'eux, Gillian s'était approché et lui caressait la poitrine, presque tendrement, comme si le spectacle de cette orgie funeste suscitait chez lui une sensualité pleine de délicatesse.

« Je suis de mon cœur le vampire,
Un de ces grands abandonnés
Au rire éternel condamnés,
Et qui ne peuvent plus sourire ! »¹¹

Ses mamelons s'érigèrent sous les doigts de Gillian. Elle

¹¹ Baudelaire. L'Héautontimorouménos.

eut honte de sa jouissance. Gillian parla doucement.

– Pauvres pantins grotesques, je leur offre une parcelle d'extase divine et ils se mettent à ma merci.

Une phrase surgit au premier plan de la conscience de Dyl. Elle ne comprit pas elle-même ce qu'elle formula.

– C'est la pire de toutes les voies, rares seront ceux qui pourront atteindre l'éternité par ce chemin.

Gillian la retourna et scruta son regard avec intensité.

Il allait parler lorsque quelque chose attira son attention derrière elle. Il la repoussa brutalement pour s'approcher de la mosaïque. Tout en haut, un visage venait d'apparaître au-dessus d'une victime étirée horizontalement par quatre vérins. La femme écartelée avait la tête penchée en arrière, renvoyant une image inversée de son tortionnaire. Dyl entrevit un dard métallique monstrueux ajusté sur le sexe de l'homme.

– C'est lui ! c'est Alvin Dux Hasards, il est tombé dans le piège.

Gillian donna quelques instructions aux opérateurs. L'image de la scène recouvrit l'écran central, dissimulant les autres points de vue du sacrifice. L'homme tant guetté par Gillian, fit le tour de sa victime et la pénétra de son membre mécanique. L'image disparut lorsque les mains de son bourreau se refermèrent sur le cou de la suppliciée obstruant l'objectif de la caméra fixée sur son collier.

Un écran 3D afficha une modélisation translucide de l'intérieur du corps de la jeune martyre.

Mélangés aux transsudats sanguins et lymphatiques humectant les parois vaginales, des essaims de nanorobots cellulaires étaient accrochés contre les tissus intérieurs de son sexe.

Gillian donna un ordre et les cellules robotisées se répandirent contre la surface mouvante du dard déployant son énormité destructrice à l'intérieur du corps de la victime. Elles se glissèrent dans les interstices du

mécanisme, et pénétrèrent dans la verge du bourreau par capillarité.

Sur l'interprétation en synthèse 3D, Dyl pouvait suivre la lente progression des colonies de cellules robotisées, dans le corps de l'homme. D'énormes leucocytes se ruèrent à l'assaut des intrus, essayant en vain d'injecter leurs toxines à travers la membrane synthétique des monstres. Équipés, pour se déplacer, de fibrilles et d'un long flagelle, les robots cellulaires ressemblaient à des spermatozoïdes poilus et transparents. Les leucocytes, incapables de lutter, succombaient devant l'invasion. Procédant comme les macrophages du système immunitaire, les rob-cells s'immiscèrent par capillarité dans les interstices du pavage d'un vaisseau sanguin. Par millions, ils émergeaient dans le courant rapide de globules. Un instant retenus par leurs flagelles à la paroi des vaisseaux, ils oscillaient dans le flux, comme des plantes aquatiques, puis le flagelle une fois dégagé, les nanorobots se laissaient porter par le sang. Identifiés comme corps étrangers, leur surface se couvrit de marqueurs immunitaires déclenchant l'attaque des systèmes de défense de l'organisme. Au bout de quelques secondes, la majorité des robots avaient répliqué l'identification ADN de leur hôte, trompant le système immunitaire. Les marqueurs se détachèrent, les macrophages abandonnèrent le combat, laissant les intrus reprendre leur progression.

Dans la timonerie, toute l'attention était concentrée sur l'invasion microscopique, seuls quelques écrans affichaient encore les images de l'holocauste sexuel dans le jardin, où le massacre atteignait son paroxysme.

Gillian parla.

– Dans cinq minutes, ils auront atteint le cerveau. Dans une heure, je serai le Maître des Probables. Dans un mois, je serai le Maître des Récifs.

Dyl sentit Gillian triomphant, et elle se dit que dans sa gloire il était prêt à parler.

– Explique-moi ! Je veux comprendre.

– Ah la petite fille veut savoir ! Tu vois, je vais être gentil avec elle, Euryale, je vais lui expliquer. Cet homme, Alvin Dux Hasards, est le maître de Cité, et Cité est la Rome qui contrôle les Probables. Depuis des générations, la famille des Dux Hasards étend son hégémonie sur l'ensemble de la trame des probabilités. Alvin est l'héritier de cet empire. Et moi, bientôt, nouveau venu à peine projeté dans ce plan, je vais m'emparer de Cité et lancer la conquête des Récifs. Et après ça, tes naïfs de magiciens vont encore me dire que je suis dans l'ignorance. Le Directoire se croyait invulnérable et je les ai eus par les couilles. Je suis allé réveiller le reptile et il a submergé leur putain de conscience. Je les ai corrompus jusqu'à l'os, avec les esthésiogrammes je leur ai fait franchir la mort, et maintenant j'affranchis leurs consciences de toutes les illusions de la moralité. Je ne peux rêver meilleurs disciples, et ce sont les hommes les plus puissants des Probables, je suis maître de leur magie, et elle est plus puissante que vos ridicules petits tours de passe-passe.

Le regard de Gillian étincelait.

« Ce sont des bêtes sublimes, regarde-les, le crime les sanctifie comme il m'a sanctifié. Je suis le porteur de lumière, j'harmonise l'être et la bête, Euryale. Regarde Dyl, regarde-la, la bête est en elle comme dans nous tous. Elle est en toi. Rejoins-moi. De toute façon, tôt ou tard, tu m'appartiendras.

Gillian s'empara des cheveux de Dyl et approcha son visage du sien pour l'obliger à le regarder.

– Euryale, en cinq siècles je vais accomplir ce que les pantins qui t'invoquent ne sauront pas faire en une éternité.

Les mots vinrent à Dyl.

– Gillian ! Prelatti ne t'a fait franchir qu'une partie du chemin. Tu es perdu sur les routes de celui qui te sert, ta voie est sans issue.

La gifle de Gillian propulsa Dyl contre les consoles. Elle s'effondra aux pieds des opérateurs.

– Tu me fais perdre mon temps, Euryale.

Les nanorobots atteignirent la galaxie neuronale de l'hypothalamus d'Alvin. Ils se désagrégèrent, libérant des milliards de bacilles synthétiques qui se greffèrent le long des axones.

– Et voilà, je suis maître d'Alvin et de l'univers. Venez ma chère, nous allons dîner, j'ai organisé un festin pour fêter ça, je pense que vous allez vous régaler.

Son ironie était suspecte. Dyl se demanda ce que le monstre préparait. Elle prit la main tendue de Gillian et se releva, tout en essuyant le sang qui coulait de sa lèvre fendue.

Quelque chose avait parlé à travers elle. Quelque chose de si beau, de si grand que sa lumière irradiait encore son être d'une félicité presque insoutenable.

CENDRES

Un soir, quand le vent de l'automne soufflera sur le port,
Un soir, plein de feuilles mortes et de claquements de volets,

Un soir, gris comme le granite sous la pluie,

Un soir, où l'odeur de chemin creux se mélangera à celle du feu de bois.

Ce soir-là, où les sabots d'un cheval fatigué résonneront sur les dalles de pierre.

Ce soir-là, où un voyageur entrera, et, avec lui, le vent de l'hiver.

Il parlera de la venue des ténèbres, de légions venues de mondes obscurs, de mort, de sang.

Alors, je te prendrai dans mes bras, et je t'emporterai loin, loin.

Complainte des récifs

Euryale voyait son corps dériver entre deux eaux, au milieu des cascades. Les sortilèges de la pierre des Récifs maintenaient son incarnation biologique en vie. Son corps divin et ses multiples identités, erraient au-dessus du tapis de feuilles mortes qui couvrait la surface du lac enchanté. Elle avait quitté Dyl pour savourer de nouveau l'énergie ténue des Récifs. Sa brève conversation avec Gillian l'avait épuisée.

Elle accompagna, de sa présence imperceptible, le fils de Raphaëlle qui s'avancait sur le pont, elle se réchauffa à la chaleur de l'embryon d'esprit divin enfoui au fond de son être.

RÉCIFS

Jamais je n'ai été aussi heureux et aussi triste que dans cet étrange paysage de conte de fée où nous a propulsés l'orgue alchimique. Je marche entre les sculptures de dragons du pont de pierre, qui relie les temples aux récifs avoisinants. L'air s'est assombri, le crépuscule approche, et les lucioles perdent de leur éclat. Les premières lueurs scintillent, aux fenêtres des palais accrochés à flanc des parois. Un petit esquif, ses ailes en delta déployées de part et d'autre de la coque, s'enfonce dans la pénombre bleutée des corridors rocheux. Ses feux de positions allumés miroitent dans l'eau du lac d'Euryale. Les torches, qui bordent les entrées du pont, s'enflamment par enchantement, diffusant leurs pâles clartés orangées sur les racines des chênes cramponnés aux rochers. Il y a dans l'air la mélancolie d'un début d'automne. Quelques feuilles mortes, emportées par la brise, s'accrochent mollement aux aspérités de schiste noir. L'esprit vide, je m'ouvre à l'infinité de ce monde, et à cet instant que je voudrais éternel. Je frissonne. La pâleur des lucioles s'épuise et j'entends les bruits du débarcadère.

Le balancier du temps m'entraîne de son mouvement inexorable, dans les souterrains de la conscience.

Starless : sans étoiles, le mot a émergé des limbes de mon esprit. Je vois des gens, des gens si proches que les éclats de leurs voix me brûlent tel un fer rouge. Je ressens trop fortement l'immensité qui nous sépare, je les sais étrangers dans leur similitude. Je vois une galerie de reflets de ce que

je suis, de ce que j'avais été, de ce que j'aurais voulu être, de ce que je ne serai jamais. Je vois la vie, ma vie, leur monde, mon monde. J'aurais voulu quelqu'un à mes côtés pour pleurer, mais il n'y a personne. Je me sens trop seul. Le vent agite mes cheveux, et j'aspire une profonde bouffée d'air, pleine des fragrances humides de la mousse des chemins creux. Je rêve de Dyl à mes côtés. J'ai peur de ne jamais la revoir. J'imagine son visage appuyé contre ma joue, ses lèvres contre les miennes, son corps aux muscles tendus comme la corde d'un arc.

Je hurle dans la brume mon bonheur et ma souffrance. Je suis seul au paradis.

FESTIN

Devant le tableau de la tour de Babel, Gillian sirotait son verre d'Hypocras en observant Dyl d'un air amusé. La lueur des bougies dansait sur ses traits lui donnant un air démoniaque et beau à la fois. Malgré le léger hors-d'œuvre, l'estomac de Dyl l'élançait toujours. Au fond de la grande salle, le majordome découpait les tranches de la viande qui grillait dans la cheminée.

Gillian l'observait, ironique.

– C'est la fin de notre belle histoire, ma dulcinée. Je suis déçu. J'attendais mieux de ta part.

Dyl ne répondit rien. Elle avait faim, et la nouvelle épreuve que lui réservait Gillian l'épuisait d'avance. Elle était certaine que Gillian ne la tuerait pas, mais le souvenir du premier repas en sa compagnie dans cette même pièce ne lui laissait rien augurer de bon.

Le majordome servit les plats.

Elle dévora sans attendre les fines lamelles de viande grillée. Elle était au bord de l'évanouissement et la nourriture lui procura un réel soulagement.

– Je t'ai espéré et tu ne m'as donné que cette gamine débile avec laquelle tu joues et te joues de moi.

Gillian s'adressait à Euryale, l'entité de lumière qui habitait Dyl, une divinité ancienne à laquelle elle appartenait. Un démon venant d'une autre dimension, qui n'était ni Cité ni la Terre. Une entité puissante issue d'un monde de récifs dérivant dans des brumes millénaires.

– J'ai noué le dernier trait. Je n'ai plus besoin de toi. Il est

pourtant encore temps de te rejoindre à moi.

Dyl savait qu'elle n'était qu'un jouet dans une joute cosmique. Euryale, l'entité qui la possédait, se servait d'elle. Tout comme Gillian, elle se nourrissait des plaisirs et des souffrances de ses victimes.

– Je l'amènerai à réclamer sa mort loin d'un passage, et tu seras à jamais prisonnière de son âme errante.

Malgré la certitude de n'être qu'un objet entre ses mains, Dyl aimait l'entité qui l'habitait. Les rares instants où l'être s'était révélé, avaient plongé son esprit dans un émerveillement indicible. Elle espérait de nouveau ressentir cet ensorcellement miraculeux dont la simple évocation cautérisait les plaies de son âme. Elle ne se sentait plus seule face à Gillian.

– La viande était bonne.

Le ton narquois de Gillian la tétanisa. Elle sut ce que le monstre avait préparé, elle se maudit de ne pas s'en être doutée.

Elle repoussa son assiette et regarda la forme confuse embrochée dans la cheminée au fond de la salle.

Gillian se leva, contourna la grande table et prit Dyl par les épaules.

Elle se laissa guider vers l'âtre imposant.

Le corps empalé de Maria tournait lentement dans les flammes.

RÉSURRECTION

Un bébé dragon assis au bout de la jetée, se ronge les griffes, en grondant. Il tourne sa tête zébrée, mi-oiseau, mi-félin, en me jetant un regard méfiant, puis il retourne à son occupation de nettoyage en plongeant sa patte griffue entre ses crocs démesurés. La petite navette des contrebandiers est amarrée au ponton, à côté d'un grand voilier marchand. Je contourne la longue jetée qui s'avance au-dessus du vide, en maintenant une distance respectable entre moi et le dragon faisant sa toilette. On m'a prévenu de ne pas les approcher tant que je ne saurai pas me faire comprendre d'eux. Les brasiers des môles font danser les ombres orangées des mâts sur la façade de l'auberge.

Je croise Lyna la servante qui ramène à l'étable deux grands chevaux noirs couverts de poussière. Elle me salue en criant mon nom et me fait un grand sourire chaleureux. La cheminée de la vieille auberge répand une odeur alléchante d'épices et d'herbes grillées. Je pousse la lourde porte de bois et descends les trois marches qui mènent à la grande salle enfumée. Assis sur les pierres bordant le foyer, Hensy le contrebandier maigre joue sur son violon un air mélancolique, accompagné par les notes claires de Mika la vieille sorcière harpiste. Autour de la grande table, un groupe de marchands semble parler affaire devant des cartes à cristaux posées entre les verres de vin. Deux guerriers des mondes obscurs dînent en compagnie de Lory la prostituée à laquelle s'est jointe la belle sorcière Ysaï. Véra, la fille du gros Owen l'aubergiste, s'approche pour m'embrasser, et

me demande si je veux prendre quelque chose. Véra m'apprend les rudiments de la langue des Récifs.

Véra a du charme et des rondeurs sensuelles, nous avons déjà fait l'amour ensemble. Au début, elle n'a pas voulu que je la pénètre à cause des enfants, et je lui ai fait découvrir l'usage des capotes dont Raphaëlle avait emporté une cargaison dans ses caisses, ça l'a beaucoup fait rire. Johanna et Stan, les enfants de Corel le Bibliothécaire, se ruent dans mes jambes. Je prends Johanna dans mes bras. Je suis devenu le centre d'intérêt du petit port. C'est surtout le fait que je sois le premier de notre monde après Gillian et Raphaëlle à avoir atteint les Récifs qui attise la curiosité.

Je dépose Johanna et je gravis le petit escalier de bois qui monte aux chambres. En entrant dans la pièce où repose Leslie, je me rappelle l'heure de ma mort, et ma venue dans ce monde.

Lorsque je me suis jeté sur la plaque de l'orgue alchimique, pour fuir les hommes de main du Faisceau, elle était au maximum de résonance harmonique. Prelatti avait, sans le savoir, inventé une machine à voyager dans les Probables. Une porte d'accès vers une infinité de mondes. Au moment où j'ai pénétré dans le champ qui entourait la plaque, pendant une fraction de temps infinitésimale dans le plan de l'immatériel, l'empreinte de ce qui était moi avait été extraite de son contexte. La toute petite onde de choc qui définissait ma conscience et mon corps, entra en résonance avec la longue harmonique de cette incroyable anomalie qu'est le monde des Récifs.

Je me suis dédoublé. Je vécus ce qui ressemblait à une NDE¹² Je ressentis toutes mes émotions, mes peurs, mes pensées, mais avec une impression de recul, comme si je m'observais de l'extérieur. Je souffris quand les balles perforèrent ma poitrine, et je vis la spirale lumineuse du néant m'emporter. Les séraphins m'attendaient dans le couloir blanc, ils étaient géométriques et noirs, irrités, ils

¹² Near Death Experience.

me faisaient peur. Ils me firent comprendre que je ne pourrai pas les suivre vers la clarté, tant que j'appartiendrai aux Récifs. J'ouvris les yeux dans l'obscurité du temple. Leslie reposait entièrement nue, sans vie à mes côtés. Je n'avais plus de vêtements, et ma peau me brûlait légèrement. Leslie ne respirait plus, elle était morte.

Je crus être de retour dans la crypte de l'orgue alchimique. Mais les voûtes qui me surplombaient avaient l'arrondi caractéristique de l'architecture romane. Oscillant au bout de longues chaînes, des crocs de boucher et des cages en fer de taille humaine, conféraient à la crypte une atmosphère macabre. Dans un renfoncement, je remarquais une dalle de pierre munie d'anneaux rouillés, visiblement destinés à maintenir une victime écartelée. Des rigoles taillées sur les côtés devaient servir à conduire le sang des immolés dans une alvéole creusée au pied de la sinistre dalle. Sur le mur de l'alcôve était peinte une étoile à cinq branches la tête en bas, les deux branches supérieures symbolisant les cornes d'un démon.

Un amoncellement de matériel informatique encombrait les absides. J'effleurai les écrans, mais ils restèrent inactivés. L'installation n'était pas alimentée. Les ordinateurs étaient reliés à un bouquet de câbles qui descendaient d'une ouverture au centre de l'immense coupole qui me surplombait. Je jetai un œil autour de moi, surpris de ne voir aucun des habituels petits hexapodes de maintenance. Une pensée idiote me vint : comment faisait-on pour faire le ménage ?

La céramique du carrelage représentait un labyrinthe circulaire comme celui qui pavait le sol de la cathédrale de Chartres. Les pierres étaient presque chaudes. Je retournai près du corps de Leslie. Sa peau était tiède, mais son cœur ne battait pas. Son bras déchiqueté par la balle perdait du sang qui se répandait autour d'elle sur le motif géométrique du dallage. L'implant nanorobotisé de son tatouage de saint

Sébastien avait disparu.

Je pris conscience de quelque chose d'étonnant, une chose que j'avais vue sans y prêter attention tellement le travestissement féminin de Leslie avait été réussi.

Elle s'était transformée pendant le voyage. Son corps avait troqué ses derniers vestiges de rudesse, ainsi que ses attributs masculins, pour les courbes plus gracieuses et le sexe d'une véritable femme. Je soulevai son corps et l'allongeai sur une banquette en cuir, dans le péristyle roman qui entourait le dessin du labyrinthe. Malgré sa taille, Leslie était légère, ou j'étais devenu plus fort. Je déconnectai un câble de l'installation informatique, et je fis un garrot, pour étancher le sang qui suintait de son bras broyé. J'espérai un miracle qui la ressusciterait, comme moi.

La salle était éclairée par des vasques en fer forgé, fixées aux murs, dans lesquelles brûlaient des petits galets. Leurs flammes sans chaleur ne dégageaient pas de fumée. Je fis le tour du péristyle. Les murs étaient recouverts de grandes bibliothèques en bois sculpté, garnies de livres anciens, écrits dans un langage inconnu. Sur une étagère, je reconnus l'écriture de Raphaëlle sur un groupe de dossiers. Des boîtiers de DV étaient entassés sur un empilement de fly-cases comme celles qu'utilisent les militaires pour transporter du matériel électronique. Les caisses contenaient des équipements scientifiques, des robots hexapodes désactivés et des affaires ayant appartenues à Raphaëlle. Mon portrait et celui de mon père flottaient, côte à côte, dans un petit cube holographique. Dans un sac, je trouvai une dizaine de doses de rob-cells, et des plaques holographiques montrant Raphaëlle dans des scènes d'orgies sadomasos. J'enfouis ces images au fond de la caisse, je ne voulais pas les voir.

Je finis par trouver un des vieux jeans déchirés que portait ma mère, et une chemise en soie blanche. Ses baskets étaient trop petites pour moi, je restai pieds nus.

Je recouvris le corps de Leslie d'un sac de couchage militaire trouvé dans le bric-à-brac de Raphaëlle. Au fond d'une alcôve du péristyle, un escalier étroit montait en colimaçon vers les étages supérieurs. Au bout d'une centaine de marches, gravies à tâtons dans l'obscurité, j'émergeais dans une autre salle circulaire. Une plate-forme en bois, suspendue à des cordages de chanvre, oscillait au-dessus du puits d'où sortait le faisceau de câbles informatiques.

Le péristyle de ce niveau ne comportait aucun autre accès vers l'extérieur, juste une ouverture au sommet de la voûte d'où tombaient les cordages qui supportaient la plate-forme. Je sautai sur le plateau suspendu en faisant attention de ne pas tomber dans le vide qui ouvrait sur la crypte inférieure.

Loin, en contrebas, le dessin du labyrinthe taché du sang de Leslie s'inscrivait parfaitement dans l'ouverture circulaire.

En tirant sur l'une des cordes, j'actionnai un palan qui souleva la plate-forme centimètre par centimètre jusqu'au sommet du dôme.

J'émergeai dans une sorte de beffroi. Le palan était accroché à une charpente épaisse, à côté d'un gong monstrueux qui oscillait lourdement au bout de ses chaînes. Un vent violent soufflait dans les interstices entre la charpente du toit et la maçonnerie en pierre de taille.

Une sphère monolithique, gravée de symboles ésotériques, occupait presque tout l'espace du beffroi. Retenue par des chaînes épaisses, la pierre de schiste noir servait à sceller l'accès aux cryptes d'où je venais de sortir. Les habitants de ce monde devaient craindre l'arrivée de monstres particulièrement dangereux par ce passage. Si ça se trouvait, j'étais le monstre redouté !

Le faisceau de câbles électriques courait sur le dallage, vers une large porte entrouverte qui battait dans le vent.

Le beffroi constituait le sommet d'un piton rocheux, dont les parois abruptes se perdaient dans des profondeurs

brumeuses. Un balcon, ouvrant sur cinq petits ponts de pierre, ceignait le beffroi.

Les ponts enjambaient les nuages, vers les pitons voisins surmontés de grandes éoliennes, raccordées au faisceau de câbles. Les longues hélices, débrayées des générateurs, tournoyaient dans le vide, entraînées par les violentes bourrasques qui soufflaient entre les sommets.

Je me suis tenu un long moment appuyé contre le balcon à m'émerveiller devant le spectacle grandiose qui s'étendait devant moi.

Cela ressemblait, en plus vaste, à ces formations rocheuses exceptionnelles d'Amérique du Sud qu'on appelle des Tépuits, mais avec la multitude et la diversité de formes, propres aux îles de la baie d'Along.

À travers les volutes luminescentes poussées par les rafales de vent, je pouvais distinguer dans le lointain, les contreforts d'un gigantesque défilé basaltique. Au centre d'une faille étroite, une chute d'eau tombait des cimes en rebondissant le long des escarpements jusqu'à un petit lac de montagne, m'évoquant les cascades tibétaines au pied de l'Himalaya.

J'étais dans un monde fantastique qui ressemblait aux plus incroyables légendes de mon enfance. C'était tellement beau que j'ai étouffé toute velléité de penser que ce fut une illusion. Je voulais croire à cette réalité de tout mon être.

Je fis le tour de la balustrade surplombant l'à-pic vertigineux sur lequel je me trouvais. Un escalier creusé dans la roche longeait la paroi abrupte. En contrebas, noyé dans le brouillard, des entrelacs de ponts le reliait à un petit village accroché à flanc de falaise. Deux longues jetées de pierre flottant dans le vide encadraient l'entrée du village. Sur les môles, au bout des jetées, deux brasiers aux flammes hautes et lumineuses marquaient l'entrée de ce qui semblait être un petit port. Des silhouettes s'agitaient autour d'embarcations amarrées aux pontons de bois bordant les

jetées.

Je m'engageais sur le petit escalier de pierre, en m'appuyant contre la paroi pour ne pas être emporté par les bourrasques qui se faisaient de moins en moins violentes plus je descendais. Le contact de la roche tiède contre mes pieds nus était agréable. J'atteignis les faubourgs du port au bout de quelques minutes de marche. Seule une petite brise soufflait à cette altitude.

À part quelques regards intrigués, personne ne fit attention à moi. Les gens parlaient une langue gutturale aux consonances rauques. Ils étaient vêtus d'un mélange de vêtements modernes monochromes, ou de costumes traditionnels multicolores.

Je marchais le long de la digue où semblait se concentrer la plus grande activité. Les marins déchargeaient les cales de petits navires en bois munis de voiles latérales enroulées sur leurs mâts repliés contre les flancs.

Les embarcations oscillaient dans le vide, soutenues par une force invisible.

En observant un groupe d'enfants qui jouaient près des brasiers au bout des pontons, je trouvais un semblant d'explication. Le corps recouvert d'une graisse épaisse, muni d'ailes en papier fixées sur leurs épaules, ils sautaient dans le vide et se mettaient à flotter dans l'air. Des pierres attachées à leurs chevilles les maintenaient penchés en diagonale, ils nageaient littéralement dans l'air. Il me fallait malgré tout un semblant d'explication rationnelle à ce prodige. Je m'allongeai contre la jetée et plongeai le bras dans la nappe de brume ténue qui semblait délimiter la zone d'apesantement. L'air résista avec force, repoussant ma main vers le haut, et une brûlure très forte m'obligea à la retirer rapidement. Ma peau était rouge et me brûlait terriblement, j'avais l'impression que le sang avait été aspiré à la surface. Ce détail me conforta dans la certitude que ce monde était réel. Si j'avais voulu inventer un monde parfait, cette nappe

d'apesanteur aurait été inoffensive.

Lorsque je me relevai, je croisai le regard d'un homme barbu vêtu d'une sorte de combinaison de pilote. L'homme terminait d'amarrer une petite navette spatiale munie d'ailes courtes au profil aérodynamique sous lesquelles étaient suspendus des barillets lance-missiles. L'ogive transparente du cockpit ouvert laissait apparaître un habitacle sophistiqué. L'homme était armé d'un gros pistolet fixé à sa ceinture. C'était la première personne portant une arme que je croisai. Il s'approcha de moi et me dit quelques mots incompréhensibles. Il indiqua mes vêtements et posa de nouveau une question inintelligible. Je lui fis signe que je ne comprenais pas. Il m'observa un instant intrigué, puis il haussa les épaules et s'éloigna vers le village. Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il pénètre dans ce qui ressemblait à une auberge.

Je décidai qu'il était plus prudent de retourner me réfugier à l'abri dans les temples, et de m'accorder le temps de mettre au point une stratégie cohérente pour explorer ce monde étrange.

Je n'avais pas fait dix mètres que le pilote accompagné de deux acolytes du même gabarit et d'une jeune femme en costume local sortirent sur le pas de la porte. Ils m'observèrent, échangèrent quelques mots, puis la jeune femme se dirigea vers moi. Avec quelques hésitations et un fort accent nordique, elle m'interpella :

– Tu es Tristan, le fils de Raphaëlle.

J'acquiesçai.

– Où est Raphaëlle ? Cela fait plusieurs mois que nous ne l'avons plus vue.

Cette phrase anodine ouvrit des abîmes de perplexité.

Soit Raphaëlle n'était pas morte, soit le temps s'écoulait différemment sur ce monde.

Devant mon air désemparé, elle me prit par le bras et m'entraîna dans l'auberge. Elle me fit asseoir à la grande

table entre les trois hommes. Elle s'appelait Véra et c'était la fille de l'aubergiste.

Je devins le centre d'intérêt des convives.

Elle me demanda comment j'étais arrivé à Dereleth. C'était le nom du port. Elle écouta mon récit décousu en traduisant pour l'assemblée qui devenait de plus en plus fournie.

Un homme corpulent à l'air austère se fraya un chemin dans la foule et s'assit à notre table. Pendant qu'elle lui résumait les circonstances de mon arrivée, j'observais cette foule amicale et curieuse qui nous entourait. Je me sentais bien malgré ma fatigue. J'avais l'impression d'être de retour chez moi.

Lorsque je racontai la mort de Raphaëlle, le regard de Véra se voila, un sentiment d'immense tristesse fit rouler des larmes de mes yeux. Véra s'arrêta de traduire pour l'assistance et me prit la main. J'essuyai mes larmes et repris le cours de mon récit. Lorsque je leur dis que le corps de Leslie était encore là-haut, dans les temples, la foule s'agita. L'homme austère échangea quelques mots avec le pilote. Celui-ci se leva et sortit accompagné par un petit groupe. Tous se dirigèrent vers les escaliers menant aux temples. Je voulus les suivre, mais Véra me retint.

– Reste, ils vont s'en occuper. Ton ami n'est peut-être pas mort, il faut s'occuper de son corps tant que son esprit n'aura pas quitté ton Probable. Sinon, il deviendra une âme errante. Myrddin avait montré à Raphaëlle comment voyager sans passer par la mort.

Une profonde lassitude me gagna, ma tension s'était relâchée. Je fis des efforts pour rester éveillé, car Véra me parlait. Elle essayait de m'expliquer où j'étais, mais je ne comprenais plus ses mots, les visages penchés devenaient monstrueux. Mes yeux se fermaient. Derrière les vitres, un dragon descendait en vol plané, un bateau violon, toutes voiles dehors, croisait dans les lointains embrumés. La

navette spatiale s'envola vers le beffroi.

Je me réveillai le lendemain après-midi dans une des chambres de l'auberge. Véra, assise au bord du lit, me caressait la main. Elle déposa un baiser sur mes lèvres. Je l'enlaçai, elle se blottit contre moi. Je glissai ma main sous sa robe, palpant la lourdeur de sa poitrine.

Véra descendit ses lèvres doucement le long de mon corps et s'empara de mon érection avec sa bouche. Elle m'avala jusqu'à la hampe. Je sentis ma verge gorgée de sang battre dans sa gorge, puis j'explosai. Elle se redressa, se fit lascive, enserrant mes jambes entre ses cuisses, écrasant ma verge contre son pubis. Elle prit mon visage à deux mains, et engloutit ma langue avidement. Le goût suave de ma semence dans sa bouche m'excita de nouveau, je la retournai, et roulai sur ses rondeurs. Je pinçai ses gros tétons érigés au sommet des globes voluptueux de sa poitrine. Je pris sa vulve à pleine main, malaxant la chair poisseuse des grandes lèvres. Elle se cambra, guidant ma main au plus profond de son intimité, je ramenai son humidité chaude contre son clitoris, effleurant la petite boule de chair. Elle cria, les yeux fermés, la bouche grande ouverte, offerte. Je l'embrassai goulûment, cherchant de nouveau le goût âcre de ma semence. Ma verge cognait son ventre. Je voulus la pénétrer, mais elle se retourna, me présentant ses fesses. Je m'enfonçai doucement dans l'orifice étroit. Ma verge me brûlait. Je ralentis ma pénétration, savourant cette intime profanation et retardant l'instant de l'extase. Je glissai mes mains sous son ventre. Je fis rouler son clitoris humide du bout des doigts. Une légère brise souleva les rideaux, amenant les bruits du port. Elle serra les fesses, emprisonnant plus fortement ma verge. J'eus un nouvel orgasme, plus violent. Elle se dégagea et s'allongea contre moi. Appuyant son sein épais contre mon torse. Ses lèvres contre ma joue. Elle enveloppa mon sexe de sa main gauche, laissant ma verge poisseuse se rétracter après un

dernier spasme contre sa paume. Les senteurs portées par la brise se mêlaient aux fragrances musquées de nos deux corps enlacés.

Abandonné dans la douce torpeur qui succède à la petite mort, je rêvais de Dyl.

ULTIMA VENETIA

Dyl contemplait tristement les gondoles automatiques glisser silencieusement le long des murs de briques peints des palais vénitiens. Les remous de l'eau claire démultipliaient l'architecture élégante des façades. Le fond des canaux était couvert de mosaïques représentant des scènes de vie de la Rome antique. La cité lacustre resplendissait d'une multitude de couleurs vives. Les croisillons métalliques du Fullerdome étaient masqués par les nuages dérivant dans un ciel artificiel uniformément bleu. Venise avait été reconstruite pierre par pierre dans cette immense et curieuse bâtisse qui survolait la cité. Un architecte américain avait imaginé dans les années cinquante que la gigantesque structure triangulée d'un dôme géodésique permettrait, grâce à un effet de montgolfière, de soulever une ville dans les airs. Ce rêve dément avait été concrétisé sur ce monde, et une Venise céleste servait de palais au gouverneur de l'empire des Probables.

Elle scrutait le paysage, essayant de détourner son esprit de la plaie béante qui rongait son âme. Les disparitions de Tristan puis de Maria avaient créé un abîme de douleur qui engloutissait sa conscience dans une souffrance morale permanente. La foule gracieuse, aux habits soignés, qui déambulait dans les ruelles, n'arrivait pas à soulager sa détresse. Un rickshaw, tracté par un robot bipode sautillant, longeait les quais, emportant un couple richement vêtu. Les attitudes précieuses des habitants du dôme accentuaient l'impression d'irréalité, aggravant son désespoir. Les conversations étaient feutrées, les postures guindées. Les

toilettes élégantes des passantes mettaient en valeur leurs formes avantageuses, sans être ostentatoires ou vulgaires. Les hommes en costume chic se donnaient des airs de dandys échangeant des mondanités dans une soirée de gala. La gondole pénétra sous la voûte baroque du palais présidentiel.

Gillian descendit le premier, et, par mimétisme, avec la faune maniérée de la cité, lui tendit la main pour l'aider à monter sur le quai. Dyl refusa sa main ostensiblement et sauta à pieds joints d'une façon la plus disgracieuse possible. Gillian sourit, ce qui eut le don de la déprimer encore plus. Ils montèrent quelques marches et s'avancèrent sous de gigantesques suspensions de cristal éclairant un hall fastueux. Les poutres peintes du plafond étaient séparées par de larges fresques colorées. Deux grandes portes de bois sculptées ouvraient sur un balcon bordé de colonnades. Un homme se tenait appuyé sur la rambarde, contemplant les gondoles automatisées qui dérivèrent paresseusement dans le canal en contrebas.

Gillian attendit au milieu de la grande salle. Elle fut surprise de le voir se soumettre à un protocole diplomatique. Au bout de quelques instants, la silhouette immobile se retourna et l'homme s'approcha d'eux. Dyl reconnut Alvin Dux Hasards, l'homme dont Gillian avait contaminé les neurones avec ses robots cellulaires. Alvin dégageait la même sérénité polie que la population de la cité présidentielle. Il s'adressa à eux en anglais.

– Bonjour cher Gillian, te voici en charmante compagnie.

Dyl s'était attendue à voir un somnambule, asservi par les rob-cells, mais l'homme semblait avoir conservé l'assurance et l'agilité d'esprit que lui conférait sa charge de gouverneur. Dyl comprit que les essaims ne faisaient qu'influer subtilement sur la pensée d'Alvin. Personne ne pouvait se rendre compte que Gillian manipulait le gouverneur.

Elle avait du mal à faire cadrer cet homme bien mis, un peu cérémonieux, avec la brute féroce qui avait la veille massacré une jeune femme en direct sous ses yeux. Mais lorsqu'elle croisa son regard, elle y entrevit, sous son apparente bonhomie, l'étincelle cruelle du prédateur qui l'habitait. Cet homme était dangereux, il détenait un pouvoir qui rendait même Gillian prudent. Dyl dut se remémorer l'expression bestiale de l'homme sur les écrans du massacre pour réfréner l'attirance qu'elle éprouvait pour le gouverneur. L'ambiguïté de ses propres pulsions commençait à l'irriter. Elle se rappela Maria lui disant qu'elle était de la même race que Gillian, et se sentit coupable de sa fin atroce. Gillian l'avait massacrée uniquement pour le plaisir de torturer Dyl. Alvin s'apprêta à la saluer, mais Gillian l'interrompit en prenant le ton ampoulé d'un courtisan.

– Mon esclave du moment, votre excellence. Un petit cadeau à partager pour sceller notre alliance.

Alvin eut un léger sourire entendu, il ne prit plus de précautions et la détailla de haut en bas.

– Une bien jolie petite pièce, cher Gillian. J'aurai beaucoup de plaisir à lui faire visiter le jardin des supplices. J'ai fait installer un pal qui lui conviendra parfaitement. Je dois d'ailleurs te féliciter pour la qualité de ta dernière livraison.

Alvin s'éloigna vers la forme en S caractéristique de ces fauteuils qu'on appelle des confidents.

– Mais venons-en au fait ! Mon temps est précieux. Je sais l'affaire qui t'amène et, comme je te l'ai déjà dit, ce n'est pas une chose facile.

– Votre excellence...

– Ne m'interromps pas ! J'ai modifié mon avis et finalement ton projet me convient.

Délaissant Dyl, ils s'installèrent de part et d'autre du confident. Les deux hommes assis dos à dos dans chacune

des branches du S se parlaient de profil. Gillian fit un geste à Dyl lui intimant l'ordre de s'éloigner.

L'angoisse caractéristique qui s'emparait d'elle avant les séances de torture de Gillian lui nouait le ventre. Gillian venait de l'offrir à Alvin qui avait évoqué le supplice du pal. Son sort était consommé. Il fallait qu'elle s'échappe. Mais l'atmosphère paisible de la salle du conseil, l'apparente liberté d'action dans laquelle elle se trouvait, contredisaient cette sensation d'urgence. Que pouvait-elle faire ? Sauter par les fenêtres et courir dans la ville ? Elle observa la grande pièce, cherchant d'éventuels systèmes de surveillance. Alvin ne recevrait pas une crapule comme Gillian sans se protéger d'une façon ou d'une autre. Elle essaya d'invoquer l'entité qui l'habitait, mais aucun secours, aucun réconfort surnaturel ne vint calmer son angoisse.

Le parquet, brillant comme un miroir, reflétait d'immenses tableaux représentant le martyr des saints catholiques. Devant les poses exagérément sensuelles des corps suppliciés, Dyl se dit que la mort et le plaisir avaient toujours été associés dans l'imaginaire de l'humanité. Finalement, les maîtres de cette capitale bien policée avaient toujours besoin de transgresser la peur de la mort, et Gillian fournissait l'équivalent des jeux du cirque aux Caligulas de cette nouvelle Rome. Souviens-toi que tu dois mourir. Cette formule latine s'imposa dans sa pensée. Lorsque les Césars revenaient en triomphe de leurs conquêtes, et qu'ils traversaient du haut de leur char les acclamations de la foule en liesse, un esclave enchaîné derrière eux leur répétait inlassablement : « Souviens-toi que tu dois mourir. » La formule destinée à rappeler aux Césars qu'ils n'étaient pas des dieux, prenait une autre signification dans son esprit. Comme si elle ne devait pas oublier de mourir. C'était absurde. On ne peut pas oublier de mourir.

Malgré la distance qui la séparait des deux hommes, elle entendait parfaitement leur conversation. La voix lente et

feutrée d'Alvin semblait glisser sur le lustre du parquet jusqu'à elle.

– Cité n'a pas lancé de nouvelles campagnes depuis longtemps. Dans moins d'un an, une flotte de guerre affrétée par ma maison partira conquérir ce monde des Récifs dont tu prétends connaître l'accès. Mais auparavant, je tiens à ce qu'une première mission d'exploration sous mon contrôle se rende sur ce monde.

– Votre excellence, le temps presse, et...

– Comprends-moi bien, Gillian ! Jusqu'à aujourd'hui, ce monde n'était qu'un mythe, et malgré l'existence de cette Hypernef qui t'appartient, nombreux sont mes proches qui ne croient pas à son existence. Tes manœuvres pour t'attirer nos bonnes grâces sont transparentes, et tu t'es déjà fait des ennemis au sein de l'empire. Pour l'instant, le seul danger tangible ne vient pas de ce monde mystérieux, mais de toi. Ton alliance avec les contrebandiers est très mal perçue.

Gillian écoutait Alvin avec attention. Dyl décida qu'il était temps de tenter sa chance. Faisant mine de regarder les tableaux, elle se rapprocha du balcon donnant sur le canal. Les deux hommes poursuivaient leur entretien sans la regarder.

– Je t'ai laissé prendre le contrôle de cette province arriérée aux confins des Probables d'où tu prétends venir, et tu as réussi en trop peu de temps à asseoir ton pouvoir sur ce monde, à l'insu des commissions de contrôle.

« Tes façons de faire sont trop brutales pour convenir à ces hypocrites, et je te couvre parce que j'y trouve mon intérêt. Mais entends-moi bien ! Si ce monde mythique des Récifs existe, il m'appartient.

Dyl estima la distance qui séparait le canal du balcon. En prenant son élan, elle devait pouvoir plonger dans l'eau.

– Les Dux Hasards détiennent la majorité des Probables, et c'est un pouvoir qui ne se partage pas.

Dyl s'apprêtait à franchir les derniers mètres qui la

séparaient du balcon, lorsqu'il y eut une explosion dont l'écho se réverbéra entre les immeubles. Elle se retourna vers les grandes fenêtres donnant sur la place Saint-Marc reconstituée. Un nuage de fumée noire s'élevait dans le lointain. Un écran-nuage holographique se forma devant Alvin, et une voix impersonnelle d'IA neuronale commenta des images confuses de combats de rue.

« Attaque de blindés robots dans le quartier du Rialto. Progression rapide par les canaux en direction du palais des doges. Nous contrôlons la situation. Pas de danger immédiat. »

L'écran disparut.

Gillian jeta un coup d'œil suspicieux vers Dyl, avant d'interroger le gouverneur du regard.

Alvin se détendit, et reprit sa conversation.

– Un attentat extrémiste. Ma garde s'en occupe. Parlons plutôt de notre affaire. Mon temps m'est compté et j'aimerais pouvoir disposer de ton petit cadeau. Notre maison seule financera cette campagne, et tu seras le gouverneur de cette future province, mais ce monde appartiendra aux Dux Hasards, pas à Gillian Retz.

Dyl décida que le moment était venu de tenter sa chance. Elle courut vers le balcon, monta sur la rambarde et sauta. Son plongeon l'amena presque au milieu des flots. Quelques brasses sous l'eau tiède et elle émergea entre les pilotis de bois qui soutenaient le quai opposé. Elle nagea dans le lacis de poutres jusqu'à un escalier de pierre qui remontait sur la rue.

En gravissant les marches, elle distingua les silhouettes de Gillian et d'Alvin appuyées sur le balcon. Il fallait qu'elle atteigne le quartier de l'explosion. En profitant de la confusion des combats, elle pourrait peut-être trouver le moyen de s'échapper. Elle courut vers la colonne de fumée qui montait derrière les bâtiments, en se faufilant entre les fuyards épouvantés qui s'éloignaient du champ de bataille.

Dans leur affolement, les nantis du dôme présidentiel avaient perdu toute affabilité, et se disputaient violemment les rares véhicules motorisés.

Une grosse estafette monopode désemparée, essayant d'éviter la cohue, percuta un rickshaw qui se renversa dans le canal, entraînant ses passagers et son tracteur bipode.

Ses occupants furent écrasés par la chute d'un VLS, déséquilibré par la foule qui s'accrochait à ses anneaux, alors qu'il essayait d'enjamber le chenal.

Des petits girodynes militaires, volant à ras des têtes, surgirent d'une rue traversière. Elle s'abrita sous une porte cochère, mais les engins poursuivirent leurs trajectoires. Elle reprit sa course, et s'engagea sur une petite place désertée, bordée de palais restaurés. Une façade explosa dans un nuage de briques et de poussière. Un petit char trapu émergea des décombres et se tourna dans sa direction. Elle entendit le hurlement des rotors d'un girodyne derrière elle. Des barillets lance-missiles pointèrent hors de leurs alvéoles sur les côtés du char, et une salve d'obus passa au-dessus de sa tête. Elle roula derrière une fontaine, à côté du cadavre d'un enfant piétiné. L'explosion la plaqua brutalement contre la mosaïque du dallage. Les débris enflammés du girodyne rebondirent sur les pierres autour d'elle tandis que sa carcasse allait s'écraser contre le char. Elle se releva et contourna le brasier qui rongait les épaves, pour se retrouver, nez à nez, avec un détachement de soldats engoncés dans leurs endosquelettes robotisés. Elle fit demi-tour et sauta à travers les flammes qui obstruaient le passage. Un projectile explosa dans son dos, projetant un filet électrifié. Elle s'effondra, empêtrée dans les mailles, tétanisée par la violence de la décharge électrique. Un girodyne se stabilisa au-dessus d'elle. Un soldat fixa les anneaux du filet à un crochet situé à la base de la carlingue, et l'engin emporta Dyl vers le palais présidentiel.

Gillian et Alvin l'attendaient sur le balcon avec deux

soldats en armure de combat. Le girodyne descendit doucement, et les soldats libérèrent Dyl.

Un des hommes la souleva et la tint fermement par les bras. Les mâchoires d'acier de son exosquelette écrasaient ses muscles. Il l'obligea à s'agenouiller devant Alvin. Gillian s'avança et s'adressa aux gardes.

– Tenez-lui la tête !

Un soldat lui prit les cheveux et la mâchoire, l'obligeant à redresser la tête. Gillian sortit de sa poche une petite capsule auto-injectable de rob-cells. Il la plaqua contre le cou de Dyl. Le produit sous pression pénétra dans sa peau en la brûlant.

– Avec ça, votre excellence, elle fera tout ce que vous lui demanderez. Cette drogue est active pendant une heure et annule toute volonté de rébellion.

Alvin prit la capsule vide des mains de Gillian et la regarda, suspicieux.

– Cela ressemble aux doses d'esthésiogramme que tu fournis au directoire. Il faudra aussi me donner le secret de cette mixture, Gillian.

– Bien entendu votre excellence, mais malheureusement la base de ce produit vient des Récifs. Lorsque nous serons maîtres de ce monde, nous pourrons nous y approvisionner sans limite, et percer le secret de l'immortalité.

Alvin s'approcha de Dyl toujours maintenue agenouillée et du pouce, lui caressa les lèvres d'un geste presque tendre.

– Allons ! Il me tarde de goûter à ton cadeau rebelle. Cela ne va pas trop la rendre apathique, j'espère ?

– Non, au contraire ! Vous ne serez pas déçu, je pense.

Alvin s'adressa à Gillian sans quitter Dyl des yeux.

– Bien ! Gillian, demain mon ministre te contactera pour préparer cette première expédition.

– Merci, votre excellence.

Gillian fit un bref salut de la tête, et sortit de la grande salle d'un pas rapide, sans un regard en arrière. Alvin

s'adressa au garde.

– Lâchez-la.

Alvin l'aida à se relever.

– Viens petite, je vais te faire visiter les jardins.

Il murmura comme se parlant à lui-même : « Allez-y Krang. Tuez-le et ramenez-moi ce navire. »

Le gros homme entoura les épaules de Dyl d'un bras affectueux et l'entraîna vers un passage au fond de la salle. Un observateur aurait pu imaginer un père accompagnant sa fille.

– J'ai fait fabriquer par les ateliers du palais un tripalium qu'il me tarde d'essayer. Il me permettra de te faire l'amour pendant qu'un pal s'enfoncera lentement en toi. Il pénétrera tes entrailles et ressortira par ta bouche, mais tu seras toujours vivante. Le système est conçu pour éviter de perforer trop tôt des organes vitaux. Ainsi, ton agonie sera plus longue et mon plaisir aussi.

SAMOURAÏS

Hensy le contrebandier me donne une petite tape sur l'épaule en sortant de la chambre de Leslie. Depuis qu'elle s'est réincarnée en femme, elle a dû baiser avec la moitié du port. J'entre sans frapper et m'avance dans la pénombre de sa mansarde. Leslie, entièrement nue, le bras en écharpe, se tient debout devant la fenêtre presque occultée par les volets à demi-fermés. Elle observe les silhouettes sombres d'un groupe de voiliers qui approchent dans le lointain des corridors abrupts.

– C'était bien ?

– Pas mal, mais il ne vaut pas Karl.

– Fais gaffe, tu vas finir par te choper une maladie ou un gosse.

– Jaloux ?

– Je suis sérieux, nous ne sommes pas invulnérables, ce monde est aussi dangereux que celui que nous avons quitté.

– Qu'est-ce que t'en sais ?

– Véra ! Elle m'a expliqué qu'après le passage, on a tendance à se croire immortel, et on finit par se faire tuer bêtement.

Leslie tourne son impudique nudité vers moi. Le mince rai de lumière s'insinuant entre les volets éclaire ses formes d'un doux clair-obscur, mettant en valeur les courbes gracieuses de ses seins et de ses hanches.

– Arrête tes conneries, Tristan ; je ne sais pas ce que c'est que ce monde débile sorti tout droit d'un jeu de rôle, mais tout ça c'est du bidon. Je suis dans le coma et ces putains de

rob-cells sont en train de m'injecter un jeu virtuel dans les neurones. Ceci dit, ce n'est pas désagréable. Ça serait parfait si mon bras ne me faisait pas si mal, et s'ils n'avaient pas poussé le réalisme jusqu'à me faire avoir des règles.

Leslie se retourne vers le pinceau de lumière embrumée filtrant de l'extérieur.

– Ils auraient pu se dispenser de ce genre de détail.

Je pose mes mains sur ses hanches, et respire le doux parfum de sa peau, mélangé aux senteurs de bois ciré de la chambre.

– Comment expliques-tu que je sois là aussi ?

Leslie se dégage. Depuis notre retour, elle se refuse à mes caresses.

– Sais pas, les rob-cells dans ta tête sont en liaison avec les miens, on est dans un jeu en réseau, chéri, et cet enfoiré de Gillian joue avec nous.

Leslie désigne le paysage derrière les carreaux.

– C'est bizarre ces voiliers, il y en a vraiment beaucoup.

Je m'approche de la fenêtre. Une véritable armada se profile au fond du défilé. Le port est en effervescence, les petits navires lèvent l'ancre avec précipitation. Les marchands démontent leurs étals et s'enfuient avec des charrettes bourrées à craquer de victuailles. Je ne vois nulle part les navettes des contrebandiers. J'entends des pas dans l'escalier. On frappe à la porte. Véra entre. Elle prend un air gêné devant la nudité de Leslie. Je saisis ses vêtements posés sur une chaise et les lui tends.

– Rhabille-toi, tu vas pas passer ta vie à poil.

Véra parle d'une voix inquiète.

– Myrddin revient avec les légions des mondes obscurs.

– Pourquoi tout le monde s'enfuit-il du port ?

– Parce qu'ils ont peur. Vous allez voir, c'est très impressionnant.

– Qui est Myrddin ?

– C'est le plus grand et le plus ancien de tous les

magiciens. Il faisait partie de la création originale.

Leslie fait une moue ironique en ajustant la ceinture de sa courte tunique noire. Elle a gardé ses allures de femme guerrière.

– Et voilà ! Qu'est-ce que je te disais ! Maintenant, on a droit à la visite de Merlin l'enchanteur.

Je ne suis pas loin de partager son point de vue. Pourtant, malgré son côté kitsch, ce monde fantastique me paraît totalement réel. Même l'esthésiogramme de l'homme transpercé sur la falaise que je m'étais injecté pendant la rave, n'a pas atteint une précision des sens aussi parfaite que ce qui nous entoure.

La veille, j'avais maintenu mon doigt dans la flamme d'une bougie, et la brûlure m'a laissé une cloque douloureuse qui cicatrise mal. Les fruits, la nourriture, les boissons ont leurs saveurs, parfois nouvelles, mais parfaitement cohérentes, les odeurs sont reconnaissables, surtout les excréments de dragons. Si c'est un monde de synthèse, il ne semble pas y avoir de failles dans son réalisme. J'en avais conclu que dans tous les cas, la véracité de ce monde est telle, qu'une blessure ou une maladie risque d'être réaliste au point d'être fatale.

Pendant que Leslie lace les bottines que Véra lui a offerte, j'observe les navires de plus en plus proches. Ça ressemble à une flotte de vaisseaux fantômes, sortie d'un tableau symboliste. On aurait dit qu'un sort avait extirpé ces épaves d'un limon séculaire. Les bordages sont rongés de pourriture, les voiles sont déchirées, les ponts couverts de moisissures et de végétation visqueuse. Leurs figures de proue évoquent un bestiaire démoniaque et grimaçant. Une aura sépulcrale les environne, comme si les lucioles, qui habituellement illuminent les Récifs, fuyaient leur approche.

Le vaisseau de tête accoste à flanc. Un bout est jeté du haut du pont que les caliers restés sur le quai s'empressent d'enrouler aux bittes d'amarrage.

Véra sort de la chambre.

– Venez, on va voir ça de plus près !

Nous nous glissons au premier rang de la foule qui observe la manœuvre à distance respectueuse. Un à un, les vaisseaux accostent, imprégnant l'air de leur odeur méphitique. Les pontons ne suffisent pas à accueillir la totalité de cette armada fantomatique, dont les derniers s'amarrent contre les ducs-d'Albe au large des môles.

Les carènes dominant les jetées de toute leur hauteur. Les voiles déchirées claquent dans le vent. Depuis une ouverture dans le pavois du premier navire, une passerelle s'abaisse sur le quai. Une silhouette maigre, la cape flottant au vent, se profile sur le pont.

Myrddin est tel que je m'y attendais. Un grand vieillard à barbe blanche tenant un long bâton dans sa main gauche. L'archétype du magicien dans les contes celtiques. Il descend la passerelle d'un pas alerte et s'avance vers nous. Une rumeur parcourt l'assistance. Deux géants sombres emboîtent le pas de Myrddin. Les guerriers sont recouverts d'une armure noire à plaque, et coiffés d'une sorte de casque de samouraï grimaçant. Pas une once de peau n'est visible sous leur cuirasse.

Les légions des ténèbres.

La foule se repasse ce mot en chuchotant, avec une crainte respectueuse qui me fait froid dans le dos. Myrddin s'arrête à quelque pas, et parle d'une voix forte. Les rudiments de la langue des Récifs enseignés par Véra sont suffisants pour que je le comprenne.

– L'hiver est à nos portes. Les prophéties annoncent que les premiers envahisseurs viendront ici à Dereleth, le dernier rivage. Thanatos a ouvert les passages un à un, et Euryale est toujours prisonnière du maléfice. Le démon a noué les traits qui pourront venir à bout de son corps charnel. Des temps maudits sont à venir, à la fois pour les terres obscures et les terres de lumière. Vous devez vous préparer avec les

légions des ténèbres à affronter les armées d'un empire lointain.

Leslie s'est approchée de moi et me chuchote :

– Voilà. On est en plein jeu de rôle.

EXÉCUTION

Les quais étaient déserts. En approchant de la passerelle de soute, Gillian sentit sous ses semelles la lente respiration infra-basse de Thanatos. Un souffle lourd, dont les vibrations se propageaient à travers les entrelacs métalliques des structures du dôme. Même dans la salle du conseil, Gillian avait senti la fréquence imperceptible du fauve l'accompagner. C'était comme le ronronnement sourd de satisfaction d'un énorme chat, qui, les yeux à demi-fermés, faisait jouer ses griffes en rêvant de chasse aux souris. Le vaisseau le possédait, il appartenait corps et âme à cette entité millénaire qui l'avait choisi comme maître dans sa quête prédatrice. Cette symbiose surnaturelle le rendait invincible. Rien dans les jeux dérisoires des humains qui peuplaient ces mondes ne pouvaient l'atteindre.

Il s'avança lentement sur la passerelle de la cale, comme on franchit le propylé d'un sanctuaire. L'aura de la nef l'enveloppa de sa gloire invisible. Il sentit les énergies protectrices nimber son corps de leurs caresses bienfaisantes. Il avait sacrifié Dyl, cette parcelle d'amour qu'Euryale lui avait envoyé pour le détourner de Thanatos. En d'autres temps, d'autres lieux lointains, il aurait peut-être pu accepter cet amour, et son destin se serait confondu avec celui de cette humanité esclave de sa destinée. Mais c'était des temps désormais révolus. Désormais, il appartenait au vaisseau, et il était libre.

La première balle explosive perfora son omoplate gauche et pulvérisa sa poitrine et son cœur, projetant devant lui un

brouillard de tissus déchiquetés.

La deuxième balle explosive perfora son occiput transformant sa tête en une orbe scintillante de gouttelettes rouges et grises.

Les autres balles non explosives traversèrent son corps, à peine ralenties dans leurs trajectoires par leur rencontre avec Gillian. Leur destinée était d'avancer, et Gillian n'était pas un obstacle suffisamment conséquent pour les détourner de leur vocation. Dans l'univers des balles, les murs de titane de la soute étaient des entraves existentielles nettement plus efficaces, que le fragile conglomérat de tissus organiques de Gillian.

Les soldats se ruèrent dans la cale, contournant son corps décapité, qui resta dressé quelques instants sur la passerelle, avant de basculer d'un seul bloc, au milieu du piétinement régulier de la soldatesque et des armes robotisées, qui s'emparaient de son navire.

PAL

L'angoisse qui nouait le ventre de Dyl s'atténuait. Les essaims de rob-cells commençaient à annihiler sa volonté, apaisant son esprit tétanisé par l'évocation du supplice atroce qui l'attendait. Elle ne ressentait plus l'envie de se rebeller. Ils traversèrent un long couloir qui déboucha sur un jardin luxuriant figé dans un éternel été. Le ciel artificiel du dôme affichait un crépuscule rougeoyant. Des oiseaux chantaient entre les bouquets de mimosa, et des nuées de papillons multicolores virevoltaient autour d'un massif d'acanthes sauvages. Ils remontèrent une charmille tapissée de pétales mauves tombées des cognassiers en fleurs.

Une mise en scène lugubre ternissait ce paysage idyllique. Les sphères transparentes, emprisonnant les corps suppliciés des martyrs de Thanatos, bordaient le chemin. Chacun des sinistres sarcophages contenait un corps immolé. La lumière rasante du soleil couchant faisait saillir les muscles contractés des victimes, accentuant l'érotisme de leurs convulsions immobiles. Cette collection obscène de châtements immortalisés provoqua en Dyl un mélange de répulsion et de fascination. Les contorsions des corps pétrifiés dans la douleur lui rappelèrent la sensualité des tableaux de la grande salle du conseil. L'allée funèbre conduisait au sommet d'un petit tertre, couronné d'une gloriette ceinte de colonnades corinthiennes.

Au centre de la rotonde, une aiguille graisseuse à moitié enfoncée dans le sol se dressait entre deux longs croisillons métalliques. Descendant du plafond, un bras robotisé muni de sangles était destiné à ajuster le positionnement du supplicié pendant la pénétration du pal dans ses entrailles.

L'appréhension de Dyl cédait la place à une sorte de torpeur agréable. Les rob-cells, qui s'étaient greffés sur les

synapses hédoniques de son hypothalamus, commencèrent à simuler la présence de dopamine et d'hormone LHRH. L'angoisse disparut, remplacée par une excitation impatiente. Tout en reconnaissant l'action des rob-cells sur son système limbique, Dyl s'abandonna à la vague de jouissance qui gagnait chacun de ses nerfs. C'était une lave brûlante qui coulait le long de sa peau, et l'amenait à espérer impatientement le moment du supplice.

Sa respiration s'était accélérée légèrement, elle inspira des petites bouffées d'air parfumé entre ses lèvres entrouvertes. Ses yeux s'étaient à demi-fermés. Elle voulait sentir les mains d'Alvin sur sa peau, sentir son sexe la pénétrer, elle voulait succomber aux extases de cette profanation mécanique. Elle regretta que son sacrifice ne puisse pas être immortalisé aussi dans une boule de verre. Gillian n'avait même pas daigné enregistrer sa fin.

Alvin glissa ses mains sous son T-shirt.

Elle ferma les yeux et s'abandonna à cette caresse qui irradiait son corps de la poitrine au plexus. Les attouchements d'Alvin étaient insupportables de délicatesse. Elle voulait de la violence, qu'il martyrise ses mamelons, son ventre, ses lèvres. Elle tremblait de désir inassouvi. Dyl posa ses mains entre les jambes de son bourreau, cherchant le renflement de la verge, mais il s'empara de ses poignets et la poussa au centre du mécanisme barbare.

Alvin éleva les mains de Dyl contre les deux hampes croisées du tripalium, qu'elle enserra volontairement. Elle écarta les jambes, et posa ses pieds dans les alvéoles, gravées de part et d'autre de l'aiguille, à la base des croisillons. Le bras mécanique se positionna contre son dos, poussant son ventre au centre du mécanisme de torture. Elle se tenait jambes et bras écartés au-dessus du pal rétracté dans son logement. La position accentuait les bouffées de désir qui la taraudaient. Elle se cambra, poussant son pubis en avant, accentuant la sensualité de son attitude. Sa respiration était

haletante, elle ferma les yeux attendant le début de son immolation. Alvin ajusta étroitement la sangle du robot autour des hanches de la jeune fille. Il releva la tunique de Dyl au-dessus de ses seins. Le tissu enroulé enserrait ses épaules et sa gorge. Chaque effleurement sur sa peau était un enivrement extatique. Elle sentit le froid d'une lame passer sur ses lèvres puis descendre le long de sa poitrine, Alvin la caressait avec la pointe effilée d'un poignard. Elle se cambra pour appuyer le fil de la lame contre sa peau, le robot la tira en arrière, la repositionnant à la verticale du dard. Maladroitement, Alvin découpa ses vêtements. Dyl savourait jusqu'au glissement des étoffes le long de ses cuisses.

Un sifflement feutré lui indiqua que l'épieu remontait de son logement. Elle sentit la pointe arrondie s'arrêter net à fleur de son entrejambe. L'angoisse réapparut mêlée d'extase. Une langoureuse béatitude se mélangeait à l'anxiété.

Alvin prit son sexe à pleine main, provoquant une brutale explosion de jouissance. Elle cria, un long cri, sorti du plus profond de sa gorge. Elle attendait la pénétration avec impatience, son corps entier n'était plus qu'une douloureuse espérance de volupté. Alvin commença à attacher sa main droite avec une cordelette. Elle trouva cette précaution inutile, mais le rituel accentua son excitation.

Le brasier du désir roulait de plus en plus fort le long de ses nerfs.

Il y eut une explosion sourde.

Entre ses paupières entrouvertes, elle vit un nuage 3D de nanorobots métamorphiques se matérialiser entre elle et Alvin.

La voix impersonnelle de l'IA déclara :

« Impossibilité d'arrêter la progression des assaillants sans dégâts importants sur le dôme. Procédure d'alerte maximum. Évacuation dans 4 minutes 30. »

Un groupe d'hommes revêtus d'exosquelettes de combat entourèrent Alvin.

Dyl ressentit cette intrusion comme un contretemps irritant. Luttant contre le bras mécanique qui maintenait ses hanches, elle s'affaissa légèrement, guidant la pointe arrondie du pal contre son clitoris. Le contact froid du métal, contre la petite boule gonflée de sang, provoqua l'explosion sensuelle attendue. Elle cria, indifférente aux événements qui l'entouraient. Nichés au plus profond de son cerveau, les rob-cells simulaient des salves d'acétylcholine dans le septum de son système limbique, déclenchant orgasme sur orgasme.

Un homme en uniforme d'une quarantaine d'années, le visage dur taillé à la serpe, quelques millimètres de cheveux gris sur le crâne, apparut. Son image s'était matérialisée sous la forme d'un halo de nanorobots métamorphiques. Le nuage 3D avait du mal à maintenir sa cohérence dans le courant d'air qui traversait la pièce, déformant le visage du chef de la sécurité. Krang, d'une voix grave et incisive, interpella le gouverneur.

– Alvin. Nous avons éliminé Gillian, et mes hommes sont en train de s'emparer de Thanatos. Mais une unité de chars robotisés destinée à la protection urbaine a échappé à notre contrôle. Ils convergent vers le palais. J'ai des raisons sérieuses de croire votre vie en danger. Nous devons vous évacuer. Temps estimé quatre minutes.

Un groupe de girodynes se profila devant les fenêtres verticales du temple. Le plus grand colla son flanc ouvert dans l'encadrement. De nouveaux soldats en exosquelettes, équipés d'armes antichar, sautèrent dans la rotonde.

Dyl se caressait contre le pal en s'aidant de sa main libre. Elle succombait à la félicité surnaturelle générée par les rob-cells. Du sang suintait des blessures qu'elle s'était faite en se contorsionnant sur le pal. Des successions d'orgasmes saturaient son organisme d'endorphine, réduisant la

sensibilité de sa peau. Alvin la regardait, fasciné. Krang s'adressa au gouverneur d'un ton pressant.

« Alvin, il faut partir, je ne peux pas combattre sur deux fronts à la fois. La capture de Thanatos est essentielle. Si nous tardons trop, nous risquons de mettre le dôme en danger, il se peut que cette attaque de robots ne soit que l'avant-garde d'une insurrection populaire, mes hommes vont se charger de la fille. Retrouve-moi au Q.G. de la sécurité. »

– Gardez-la-moi intacte, je reprendrai cette séance plus tard !

Alvin pénétra dans le girodyne. Poussé par ses micro-rotors, l'engin prit de l'altitude et disparut derrière la cime d'un bosquet de cyprès. Un gros hélicoptère colla son flanc ouvert contre la fenêtre avec un choc sourd. Des explosions ébranlèrent le jardin.

Un soldat défit les liens qui enchaînaient Dyl au tripalium. Elle enlaça l'homme engoncé dans son exosquelette, enserrant de ses cuisses les plaques articulées de l'armure. Elle s'agrippait étroitement, frottant lascivement chaque parcelle de sa peau contre la carapace métallique. Elle ne pensait plus, elle n'était que jouissance. Le soldat s'arracha brutalement à son étreinte lubrique, lorsqu'un des murs s'effondra, pulvérisé par la charge d'un petit char de combat. Le hanneton de métal fonçait vers leur groupe. Les hommes firent feu. Les projectiles perforants rebondirent sur la carapace aplatie, protégée par une ionisation de surface. Ils explosèrent contre les murs, donnant naissance à un nuage de débris qui envahit la pièce. Dyl se vautrait par terre, au pied des soldats, ses mains plaquées entre les jambes. Son corps luisait de transpiration. Les muscles de ses cuisses étaient tendus à se rompre.

Les soldats se déployèrent en armant leurs lance-missiles antichar, et tirèrent presque à bout portant sur l'engin qui s'approchait. Une boule de feu roula au-dessus de Dyl. Un

obus flèche réussit à entamer la carapace et explosa à l'intérieur du char. Dans un dernier sursaut d'agonie, la lourde machine s'interposa entre Dyl et les soldats. Un autre hanneton caparaçonné perça une nouvelle brèche, provoquant l'effondrement de la façade du kiosque. Il se dirigea vers Dyl à toute vitesse. Sa jouissance atteignait son paroxysme. Allongée sur le dos, indifférente au chaos qui l'entourait, totalement possédée par une lubricité artificielle, elle se cambrait convulsivement sous les salves de plaisir qui irradiaient de son ventre. Dans une parodie de copulation, le hanneton métallique se souleva sur ses pattes chenillées et recouvrit Dyl, protégeant la jeune fille des balles explosives tirées par les soldats. L'hélicoptère, touché par un ricochet, explosa dans une gerbe de feux. Le toit de la coupole s'écroula.

L'habitacle du hanneton, entrouvert au-dessus de la jeune fille, comportait une sorte de couchette étroite, suspendue au milieu des mécanismes de locomotion et de tir. Dans un éclair de lucidité, malgré l'ivresse du plaisir, Dyl s'agrippa aux poignées fixées au plafond de l'habitacle et se souleva à l'intérieur de l'engin. Le ventre du hanneton se referma, emprisonnant son pied droit. Dyl tira sa jambe brutalement, arrachant la peau de sa cheville. Les soldats, protégés par leurs exosquelettes, s'extirpèrent péniblement des débris de la glorie, et tirèrent au jugé dans les gravats, cherchant à atteindre le robot. Un obus flèche entama légèrement la carapace, et explosa. La chaleur dans l'habitacle devint insoutenable. Les parois du cockpit injectèrent un cocon de mousse expansée, qui enserra Dyl étroitement. La chrysalide ignifugée l'immobilisait dans une étreinte inconfortable, mais la protégeait contre la chaleur dégagée par l'explosion de l'obus. La pression molletonnée contre sa peau provoqua une nouvelle montée de sensualité.

Elle fut violemment secouée lorsque le hanneton se remit en mouvement. L'engin traversa le mur de façade du palais

ducal et tomba deux étages plus bas sur la place, l'assommant presque sous la violence du choc.

Le sol s'effondra sous le poids du robot. L'engin termina sa course dans un canal souterrain rempli d'eau. Malgré l'air frais injecté dans les porosités de la chrysalide, Dyl suffoquait, asphyxiée par les fumées d'incendie qui remplissaient l'habitacle.

En retournant péniblement vers le haut sa tête comprimée par la protection élastique, elle put voir du coin de l'œil leur progression sous-marine sur un petit écran de contrôle. Elle essaya de dégager son bras gauche replié contre sa poitrine. Sa côte cassée la faisait de nouveau souffrir.

En se contorsionnant dans la gaine protectrice, au milieu des cahots, elle réussit à prendre une position allongée plus confortable. Elle était épuisée, et l'intimité fœtale de la petite machine lui donnait envie de s'abandonner au sommeil. De l'eau pénétrait par la brèche de l'obus flèche et noyait les moteurs électriques, qui tournaient en dégageant des gerbes d'étincelles. Une odeur âcre d'ozone emplissait l'habitacle. Le robot s'immobilisa devant une paroi d'acier qui obstruait son passage. Dyl crut un instant que sa fuite allait s'arrêter là. Noyée, asphyxiée ou brûlée vive dans le ventre du hanneton robotisé.

Deux barillets lance-missiles sortirent de leurs logements sur les côtés de la carapace. Une salve d'obus flèches découpa en pointillé la forme aplatie du hanneton dans la paroi métallique. Le robot se rua en avant et percuta le mur, dont l'acier surchauffé aux abords des impacts se déchira comme un couvercle de boîte de conserve. Le robot tomba en tournoyant dans l'air. Sa carapace s'ouvrit et le cocon enserrant Dyl fut éjecté dans le vide.

Elle tombait vers la ville, au milieu d'une pluie de débris, accompagnée dans sa chute par les tonnes d'eau s'écoulant de la brèche creusée dans la paroi du dôme. Un parachute en delta s'ouvrit, ralentissant brutalement sa descente, et

l'éloignant doucement de la gigantesque structure volante, dont la masse menaçante obscurcissait presque tout le ciel. Le hanneton, plus lourd, tournoyait vers le sol, traçant un long sillon de fumée.

Dyl eut une pensée émue pour le petit engin intelligent qui venait de la sauver d'un supplice abominable. L'effet des rob-cells commençait à s'estomper, elle retrouvait sa lucidité.

Un girodyne civil décapotable, lancé à grande vitesse, s'approchait d'elle. L'engin sans toit ajusta sa vitesse de chute à la sienne et, dans une large parabole descendante, la récupéra dans son habitacle, intacte. Le girodyne se stabilisa sur une trajectoire horizontale, et un jeune homme pâle, vêtu d'une combinaison moulante de pilote, l'aida à s'extirper de la chrysalide protectrice. Pendant que le pilote l'installait sur son siège, elle vit des chasseurs venus du dôme, se diriger vers eux.

Les arceaux de sécurité du siège s'étaient à peine refermés sur sa poitrine et ses cuisses, que le pilote incrémentait la séquence d'auto-pilotage. Le girodyne s'engouffra en rasmottes entre les tours de la cité, évitant par des miracles d'acrobaties les autres véhicules aériens qui encombraient ce secteur. Les chasseurs, trop rapides et puissants, ne s'aventurèrent pas dans la circulation. Deux girodynes de la police les rejoignirent et encadrèrent leur petit engin. Le pilote semblait indifférent à leur présence. Ses mains étaient serrées sur des tablettes sensibles fixées aux accoudoirs. Sur le bout de ses doigts, on avait greffé des interfaces tactiles. Dyl essaya de lui parler, mais le vent étouffait ses paroles. Brusquement, l'engin plongea à la verticale dans une large galerie s'enfonçant vers le cœur de la terre. Après quelques secondes de descente vertigineuse, un redressement brutal lui coupa le souffle. Un instant elle crut que la navette allait percuter la paroi du puits, mais au dernier moment elle s'engouffra dans une ouverture à peine suffisante pour les

laisser passer.

Dans une demi-conscience, elle voyait défiler à fleur de la cabine les parois rouillées, bordées de faisceaux de câbles, du tunnel de service dans lequel ils s'enfonçaient. Le pilote était cramponné aux accoudoirs de son siège, la tête maintenant engoncée dans un casque de simulation 3D, connecté sur le réseau urbain. Anticipant leur trajectoire, il déclenchait l'ouverture des sas juste avant leur arrivée. La moindre différence entre la réalité et la modélisation de la ville stockée dans les mémoires du réseau, les projetterait contre un sas resté fermé ou un obstacle non répertorié. Les girodynes de la police se rapprochaient à nouveau.

Le pilote déclencha la fermeture des sas derrière eux. Leur poursuivant le plus proche, en essayant d'éviter la porte qui se refermait, accrocha de sa turbine latérale le faisceau de câbles qui longeait les murs. Son girodyne déséquilibré percuta la paroi et, rebondissant dans le tunnel, se disloqua en milliers de débris qui obstruèrent définitivement le passage.

Ils traversèrent une rue souterraine, encombrée par une foule misérable. Dyl entrevit quelques visages surpris, levés vers leur bolide qui venait de surgir à grande vitesse du tunnel de service. Le girodyne plongea de nouveau dans un puits vertical, en accélérant progressivement malgré l'obscurité. Plus personne ne les poursuivait. Les rotors des turbines de direction tournaient en surrégime dans un hurlement assourdissant.

Les ajustements pour éviter les obstacles étaient tellement brutaux, que Dyl rebondissait dans tous les sens entre les arceaux de sécurité. Elle fut aspergée d'un liquide sale, lorsqu'ils accompagnèrent les chutes d'un déversoir d'eaux usées. Au bout de quelques minutes de plongée dans les ténèbres, le petit vaisseau ralentit sa course effrénée et reprit une position horizontale. Ils venaient d'émerger sous la ville, dans un grand espace dégagé. La navette se faufilait

entre les architectures sombres d'une forêt de pylônes métalliques, soutenant le lacis lumineux et orthogonal des infrastructures de Cité.

Des décharges de foudre glissaient le long des armatures rouillées, transperçant les ténèbres de leurs longs arcs électriques. Le véhicule alluma ses phares, et lança deux satellites incandescents en avant de leur trajectoire.

Agitée par des bourrasques violentes, leur navette survolait la houle démesurée d'une furie océane. Des épaves indistinctes, emportées par les lames, se brisaient contre les carcasses déchiquetées de plates-formes naufragées.

L'assaut des vagues contre les soubassements immergés, projetait dans les airs des montagnes d'écume, qui s'écrasaient par paquets dans le cockpit ouvert. Dyl était trempée.

Ils atteignirent un rivage chaotique recouvert d'un amoncellement de gravats d'où émergeaient les vestiges d'une ville abandonnée. Les faisceaux de lumière des phares glissaient entre les orbites sombres des façades en ruine. Le pilote posa le girodyne au milieu d'un espace dégagé.

Une foule de vieillards portant des flambeaux surgit de l'ombre et les entoura. Ils extirpèrent Dyl de la navette et l'entraînèrent à leur suite. Le girodyne décolla et disparut dans les ténèbres.

CÉRÉMONIE

La foule chantait une longue mélodie funèbre au rythme hypnotique, tout en frappant entre eux de courts bâtons de bois. Les vieillards en pagne, le corps huilé et efflanqué, étaient recouverts de peintures rituelles. Le dessin émacié de leurs côtes et de leurs muscles, était accentué par des aplats de blanc et de noir renforçant leur apparence squelettique. La foule vêtue de haillons entourait une large dalle de granite posée devant l'entrée obscure d'une caverne.

Plusieurs mains immobilisèrent la tête de Dyl, et l'obligèrent à ingurgiter un breuvage brûlant, épais et amer. On lui arracha son T-shirt et la foule s'écarta, la laissant debout, nue, au centre d'un cercle de sable répandu sur la pierre couchée. Elle essaya de franchir le cercle, mais à chacune de ses tentatives, on la repoussa sans violence.

La foule s'assit et se mit à psalmodier des incantations, en jetant des herbes sèches dans cinq petits braseros disposés en pentacle autour d'elle.

L'épaisse fumée âcre dégagée par la combustion des plantes la fit suffoquer. Elle fut prise de vertiges et dut s'asseoir. Les visages de l'assemblée se déformèrent, se transformèrent en un morphing sauvage, en faciès de loups, d'aigles et de serpents. Une nausée violente accompagnée de bouffées de fièvre la terrassa. Elle s'effondra et se recroquevilla en position fœtale.

Ruisselante de sueur, elle ne pouvait plus penser qu'à la boule de douleur qui irradiait de ses intestins. Elle se tordait de souffrance, ses lèvres se retroussaient dévoilant ses dents,

sa langue se pétrifiait. Un spasme incontrôlable la tétanisa, elle se cambra bras écartés, ventre tendu vers le ciel. Elle eut l'impression d'exploser de l'intérieur et ses orifices vomirent un flot de flammes qui ruisselèrent le long de son corps. Des boules de feux surnaturelles, révélèrent les formes sombres des démons qui l'entouraient. Le sol roulait sous elle comme le dos d'un serpent gigantesque. Son épiderme se couvrit d'écailles pétrifiées, l'immobilisant un instant dans cette position arc-boutée excessive, ou seulement sa tête et ses talons reposaient sur le sol. Sa peau squameuse et durcie se déchira, libérant des nuées d'insectes microscopiques qui se désagrégeaient au contact de l'air en libérant une odeur fétide. Elle se contorsionna pour s'extirper de la carapace parcheminée qu'était devenu son ancien corps, et dégurgita la bouillie infecte qui brûlait ses entrailles. La foule frappait les bouts de bois dans un rythme de plus en plus rapide, pendant que, malade à en crever, Dyl se vautrait dans ses vomissures et ses excréments.

La souffrance s'atténa. Dans un état semi-comateux, elle vit des femmes à tête de hibou s'approcher. Elle fut soulevée et plongée dans une vasque de pierre d'où surgissait l'eau claire d'une source ancienne. Elles enduisirent son corps brûlant de fièvre d'une graisse musquée.

Les vieillards la soulevèrent à bout de bras, allongée en croix, et la portèrent à l'intérieur de la caverne. Le cortège dantesque s'enfonçait dans les profondeurs tout en continuant de psalmodier. Les reflets des torches sur les aspérités de la voûte, dessinaient des visages monstrueux qui la regardaient passer. Elle ne savait plus si elle hallucinait ou si tout cela était réel.

Ils atteignirent une salle basse, étroite, dont les murs étaient recouverts de pierres dressées, gravées de spirales et d'ondulations. Cela ressemblait à un tumulus néolithique.

Des crânes colorés, sertis de bijoux, étaient encastrés dans

des petites niches. On l'allongea sur une stèle de pierre et les vieillards se répartirent le long des murs de l'antique caveau.

Un homme à tête de loup peignit sur son ventre de longues lignes incandescentes qui convergeaient vers son sexe. Puis, vidant une outre de sable fin, il traça un nouveau cercle autour d'elle. Les vieillards se rapprochèrent et posèrent leurs mains sur son corps, les chants montèrent en intensité. Sa vision se déforma, la pièce s'agrandit, la voûte était immense et proche à la fois. Quelque chose rôdait dans la crypte. Une entité puissante et maléfique qui glissait le long du cercle de plus en plus vite. Les silhouettes squelettiques devenaient floues, comme si une onde de vapeur s'interposait entre elle et les vieillards. Parfois, lorsque l'être surnaturel ralentissait sa course vertigineuse autour de la stèle, elle arrivait à distinguer les contours d'un corps musclé translucide, dont les vaisseaux sanguins scintillaient d'une lympe étoilée. L'être la recouvrit dans un mélange étrange de reptation et d'enveloppement. Une sensation de bien-être merveilleuse se répandit dans son corps. La chose qui rôdait s'emparait d'elle, la pénétrait, provoquant une montée lancinante du plaisir dans chaque fibre de sa peau. Elle explosa dans un orgasme d'une violence inouïe. Elle se vit flotter en tournoyant au-dessus de son propre corps allongé sur la stèle. Elle était devenue un être de lumière. Elle avait quitté sa prison de chair. Le temps dans la crypte semblait s'être ralenti. Elle glissait entre les silhouettes décharnées, en tournoyant comme une feuille d'arbre portée par un courant d'air. La forme translucide d'un géant à tête de taureau était encore couchée sur elle. Le vieillard à tête de loup brandit un couteau de pierre polie. Il entama une litanie, et traversant l'ombre du démon, plongea le couteau dans le corps de Dyl. Il fouilla sa chair et, arrachant son cœur encore palpitant, le brandit vers le plafond.

Le démon couché sur son corps se releva, monta vers elle

et l'étreignit de nouveau. Ils flottèrent un instant, enlacés dans une extase langoureuse, pendant que les vieillards pris de barbarie cannibale se jetaient sur son corps et le dépeçaient à mains nues, s'arrachant ses membres, ses muscles, ses os, ses entrailles, aspergeant de son sang les murs du caveau. Elle se sentit tirée vers le haut par une force irrésistible, et perçut la tristesse du monstre solitaire qui la laissait s'éloigner. Le colosse prisonnier de sa malédiction lança un long cri de désespoir vers l'être de lumière qu'il venait de libérer.

Dyl ouvrit les yeux sur un ciel aquatique. Elle rejoignit les identités multiples de la troisième Gorgone. Euryale avait échoué, mais la partie n'était pas terminée.

OFFENSIVE

Le ballet incessant des Girodynes évacuant la population d'Ultima Venetia, donnait l'impression qu'une nuée de moucheron tournoyait sous les infrastructures de poupe du dôme.

Emportant les nantis loin de leur merveilleux paradis artificiel, un train continu de VLS serpentait le long des câbles reliant le Dôme à la terre. On pouvait entrevoir, à travers les vitres des nacelles suspendues entre les anneaux des serpents robotisés, les visages intrigués des fuyards, essayant de distinguer la monstrueuse carcasse de Thanatos tapie au milieu des quais de proue.

Les longs membres déployés des grues, accrochés aux articulations de la coque, semblaient s'efforcer de retenir le navire arraisonné. En opposition avec la frénésie hystérique que provoquait l'évacuation à la poupe du Dôme, les pontons de proue étaient figés dans une immobilité surnaturelle, seulement animés par la reptation cyclique des ombres formées par le balayage des projecteurs, et des hélicoptères de combat.

La soute principale était restée ouverte. Le cadavre de Gillian gisait toujours en travers de la passerelle d'accès.

Loin dans les profondeurs de Thanatos, des centaines de soldats, engoncés dans leurs armures robotisées, se répandaient prudemment dans les entrailles du navire. Précédant leur marche circonspecte, les VLS d'assaut déroulaient leurs anneaux blindés le long des coursives désertes. Les envahisseurs n'avaient rencontré aucune

résistance. L'équipage semblait s'être volatilisé avec la mort de Gillian.

Debout devant les écrans de la salle de commandement du Dôme, en compagnie d'Alvin exultant, Krang observait avec perplexité la progression de ses hommes. Alvin voulait ce vaisseau, et le secret des rob-cells, et Gillian les lui avait pratiquement offerts sur un plateau. Trop confiant dans son stratagème, et persuadé qu'il avait réussi à s'emparer de l'esprit d'Alvin, Gillian avait cru trop tôt en sa victoire. Mais il ne fallait jamais sous-estimer un adversaire. Même mort. L'exécution de Gillian et l'invasion du navire s'étaient passées trop facilement. Et Krang n'arrivait pas à imaginer que Gillian se soit aussi naïvement jeté dans la gueule du loup. Il y avait trop de points obscurs que Krang ne s'expliquait pas et ça le rendait nerveux.

Le stratagème de Gillian avait vite été éventé. Alvin n'était qu'un fantoche qui servait précisément à attirer les arrivistes forcenés comme Gillian. Mais un autre pouvoir que Krang n'avait pas identifié semblait tirer les ficelles. La fille leur avait échappé. L'attaque des hannetons blindés n'avait eu pour seul but que de la sauver. Les cryptoluddites qui sévissaient dans les bas-fonds de Cité, manipulés par un acteur caché, avaient sacrifié dix ans d'infiltration des systèmes de défense du Dôme, juste pour faire évader une gamine insignifiante. Le principal ennemi des Dux Hasards, la Confédération des Mondes Libres, qui regroupait certains des Probables échappant à l'emprise de Cité, n'aurait jamais risqué un conflit ouvert uniquement pour les beaux yeux d'une gamine. Quand aux guildes de contrebandiers, ils étaient incapables d'élaborer une opération aussi complexe.

Quelqu'un d'autre avait réussi à damer le pion à la fois à Gillian et aux services de sécurité du palais. Un tel adversaire ne devait pas être négligé.

Le VLS de la première unité venait d'atteindre le sas fermant l'accès au cœur du vaisseau. Krang concentra son

attention sur les écrans. L'équipage devait s'être réfugié là. Les lasers du VLS commencèrent à découper les épaisses portes d'acier. Ses hommes prirent positions à bonne distance.

Une alarme retentit, l'IA du centre de commandement se matérialisa.

« Attention ! Activité anormale à l'intérieur des structures du vaisseau. Détection de mouvements importants dans l'ensemble du navire. »

Krang sursauta, il ne comprenait pas ce que disait l'IA. Les informations renvoyées par les scanners de ses soldats décrivaient des couloirs déserts.

– Incompréhension. Répétez. Modélisation.

Une simulation tridimensionnelle apparut. Un grouillement indistinct semblait glisser le long des charpentes du navire.

L'IA déclencha l'ordre de repli des troupes sans attendre la décision de Krang.

« Organismes mobiles multiples, de taille réduite, en progression à l'intérieur des structures du navire. Stratégie d'encercllement. Pas de simulation logistique. Létalité probable. Repli stratégique immédiat des unités humaines. Calibrage de défense : armes à large rayon d'action. »

Les soldats refluaient au pas de course, laissant les VLS poursuivre le découpage du sas.

« Risque de contamination. Processus d'annihilation enclenché. Code Armagedon - moins 1 minute avant la destruction totale du navire référencé Thanatos. Évacuation des abords. Distance de sécurité 3200 mètres. »

60... 59... 58... 57...

Sur les écrans de contrôle, l'armée de Krang semblait prise de folie. Les soldats tiraient au lance-flammes dans les coursives de façon totalement anarchique. S'arrosant mutuellement de jets incandescents. Krang finit par distinguer dans le chaos d'images renvoyées par les caméras, le grouillement monstrueux de milliards d'insectes se

répandant dans les couloirs, à travers les charpentes creuses du navire. Ses hommes étaient en train de se faire digérer par Thanatos.

« Pénétration rapide des organismes à l'intérieur des endosquelettes. Aucune probabilité de survie. Unités sacrifiées. Code Armagedon anticipé à – 10 secondes. Distance de sécurité 3200 mètres : 9... 8... 7... »

Les hexapodes installés sur les quais, et entourant le navire, armèrent leurs lance-missiles.

Alvin était tétanisé, stupéfié par les événements qui se succédaient à un rythme accéléré.

Krang se ressaisit et hurla.

– Krang ! Priorité 1. Armagedon annulé. Je répète. Krang ! Priorité 1. Annulation destruction du navire. Armagedon annulé. Confirmez !

« Code Armagedon annulé. Forte Probabilité de contamination du Dôme et de Cité par micro-organisme offensif inconnu, de létalité maximum. »

Alvin intervint :

– J'espère que vous savez ce que vous faites Krang. Si cette engeance se répand dans Cité, il risque d'y avoir beaucoup de victimes avant qu'on trouve la parade.

– Regardez la soute d'accès de Thanatos, Alvin. Il se passe quelque chose de vraiment intéressant.

Le sas était en train de se refermer. Alvin eut juste le temps d'entrevoir le corps de Gillian traîné vers l'intérieur du navire par un tapis d'insectes. Les environs du vaisseau étaient vides de toute présence insectoïde. L'invasion était circonscrite à l'intérieur de la Nef.

Krang reporta son attention sur l'affrontement dans les coursives.

Après avoir foré des trous dans les endosquelettes pourtant protégés contre toute agression nanorobotique, les myriapodes s'introduisaient dans le corps de ses soldats et les dévoraient de l'intérieur. Ses hommes devenaient fous.

Ils arrachaient leurs armures remplies de monstres microscopiques et se faisaient déchiqueter par leurs milliards de mandibules en quelques secondes. Avant de s'effondrer dans le grouillement infâme, les derniers survivants, les os du crâne mis à nu, s'arrachaient des lambeaux de chair en essayant de chasser les myriapodes agglutinés sur leurs visages.

Les dernières caméras en état de marche, fixées aux armures jonchant les coursives, ne montrèrent plus que des amas de squelettes parfaitement nettoyés, grouillant de myriapodes. Parasités, les VLS étaient hors service. L'image fut coupée lorsque la soute, en se refermant, trancha les câbles des relais infrarouges installés par ses hommes le long de leur parcours, pour contourner le brouillage hertzien généré par le vaisseau.

Thanatos se mit en mouvement, arrachant les grues agrippées à ses superstructures. Des flammèches électriques bleues coururent le long des arcs-boutants, une fraction d'instant plus tard, dans une déflagration qui ébranla même les soubassements de Cité, la gigantesque Arche se volatilisa dans un éclair bleu cyan, provoquant une onde de choc qui fit s'effondrer les pontons et les grues vers la ville. Quelques filins se décrochèrent, entraînant dans leur chute les VLS de transport en commun qui évacuaient les derniers fugitifs. Le Dôme frémit, mais résista à l'explosion.

Alvin s'adressa à Krang un peu interloqué.

– Je ne comprends pas votre stratégie, Krang. Vous avez laissé le vaisseau nous échapper. On ne sait pas dans quelles mains cette monstruosité peut tomber. Maintenant que Gillian est mort, si les guildes de contrebandiers ou la CML s'en emparent, ils vont nous donner du fil à retordre.

– Je pense que Gillian n'est pas vraiment mort. Et nous avons eu tort de nous attaquer à lui. Il y a quelque chose de beaucoup plus dangereux pour les Dux Hasards que Gillian Retz, les guildes ou la CML, Alvin.

- Vous n’allez pas croire son histoire à dormir debout de monde de légende.
- Alvin. Quel effet ça vous fait de découvrir que les Dux Hasards ne sont pas les maîtres des Probables ?
- Attention Krang ! Votre impertinence a ses limites.
- Alvin ! Ouvrez les yeux ! Un dieu est venu chercher notre aide pour lutter contre d’autres dieux.
- Vous déraisonnez Krang, les dieux n’existent pas.
- Non, c’est une métaphore. Mais il n’y a pas de meilleur moyen pour vous faire comprendre ce qui vient de se passer. Cette chose, ce navire est vivant Alvin. Et ce n’est pas un robot. Ce n’est pas Gillian que nous avons rencontré, c’est Thanatos lui-même.

J’entends l’exhalaison funèbre d’une oraison.

L’esprit de l’ambre scintille comme la dernière étoile à travers la poussière cosmique.

Dyl conduit et je regarde la nuit d’asphalte s’engouffrer sous les roues.

Le vent repousse par intermittence une mèche rebelle sur ses grands yeux. Les rais de lumière blafarde glissent sur sa peau blanche. Les faisceaux découpent sa chair au rythme des bandes jaunes aspirées par le moteur.

La lame effilée du crépuscule azuré déchire d’un dernier trait l’horizon de ténèbres. L’ombre ronde des cumulus dissimule la première étoile. L’œil mauve d’un cyclope métallique disparaît, happé entre les infinis parallèles de la voie.

Dyl conduit avec sa précision habituelle, les yeux rivés sur le puits de ténèbres entre les phares.

Elle semble rêver, le regard fixé sur un horizon au-delà des étoiles. Le vent effleure sa peau, s’immisce entre ses cuisses entrouvertes, attirant la caresse d’une main entre ses jambes.

La voiture s’enfonce au ralenti dans le bleu de la nuit.

LA TROISIÈME GORGONE

Comme la flamme tremblotante d'une chandelle qui expire, le rêve s'efface lentement. Notre esquif dérive entre les hautes murailles des corridors basaltiques, emportant nos corps enlacés au gré des vents magiques. Je sors de ma torpeur pour m'abîmer dans les profondeurs vertigineuses de son regard. Les yeux de Dyl sont deux grands lacs brillants aspirant le monde. Les miroirs jumeaux de ses pupilles, reflètent le scintillement des lucioles, dont les arabesques lumineuses s'effilochent dans la brume des Récifs, d'Olympe ou d'Avalon. J'avais retrouvé Dyl et jamais rien ne pourrait égaler ce bref instant d'éternité pendant lequel nous nous étions réunis à jamais.

Emprisonné dans son intimité brûlante, j'irradie de jouissance contenue. Elle m'effleure de ses lèvres, et je sens de nouveau les énergies surnaturelles du plaisir glisser entre nos deux corps mélangés. Elle emprisonne ma tête entre ses mains et me dévore la bouche. Je serre son torse de toute la force de mes bras, et empale le brasier qui me consume. Je veux me fondre en elle, n'être plus qu'un, m'effacer à jamais dans cette extase divine. Je m'abandonne à cet éternel présent, sans passé et sans futur.

Myrddin avait à peine terminé sa prophétie menaçante devant la foule agglutinée sur les quais que, suivant son regard, tous les yeux convergèrent vers une silhouette qui descendait les marches menant aux temples. Les lucioles

tournoyaient autour d'elle la nimbant de lumière orangée. Véra s'approcha de moi et me prit le bras.

Dyl marchait vers nous. La foule murmura le nom d'Euryale et je compris.

Les habitants de Dereleth s'écartèrent pour la laisser passer, elle souriait en avançant parmi les effleurements amicaux.

Leslie murmura, ironique :

– C'est ça, la déesse ? Une pisseuse de manga ! Je suis déçue.

Dyl ne me quittait pas des yeux, mais ce n'était pas elle que je voyais dans ce regard. C'était Euryale, la divinité étrange qui régnait sur ce monde de légende et dont m'avait parlé Véra. Euryale et Dyl ne faisaient qu'une.

Leslie me regarda, suspicieuse.

– Dis donc chéri, t'as l'air d'avoir la cote.

En arrivant à notre niveau, Euryale effleura le visage de Leslie d'un geste tendre. Elles s'observèrent un instant, échangeant un message imperceptible. La foule était silencieuse. Rompant le charme, Leslie me lança un regard ironique et murmura :

– OK ! Chéri, pas mal. Mais méfie-toi, elle va te rendre crétin la petite.

Euryale s'approcha de Myrddin, et se retourna vers la foule. Elle écarta les bras. Des flammèches glissèrent entre nos pieds sur les dalles de schistes, montèrent le long de ses jambes et formèrent trois boules de feux qui tournoyèrent au-dessus de ses paumes levées et de sa tête.

Elle parla dans la langue des Récifs d'une voix douce et étrange, qui dominait les claquements des voiles et des drisses dans le vent. Je compris ses mots sans effort, même si je ne maîtrisais pas encore complètement sa langue.

« Je suis de retour. J'ai échoué. Ce sont nos derniers jours de paix sur Dereleth. Nous aurons besoin de toute la magie des pierres pour sauver les Récifs. »

Elle leva les yeux vers le ciel de brume qui baignait les sommets du défilé.

Les boules de feux s'élevèrent, se fondant en une seule et vaste sphère lumineuse qui enveloppa le port.

Une sensation de bien-être se répandit sur nous. Je sus ce que pensaient les pierres, les arbres, les animaux, les insectes, les astres, les rivières, le vent et le feu.

Puis, j'oubliais.

Nous nous tenions immobiles, essayant de retenir les derniers échos de la chanson de la vie dans nos esprits.

Leslie applaudit. Ses claquements de mains nous sortirent de notre torpeur.

– Bravo ! Très réussi ! Encore !

Le ton provocateur de Leslie m'irrita, j'eus envie de la frapper pour son impudence.

Hensy le contrebandier s'approcha d'elle et l'enlaça. Leslie se dégagea et l'entraîna vers le village.

– Bonne idée. Viens chéri. Le show de la petite m'a donné envie de baiser !

Elle me jeta un regard provocateur qui eut le don de m'irriter encore plus. Myrddin leur emboîta le pas, suivi par la masse imposante des deux samourais. Au passage, il agrippa Owen l'aubergiste par les épaules et déclara qu'il boirait bien un coup.

La foule commença à se disperser en plaisantant. Je percevais leur apparent détachement comme une offense à l'égard d'Euryale. Avant de partir, les gens s'approchèrent d'elle et l'effleurèrent d'un léger geste d'adieu. J'aurais voulu les voir se prosterner à ses pieds. Ce qu'Euryale m'avait fait ressentir m'avait mis dans un état de ferveur mystique qui me rendait intolérant et fanatique.

Bientôt, je fus seul avec Véra en présence de la divinité.

Euryale vint vers moi, prit ma main et me sépara de Véra. Elle m'entraîna au bout des quais vers le brasier des môles. Nous montâmes dans une petite barge. Elle largua les voiles.

Et le vent nous souleva vers les cimes embrumées des Récifs. Je jetai un dernier regard vers le port qui disparaissait entre les volutes blanches. La petite silhouette de Véra retournait seule vers l'Auberge. Je levai de nouveau les yeux vers l'entité étrange qui m'emportait. Et je vis qu'Euryale avait laissé la place à Dyl. Ma Dyl. Elle m'embrassa en pleurant. Nous nous abîmâmes dans une extase infinie.

LÉTHÉ

Indifférent à la fraîcheur qui règne à cette altitude, allongé sur le plancher vermoulu de l'esquif qui nous emporte, j'essaie de retarder l'instant inéluctable de notre séparation. Ce moment fatidique où Dyl se fondra dans les multiples identités d'Euryale.

La barge vacille, emportée par les violentes bourrasques qui s'engouffrent entre les parois étroites du défilé. Les chutes d'eau rebondissent contre les aspérités de la roche, diaprant nos deux corps enlacés de fines gouttelettes chatoyantes. Les profils de dieux inconnus, sculptés dans la muraille, scintillent dans la faible luminescence des lucioles. La masse sombre des temples se profile dans les profondeurs de la brume.

Ce sont les yeux de la gorgone qui brillent tout contre les miens. Dyl est partie, laissant la place à Euryale. L'entité murmure une phrase sibylline.

– Nous allons franchir le Léthé.

Au moment où la petite barque traverse une cascade qui obstrue le passage, l'être surnaturel prend mon visage entre ses mains et effleure mes lèvres.

L'eau ruisselant sur nos deux corps se mélange à son baiser. Je sens l'appel de la magie, le sortilège des pierres nimbe notre étreinte. Euryale me laisse partager une parcelle de sa divinité.

Je vois les flux immatériels du hasard irradier de notre union. Au pied de la statue effondrée d'un dieu oublié, les méandres du sang d'une vestale sacrifiée dessinent notre

destin.

Un enfant naîtra, un demi-dieu fruit de l'amour d'une déesse et d'un mortel. Un demi-dieu qui sera l'enjeu d'un Armagedon à venir. Je vois la faux retournée descendre de son orbite millénaire, accompagnée du galop ralenti des quatre de l'apocalypse. Nous fuirons les seigneurs de la guerre, qui arpentent en solitaires les dalles de leurs châteaux millénaires.

Nous fuirons leurs orgies de sang, les vierges sacrifiées et la dynastie des bourreaux. Par-delà les pals de la plaine des cendres, au-delà des volcans où les entrailles de la terre déversent leurs flots purulents de laves, je vois la charogne puante et infâme d'un archange corrompu. Je vois le venin maléfique se répandre dans les cités de verre.

ÉPILOGUE

J'ai vieilli mille ans ce jour.
Jamais plus rien ne sera comme avant.
Les vestales ont éteint les feux.
Les ombres dévorent le sanctuaire.
La nuit m'enveloppe de son linceul humide.
L'écho de mes pas claque sur le granite des colonnes.
L'horloge égrène ses parcelles identiques.
Mes pas se font lourds comme les larmes sur les joues de
Dyl.
Son sourire porte le désespoir de l'amour.
L'onde de choc nous sépare.
Il n'y a plus qu'une étrange divinité, solitaire, qui regarde
la barque m'emporter.
La solitude résonne en moi comme le glas dans une nuit
sans étoile.
Dans la nuit qui se prolonge, d'un autre temps, d'un autre
lieu, je rêve aux légendes oubliées d'étranges territoires,
pendant que des dragons indifférents se prélassent dans la
brume des alizés.

Remerciements de l'auteur :

Cyane

Raymond Audemard

Vincent Danos

Philippe Pandraud

Farrah

Serge Burie

Et toutes celles qui ont guidé et partagé mes voyages dans
le monde des Récifs.

À l'ombre du gigantesque cargo Thanatos, siège de la multinationale du Faisceau, se déroule entre Tristan, tout juste sorti de l'adolescence, et Dyl la mystérieuse, une curieuse histoire d'amour... Une histoire placée sous le signe de la souffrance partagée, souhaitée, sublimée par la recherche exigeante du plaisir.

Dans ce jeu dirigé par l'étrange Gillian Retz, Éros et Thanatos mènent la danse qui emmène Tristan et Dyl vers d'autres univers : celui de Cité, hypertechnologique et dictatorial, celui des Récifs, qui semble gouverné par la magie, où dragons et vaisseaux empruntent d'impressionnants couloirs basaltiques flottants.

Yann Minh, est né en 1957. Plusieurs fois primé dans des festivals internationaux d'art vidéo, maître en effets spéciaux, réalisateur de télévision, écrivain, peintre, sculpteur et infographiste, il se définit lui-même comme un artiste multimédia. Enfant du cyber espace, il est notamment l'auteur de la première installation vidéo cyber-punk présentée au Centre Georges Pompidou en 1982 : Media000.

Les Récifs constituent le premier volet de cette saga.

Couverture :
Yann Minh
59, 00 FF



éditions
Florent-Massot



9 782908 382723
ISBN 2-908382-72-5
F7 : 4837